


183

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME SEIZIÈME.



Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMPe.

1834.

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Le tocsin européen. — Proclamation de l'empereur Alexandre. — Discours de l'empereur Napoléon. — Alexandre pacificateur de l'Europe. — La Prusse et son système. — Le duc de Brunswick. — *Sauve qui peut!* — Vente de la Suède. — 25 millions. — C'est le prix du sang. — Plus il vaut, plus il est payé. — L'Espagne perdue. — Belle conduite de Soult. — Lettre de Bernadotte à Napoléon. — Le transfuge. — *Ma petite Bonnette!* — L'empereur trop bien servi. — Les gardes d'honneur. — Mort de M. de Lagrange. — Le pressentiment. — Promenade en calèche. — Le duc de Frioul et Junot. — Amitié fraternelle. — Ce qu'était Duroc. — Combien il était bon. — Pressentimens de Junot. — Amour pour l'empereur. — La *consécration* et le serment. — L'enfant du brave dévoué avant sa naissance. — Le bulletin. — La partie de billard. — M. de Flahaut et M. de Valence. — Les cent bouteilles de vin de Sillery. — La bouteille d'eau de Portugal et la bouteille d'éther.

Maintenant nous sommes à un moment qui

est d'une haute et terrible importance dans la vie privée des familles comme dans le corps politique des nations... L'immense colosse de la France, naguère revêtu de pourpre et d'or, commençait à dépouiller sa riche parure, et n'était plus qu'un grand squelette dont les os déjà ébranlés s'entrechoquaient entre eux.

Averti enfin de son danger et du nôtre, au bruit du tocsin que les puissances européennes faisaient tinter de toutes parts, Napoléon rassembla autour de lui les forces de cette France qui jamais n'est épuisée de son sang et de ses richesses, quand il faut donner l'un et l'autre pour la défense de sa gloire et de son honneur. A l'occupation de Varsovie par les Russes [1], l'empereur répondit par un sénatus-consulte [2] qui déterminait la régence pendant la minorité du roi de Rome. Au premier pas fait vers lui pour l'attaquer... lui qui jamais ne le fut !... il oppose l'assurance de la réversion de son pouvoir !... A la proclamation d'Alexandre [3] qui invite les Allemands à *secouer le joug de la France*, il répond par son discours au corps législatif...

« Je désire la paix, dit Napoléon... elle est nécessaire au monde... Quatre fois depuis la rupture

1 Le 8 février 1813 : reddition de Varsovie.

2 Le 5 février 1815. — Voyez le *Moniteur*.

3 10 février 1813, en date de Varsovie; elle est adressée aux Allemands et à l'alliance rhénane.

du traité d'Amiens, je l'ai proposée par des démarches solennelles... mais je ne ferai jamais qu'une paix honorable et conforme à la grandeur de mon empire. »

Et l'on a pu critiquer de semblables paroles ! Que devait-il dire, cet homme qui, quelques mois avant, possédait l'Europe entière !... Oh ! combien sa grande âme devait souffrir, lorsqu'elle était si peu comprise !...

Bientôt Alexandre pris le rôle du pacificateur de l'Europe... Un manifeste de Varsovie, en date du 22 février, suivit la proclamation du 10, de la même ville... Il appelait tous les peuples de l'Allemagne à *l'indépendance*, comme si pour eux il était moins honorable de répondre à l'appel de Napoléon, que d'obéir à la lance d'un Cosaque !... Enfin le 1er mars, la sixième coalition continentale contre la France est proclamée en Europe. Et SEULE, pour la sixième fois aussi, elle regarde ses ennemis avec fierté, et les défie de l'abattre... Ce n'eût pas été une vaine jactance certes, si, dans ceux qui l'ont livrée, il n'y avait pas eu de ses enfans... Le même jour, la Prusse, toujours fidèle à son système de défection [1], abandonne

[1] C'est une chose curieuse à suivre que la conduite de la Prusse depuis 92. Toujours versatile, dissimulée comme une femme faible, nous l'avons vue en 92 prendre l'initiative et nous faire la guerre parce que nous étions si malheureux que nous allions succomber ; et pourtant elle n'é-

l'ami chancelant, et va faire alliance avec celui dont le bonheur se lève... Le traité d'alliance entre la Prusse et la Russie se signe à Kalisch. Dans le même temps, l'Angleterre et la Suède signent aussi un traité pour abattre l'ennemi com-

tait pas parente des Bourbons, et n'avait reçu ni insultes ni dommages. — A la troisième campagne, la Prusse retira son armée de celles coalisées, parce que la France triomphait partout; elle poussa le cri de *sauve qui peut,* après le traité de Bâle qui détruisait celui de Pilnitz, et renversa et rendit dérisoire l'impertinent Manifeste du duc de Brunswick. — La Prusse alors fut un peu moquée chez les républicains, qu'elle avait tant maudits... ils la bafouèrent même... Pourquoi s'y exposait-elle? — En 1799 la fortune changea pour nous, la Prusse changea aussi, et M. de Sandoz vint en son nom flatter le directoire. En 1805 l'Autriche arma : la Prusse regarda de droite et de gauche, et se dit que la France devait être battue; elle signa un traité avec la Russie, sur le tombeau de celui qui conduisait bien autrement les affaires de la Prusse. M. d'Haugwitz fut témoin d'Austerlitz, et un courrier expédié à Berlin, arriva à temps pour faire déchirer le traité de Postdam; la Prusse vira de bord, hissa le pavillon de la France, et abattit celui de l'Angleterre, qui allait être le sien. — C'est ainsi qu'elle se conduisit pendant 22 ans. En 1812 la peur avait fait signer un traité aux conseillers de Berlin, la déroute de Moscow leur rendit courage : et ils entonnèrent un chant de triomphe en réponse aux cris d'agonie de nos soldats mourant dans les fleuves glacés, dans les boues et les neiges de la Russie... Enfin la Prusse jeta le masque; mais, toujours perfide par le besoin de l'être, elle emprisonna le général York en même temps qu'elle lui dit de trahir... Tant de turpitudes et si peu de grandeur!... cela fait mal!

mun... Ils sont tous altérés de son sang... C'est une curée... C'est une frénésie qui les pousse contre cet homme qu'ils devraient tous aimer et vénérer, parce que l'humanité entière doit être vaine de lui... et c'est un homme qui est presque son allié... qui est le beau-frère de son frère, qui signe le traité qui doit donner un ennemi de plus à la France et à Napoléon... car le prince royal de Suède faisait tout, et Charles XIII n'était plus qu'une ombre de roi. Au reste, ce nouveau traité de 1813 (3 mars) n'est qu'une confirmation des traités précédens (24 mars et 3 mai 1812), seulement cette fois la Suède est *achetée.* C'est le prix du sang maintenant, et comme il est précieux, on le vend cher... La Suède recevra vingt-cinq millions de francs, et la cession de la Guadeloupe abandonnée aux Anglais par le général Ernouf... Il y a dans tous ces traités, dans ces capitulations, une lueur de honte et de bassesse qui fait mal à l'âme...

Chaque jour les plus désastreuses nouvelles nous arrivaient, tantôt elles venaient de l'Espagne et apportaient la perte de quelque ami, ou d'une bataille, ou d'une province. Le maréchal Soult, qui avait fait des efforts surhumains pour lutter contre le malheur de sa position, devenue terrible par le départ de la meilleure partie de ses troupes pour le Nord, fut enfin contraint à se porter de Valladolid au nord de l'Espagne. Cette mesure, qui était indispensable, et que même il

n'avait retardée que trop long-temps, fit un effet malheureux sur le moral de l'ennemi et de nos soldats, elle découragea ceux-ci en proportion de l'orgueil qu'elle donna à l'autre ; dès lors notre séjour en Espagne ne fut plus regardé que comme précaire.

C'est, je pense, vers ce temps que Bernadotte écrivit à l'empereur pour lui demander *en ami* « de n'être plus ambitieux... de modérer *cette soif de conquêtes* qui est funeste à l'Europe, ajoute-t-il. Je suis désintéressé dans la question, et vous pouvez croire que mon profond attachement pour mon pays et pour vous me dicte seul cette démarche... »

On croit rêver en lisant de pareilles choses !... Lui, Bernadotte !... Lui, JEAN, prince royal de Suède, venir dire à Napoléon, empereur des Français, qu'il doit remettre l'épée dans le fourreau, lorsque, *lui*, tire la sienne !... Et cela au moment où son beau-frère, le mari de la sœur de sa femme [1], était menacé dans sa vie !... dans tout ce que l'homme a de précieux et de cher... Bernadotte s'allie à toutes ces vieilles puissances que sa fierté républicaine repoussa si long-temps

1 On sait que la sœur de la reine Julie est reine de Suède. Je n'ai rien entendu de plus plaisant que le roi de Suède, avec son accent béarnais, appelant sa femme d'un petit nom d'amitié, qui était *Bonnette*. Je ne sais pas si les habitudes royales ont supprimé la caresse bourgeoise.

loin de lui... Mais parmi elles, il n'en est pas une seule dont le talent puisse effaroucher le sien... Ils sont TOUS NULS, et lui le premier parmi eux. Un autre transfuge, un traître, un Français indigne du nom de français, va bientôt paraître sur cette scène de guerre et de désolation... Celui-là fut jadis son maître, et Jean, prince royal de Suède, sera heureux de lui serrer la main, et de lui donner même la droite pour lui faire sentir sa supériorité...

Pendant ces préparatifs au dénouement du grand drame qui allait se représenter, Napoléon organisait de toutes parts ses moyens de défense... Les gardes d'honneur lui fournissaient à la fois ces mêmes moyens, et devenaient entre ses mains des otages sûrs pour se rassurer sur les provinces intérieures. La France, sans cesse insultée par la Prusse, prit enfin l'initiative, non pas *traîtreusement* et dans l'ombre, mais dans le sénat de l'empire... On y proclama hautement la déclaration de guerre que l'empire faisait à la Prusse. Ce moment fut terrible pour tous ceux qui, comme Junot et ses frères d'armes connaissaient les ressources de la France. Ils savaient par exemple que l'armée française au moment où elle déclara la guerre à la Prusse, ne se composait que de *trente mille anciens soldats* !... Elle avait son quartier-général à *Statsfurts*, près de *Halberstadt*. C'était le prince Eugène qui la commandait; il avait pris position sur l'Elbe et la Saale, ancien

théâtre de notre gloire... mais quelle était la partie de l'Allemagne qui ne l'était pas ?... Nous occupions Magdebourg, Wittemberg et Torgau. C'était dans cette dernière ville que je devais, dans cette même année, recevoir un coup encore bien douloureux même après mes malheurs.

Le sénat, qui ne voyait dans la guerre intentée contre la France qu'une tentative répétée et six fois essayée sur notre beau pays, accorda à l'empereur ce qu'il lui demanda pour repousser l'agression... Cent quatre-vingt mille hommes furent ordonnés par le *sénatus-consulte* du 3 avril 1813. C'est dans ces cent quatre-vingt mille hommes que se trouvent ces dix milles gardes d'honneur qui firent tant crier après l'empereur. Eh bien ! il en fut de cela comme de bien des choses dont j'ai déjà parlé, c'est-à-dire que l'empereur *fut trop bien servi*. Il avait demandé au ministre de l'intérieur DEUX MILLE GARDES D'HONNEUR, on crut lui faire la plus agréable des flatteries en lui en envoyant DIX MILLE... C'étaient donc huit mille familles qui étaient aigries contre l'empereur, et le maudissaient au lieu de le bénir... L'empereur, pendant ce temps, créait trente-sept cohortes urbaines pour la défense des places maritimes... Cet homme était universel... il n'oublait rien... Il eut un chagrin qu'il ressentit vivement même à cette époque... ce fut la mort de M. de Lagrange. C'était comme on le sait, le mathématicien le plus habile que les sciences et l'Europe

avaient eu depuis Euler... L'empereur l'aimait beaucoup, et sa mort l'affecta. M. de Lagrange avait alors 78 ans. L'empereur s'occupa de ce malheur avec une sollicitude qui semblait annoncer un pressentiment.

— Je ne puis vaincre ce que j'éprouve, dit-il à Duroc... j'ignore ce que peut signifier l'effet produit par cette mort de Lagrange, mais il y a du *pressentiment* dans mon affliction.

Duroc essayait de dissiper ces pensées sombres, et lui-même quelquefois s'y laissait aller... Un jour il vint me voir. C'était le matin; il était deux heures. Le temps était beau, et Junot, malgré que le froid fut encore piquant, avait fait mettre les chevaux à une calèche, et voulait m'emmener promener.... Duroc vint avec nous. Il avait une heure à lui, et il voulait causer de plusieurs choses intéressantes avec Junot et avec moi... Il voulait surtout parler avec le duc de la mort de Fuentès, que Junot avait reçu dans ses bras, et dont il avait été l'exécuteur testamentaire.... On sait que le comte Armand de Fuentès avait une fille de mademoiselle Bigotini, et que Duroc était dans la même position. La conversation fut tout à la fois triste et amicale... Duroc était si bon!... si affectueux!... Il était si bon père!... Il parlait avec une parole qui venait du cœur... Oui, il était BON, et ceux qui peuvent dire que ce n'était pas, doivent faire croire que si le doute existe, c'est qu'ils ont eux-mêmes provo-

qué ce qu'il pouvait avoir de mauvais... Il fut toujours pour moi le meilleur des amis, comme il fut pour l'empereur l'un de ses plus fidèles sujets et de ses plus dévoués serviteurs. Hélas ! le moment approchait où lui aussi devait me montrer le chemin de délivrance de nos misères... Il le sentait, je crois... et cette agitation, cette sorte de souffrance qui ne lui était pas naturelle, et qui révélait une peine intérieure de l'âme me fit une forte impression... Je lui donnai la main, et je lui dis :

— Mon ami, j'espère que vous n'oublierez pas en partant que je suis ici, et que vous pouvez tout demander à mon amitié...

L'excellent homme me regarda d'un air attendri... Il me comprenait, mais une particularité que je connaissais l'empêchait en ce moment de me répondre comme il l'aurait voulu. Je le compris parfaitement, et pendant toute la promenade, je parlai de manière à le rassurer sur le sort de sa fille, et surtout à diminuer l'impression presque lugubre qu'il ne pouvait rejeter par derrière lui.

— C'est un pressentiment, répétait-il toujours pendant la promenade... je ne reviendrai plus au bois de Boulogne.

Il paraissait frappé... Bon et excellent Duroc ! j'aurais bien sûrement donné de plus douces consolations à son âme souffrante, si je n'avais été

aussi chargée de la sainte mission de soigner une âme souffrante.

Junot était retombé dans un état de sombre inquiétude dont mes soins et mon affection l'avaient tiré... Il avait d'étranges momens d'inquiète souffrance... il pleurait!... lui, si fort et si maître de lui!... Il pleurait comme un enfant. Les mouvemens joyeux n'arrivaient plus à lui que par des intervalles qu'il fallait encore saisir.

Un jour; en lui annonçant que j'étais enceinte, il fut d'abord heureux; puis il s'attrista par la crainte d'un surcroît de souffrances pour mon état si peu fait pour supporter une si longue fatigue. Mais tout à coup il vint à moi, et me prenant dans ses bras, il me dit avec une expression qu'on ne peut oublier quand une fois elle vous a frappé l'œil et l'oreille :

— Laure, si c'est un garçon, promets-moi, jure-moi de l'élever uniquement dans l'amour, dans la crainte de l'empereur... J'entends dans la crainte de l'affliger... Promets-moi de faire tous tes efforts pour qu'il l'aime comme je l'ai aimé... comme je l'aime toujours... Et sa voix tremblait d'émotion...

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? dit-il en me voyant seulement pleurer; car en ce moment, je l'avoue, la puissance de Dieu même ne m'aurait certes pas fait promettre ce qu'il me demandait, en voyant cet homme dont le loyal amour était si mal reconnu par celui qui aurait dû payer

ces trésors de l'âme par une parole venue de l'âme aussi... Hélas ! c'était tout ce que l'infortuné lui demandait.

— Laure, tu me fais plus de mal que tu ne penses en ne me répondant pas, comme j'ai peut-être le droit de te demander de le faire... N'est-ce pas, mon amie, que mon fils, si c'est un fils, ne recevra de toi que des leçons comme celles que je lui aurais données?...

— Mais tu les lui donneras toi-même, mon ami...

— Moi !... non, non !... Il me faudrait encore des années de vie, et je n'ai plus que des jours,..

— Et tu veux que je réponde à de semblables paroles ?... Mon ami, tu ne réfléchis pas non plus que pour cet homme tu blesses le cœur de tout ce qui t'aime. Que t'ai-je fait, moi, pour me parler comme tu le viens de faire ?

Je pleurais et je souffrais, car en ce moment il était d'un si grand changement, que je ne pouvais fixer sa noble figure sans me sentir une telle douleur au cœur, qu'il me semblait que j'allais mourir... Je fus à lui, et l'entourant de mes bras, je lui dis avec la volonté de le calmer :

—Eh bien ! je te jure, mon ami, que l'enfant que je porte sera, quel qu'il soit, élevé dans l'amour de celui que tu aimes tant... Quant aux autres, c'était déjà un devoir pour moi de le faire. Et si je prends cet engagement, tu sais que je le tiendrai... Mais à présent, mon ami, l'état actuel de

ta santé demande des soins... Ne pense plus à repartir pour l'armée... Je ne suis pas juge en pareille matière, mais il me paraît que maintenant tu te dois à ta famille... Ainsi donc, tu pourras lui inculquer toi-même ces sentimens d'attachement que tu sais si bien éprouver pour l'empereur... ne me quitte plus... Ne quitte plus tes enfans... nos amis... Ici, tu seras entouré de soins, d'amour, tu seras aimé.

Je pourrai vivre encore de longues années... d'autres souvenirs pourront s'effacer... mais jamais... jamais, je n'oublierai la rapidité avec laquelle il s'élança sur moi !... Il me saisit avec cette force terrible qu'il avait naturellement en lui et qui doublait à la venue d'une émotion profonde :

— Mais tu ne m'entends pas, ou tu ne me comprends donc plus !... Comment, à présent que tu sais ce que m'a fait cet homme aux mille panaches, à présent que tu sais ce que sa vengeance a imaginé pour me perdre auprès de l'empereur, tu ne veux pas voir que je n'ai qu'une réponse à lui faire !...

Et ses yeux flamboyaient... Il était admirable, mais terrible...

— Que veux-tu ? Laisse tout cela, répondis-jè en tremblant, car il me faisait peur.

—Ce que je veux ! s'écria-t-il... ce que je veux ! c'est de ME FAIRE TUER... Alors, quand je tomberai sous un boulet russe ou autrichien, quand

une balle prussienne ou anglaise me renversera sous les pieds de mon cheval, alors je leur demanderai avant de mourir si *j'ai manqué de résolution.*

Cette malheureuse phrase du bulletin lui revenait sans cesse à l'esprit... Je le regardais avec cette pitié du cœur qui va trouver la souffrance dans l'âme affligée, et qu'une femme aimée peut seule ressentir et donner... Le duc la comprit, ou plutôt la sentit... Il vint à moi, et posant sa tête sur ma poitrine, il pleura encore... C'étaient des gouttes d'eau-forte que ces larmes-là... Elles retombaient sur son pauvre cœur brisé, et le détruisaient en le brûlant.

Le soir de cette cruelle matinée, il était assez calme. C'était toujours après de tels orages qu'il avait comme un armistice avec la souffrance. La lutte commençait alors... l'homme ne voulait pas fléchir... mais la peine rongeante, cette vipère qui de son dard brûlant fouille sans cesse au cœur et le pique, l'empoisonne de son venin, la peine était la plus forte, et fut en effet triomphante.

M. de Flahaut et le général Valence étaient venus nous demander à dîner. Après être sortis de table, nous passâmes dans le billard. Junot se trouvant plus disposé à faire quelque chose qui le pût distraire, proposa une partie de billard à quatre.

— Je me mettrai contre Valence, dit-il, et ma

femme contre M. de Flahaut... Valence, s'écria-t-il en riant et s'élançant avec une vivacité de jeune homme pour prendre sa queue de billard... je te joue cent bouteilles de ton meilleur vin de Sillery contre vingt-cinq louis... veux-tu du marché?

— Oui, pardieu, répondit le général, surtout si la duchesse se met de la partie... mais elle n'a pas accepté.

— Bath! ma femme veut toujours ce que je veux... n'est-ce pas, ma Laure?

Et venant à moi, il m'entoura la taille de l'un de ses bras, m'enleva comme une plume à la hauteur de son visage, m'embrassa, et me reposant à terre, courut arranger les billes.

— Elle a dit oui, Valence!... as-tu vu comment elle a dit oui?... sans parler... mais elle a dit oui...

— Cela ne m'est pas prouvé, dit le général Valence, qui, voyant son front s'éclaircir et sa bouche nous sourire, avait l'aimable esprit de prolonger ce moment de distraction.

— Comment cela? dit le duc en posant fort sérieusement sa bille sur le billard et me regardant avec une sorte d'inquiétude... Puis il vint à moi rapidement, me prit dans ses bras, et me dit à demi-voix :

— Tu dois me détester!... je suis sûr que je t'ai fait mal tout à l'heure... en t'enlevant ainsi comme si tu étais seule...

Il se frappa le front... ses yeux s'assombrirent, et en une minute tout ce qu'il y avait de joyeux en eux avait disparu.

— Non, non! m'écriai-je... non, non, je ne souffre pas le moins du monde... Jamais depuis un an je ne me suis mieux portée, et je suis fière et joyeuse d'être ton second dans un duel où le seul sang qui doit couler est dans une bouteille de vin de champagne... en vérité il faudrait qu'il n'y en eût jamais d'autre.

A mesure que je parlais, le duc me suivait des yeux; il me *regardait* parler, si je puis dire ainsi... Lorsque j'eus fini, il me rapprocha encore de lui, prit ma tête dans ses mains, me décoiffa en baisant mes cheveux, et puis me regardant avec une expression indéfinissable, il me dit bien bas :

— Tu es mon ange consolateur, toi!... que je t'aime!... Ecoute, tu joues bien... joue encore mieux que de coutume... j'attache une pensée... bizarre peut-être... mais enfin c'est mon idée... Si je gagne!... Il leva ses yeux, ils étaient brillans et radieux. Si je gagne!... eh bien, c'est une réponse de Dieu à tout ce que je souffre depuis si long-temps... Vois-tu ce brave et loyal garçon, poursuivit-il en me montrant le général Valence, celui-là me connaît... il était à côté de moi quand l'homme aux panaches voulut me donner des ordres quand il n'avait aucun droit de le faire...

et parce que je n'ai fait que mon devoir, cet homme!...

— Oui, oui, il eut mille fois tort; mais viens jouer, et surtout rappelle tout ton talent; quant à moi, je vais faire de mon mieux.

Et je l'embrassai... il se mit à sourire, et nous nous disposâmes au combat.

— Ah çà, tout cela est fort bien, dit M. de Flahaut, mais que jouons-nous, madame d'Abrantès et moi?

Dans le fait il fallait régler l'enjeu. La chose n'était pas facile, parce que je n'ai jamais joué d'argent de ma vie, et que ne buvant que de l'eau, l'enjeu du général Valence me tentait peu à gagner.

— Eh bien, si vous voulez, dis-je à M. de Flahaut, je vous jouerai une bouteille de la grandeur de celle de ces messieurs... seulement, au lieu d'être remplie de vin de Champagne, elle le sera d'eau de Portugal... voulez-vous ainsi!

— A merveille!... mais moi, si je perds, qu'aurez-vous? voulez-vous aussi de l'eau de Portugal?

Je dis que oui.

— Eh bien! comme vous êtes malade, et que vous avez surtout mal aux nerfs, j'y joindrai une bouteille d'éther...

Tout le monde se mit à rire... Nous commençâmes... Junot et moi gagnâmes les trois parties.

Il eut ses cent bouteilles de vin de Sillery, et moi probablement ma bouteille d'éther.

Lorsque nous eûmes fini, Junot s'approcha de moi, et me dit avec un front tout radieux :

— Eh bien ! nous avons gagné, ma bonne Laure !...

Et il me prenait la taille pour me faire sauter, puis il se rappelait qu'il ne le fallait pas, et il s'arrêtait...

— Nous avons gagné !...

Je le regardai d'un air surpris, car ordinairement il lui était bien égal de gagner ou de perdre...

— Imagine-toi, me dit-il bien bas, que j'avais attaché à cette partie une pensée qui me tient au cœur... et cette pensée, tu la devines, n'est-ce pas ?...

Je ne devinais pas du tout au contraire... et je le regardai en souriant en lui disant que je ne m'en doutais pas.

— Comment ? reprit-il, tu ne comprends pas que c'est pour savoir *s'il m'aime toujours !...*

En entendant cette parole du cœur sortir de sa bouche, en entendant cet homme qui souffrait depuis des mois entiers du supplice de douter que le sentiment d'affection pour lequel il vivait, pour lequel il mourait, fût bien reconnu, en l'entendant m'avouer une faiblesse dont il aurait ri dans un autre, je me sentis émue aux larmes... Je l'embrassai avec un sentiment de profonde affec-

tion, car un être aussi aimant devait être à son tour aimé et adoré de tout ce qui l'entourait...

— Eh bien! lui dis-je en riant, tu vois qu'il t'aime toujours comme il t'aimait... sois donc joyeux, et que je te revoie enfin comme tu étais il y a deux ans.

Et dans le fait il fut toute cette soirée comme je ne l'avais pas vu depuis bien long-temps... il causait avec tous ceux qui arrivaient... Il demeura pour le thé, ce qu'il ne faisait jamais... il fut causant, aimable... et lorsqu'il le voulait, j'ai connu peu d'hommes aussi agréables que lui dans les manières.

Ainsi donc cette idée, ou plutôt cette pensée, d'être plus ou moins aimé de Napoléon, ne le quittait plus... C'était une obsession... Ce n'était plus seulement pendant le sommeil... c'était TOUJOURS... Cette nuit il dormit paisiblement... le lendemain, la journée fut comme celle de la veille... Le jour d'après il entra dans ma chambre avant neuf heures... Il était pâle... ses yeux fort rouges, et sa physionomie était bouleversée...

— Laure, me dit-il, je vais te quitter... Je pars... l'empereur vient de me faire *une grande grâce!!*...

Et il jeta sur mon lit deux brevets, dont l'un le nommait gouverneur de Venise, et l'autre gouverneur-général des provinces Illyriennes...

— Et voilà la réponse qu'il a faite à la demande que je lui ai adressée il y a huit jours...

Je lui ai écrit pour lui demander de faire cette campagne [1]... pour lui demander de me faire tuer... car... voilà tout ce que je veux aujourd'hui...

— Et moi... et tes enfans!...

— Ah! oui... vous tous!.. Vous!.. rien que vous...

Et il pleurait sur mes mains, qu'il serrait convulsivement... Son état me brisait le cœur... Je lui parlai avec cette voix de l'âme qui charme toujours les douleurs de celui qui souffre, quand il aime... Je parvins à lui faire voir cette nomination ce qu'elle était véritablement : un poste de haute confiance et d'une excessive importance... Les provinces Illyriennes étaient un objet de convoitise pour l'Autriche, qui voulait les ravoir, et ce motif, qui est même peut-être le plus positif dans tous ceux qui ont été déduits pour l'abandon du beau-père dans la cause du gendre, était alors moins à jour qu'il ne s'y est mis depuis... Junot se calma et put raisonner sur ce que je lui disais; dans ce moment on vint lui dire que Duroc le demandait chez lui. L'excellent ami, prévoyant que le premier moment serait orageux, était venu pour le calmer. Je le fis prier de passer chez moi, quoique je fusse au lit. Il était en habit

[1] La campagne de Dresde qui allait se rouvrir, et pour laquelle l'empereur partit au mois de mai avec l'impératrice.

bourgeois, et venait de faire avec l'empereur une course du matin, comme il en faisait si souvent depuis son retour de Russie...

— S'il cherche l'esprit public, nous dit le duc de Frioul ! il a dû être content... Nous sommes allés ce matin dans le faubourg Saint-Antoine... Je ne croyais pas, moi-même, qu'il y fût aimé comme il l'est... Tu ne peux pas te faire une idée, Junot, à quel point l'enthousiasme est porté pour lui... Il a voulu s'arrêter devant une immense maison que l'on bâtit rue Charonne... Son chapeau était bien rabattu sur ces yeux, cependant il est si reconnaissable, que je crains toujours quelque malheur dans ces expéditions où je fais le Giaffar. Ce matin nous étions là au milieu de deux cents ouvriers qui maçonnaient et qui piochaient en même temps, parce qu'il y a des marais que l'on *défriche*, pour ainsi dire, pour en faire un jardin à cette manufacture : eh bien ! l'empereur était tout aussi calme que s'il eût été entouré de soldats de la vieille garde... Il regardait les maçons travailler, et particulièrement l'un d'eux, qui remuait son bras avec peine et paraissait moins agile que ses camarades...

— C'est singulier, dit l'empereur... on dirait que je connais ce visage-là...

Et il continuait à fixer le maçon, qui, à son tour, ayant avisé le petit homme, dont l'œil ne le quittait pas, s'en fut chercher sous son chapeau presque rabattu qui ce pouvait être... L'enquête

ne fut pas longue, et l'ouvrier, ancien soldat, reconnut son général. La bache qu'il venait de remplir, tout auprès de nous, lui tomba des mains et les genoux lui tremblèrent...

— *Mon général!* s'écria-t-il d'une voix étouffée...

— Eh bien! eh bien! qu'as-tu donc, mon vieux brave? lui dit l'empereur en allant à lui... tu m'as donc reconnu?... Eh! pardieu, moi aussi je t'ai reconnu!... Tiens, demande à Duroc... je lui ai dit: Voilà un visage que je connais... et à présent je te remets tout-à-fait. Tu étais dans la 32e... tu étais caporal, et tu as été blessé au pont d'Arcole, pardieu!...

Le maçon répondait en inclinant la tête à chaque mot de l'empereur, en ne disant jamais un autre mot que : Oui, mon général...

— Ah çà! pourquoi t'es-tu fait *gâcheux* de plâtre? puisque tu peux lever une bache, tu peux bien porter un fusil!...

— Non, mon général, reprit le *gâcheux* en jurant énergiquement... non... je ne puis pas lever un fusil!...

Et il fit voir qu'en effet son bras se levait à peine à la hauteur de l'épaule..

— Mais tu étais dans la garde à Austerlitz, poursuivit l'empereur, car c'est bien toi qu'on appelle Bernard... et tu es enfant de Paris?...

— Oui, mon général... c'est vrai tout çà...

— Et pourquoi n'as-tu pas les Invalides?...

— Je les ai eus, mon général... mais...

— Ah! ah!... oui... je me rappelle très-bien à présent...

Et je vis le front de l'empereur se rembrunir...

— Le maréchal Serrurier ne m'a pas donné de bonnes notes sur ton compte... qu'est-ce que cela veut dire?... Si ton opinion n'est pas celle qui convient au gouvernement, il faut alors quitter la France et t'en aller bâtir des maisons en Amérique...

— Mais, mon général, il faudrait pour cela quitter non-seulement mon pays... mais vous, que j'aime encore plus que lui...

— Moi! dit l'empereur en riant... Pardieu, voilà qui est curieux... Comment donc arranges-tu ton attachement pour moi avec ta haine pour l'empire!...

— Parce que, mon général... parce que... c'est que... voyez-vous... c'est que... c'est vous...

Je suis sûr, poursuivit le duc de Frioul, que cet homme n'a pas du tout songé à la valeur immense du mot qu'il venait de dire... Ce n'est pas qu'il n'en eût la pensée intime... mais il ne l'aurait pas traduite alors par la sublime simplicité de ces seuls mots :

— C'est vous !

L'empereur en a été frappé... Il comprit alors, et cet homme, et son âme, qui est, j'en suis sûr, grande et belle... Il n'y a pas jusqu'à cette continuité dans sa conduite à vouloir toujours appeler l'empereur : mon général!... qui n'eût son côté

lumineux dans cette petite histoire... d'autant que jamais il n'eut l'air insolent et ne manifesta la volonté de braver. Cela est si vrai, que je n'en fus pas frappé d'abord, et que je ne vis dans cette innovation qu'une habitude du vieux soldat.... L'empereur le regardait avec des yeux où se peignait bien un peu de mécontentement, mais où cependant se voyait encore plus de bienveillance... Le vieux soldat était là, devant nous, le bonnet à la main, et tout aussi respectueux que sous les armes, à une parade des Tuileries...

— Ah çà ! est-ce que tu n'as pas la croix !

Le maçon entr'ouvrit sa veste, et sa croix brilla sur sa poitrine...

— Elle est à sa place, dit Bernard... vous me l'avez donnée à la bataille de Wagram, mon général, pour une balle que ces damnés Autrichiens m'avaient envoyée dans la poitrine... Vous passiez là comme on me relevait, et quand vous avez su que j'avais attrapé ma taloche en brave homme, vous m'avez donné la croix... Oh ! c'était un fameux emplâtre que vous m'avez appliqué là, allez... aussi je dors avec... elle ne me quitte jamais... par exemple, quand je travaille, je la mets dans ma veste.

— Pourquoi cela ? dit l'empereur ; crois-tu donc que ton métier fasse du tort à ta croix ?... ton état est honorable, entends-tu... et tu ne dois pas rougir de lui... Que penseront de toi tes camarades ?. . et tous ceux à qui tu prêches la

république?... Ils doivent bien rire de toi, mon pauvre Bernard... car enfin c'est par fierté ce que tu fais là.

Le pauvre Bernard ne savait où il en était... il se rappelait en ce moment que ses camarades s'étaient d'abord moqués de lui, et puis ensuite qu'ils s'étaient fâchés. Il baissa les yeux... L'empereur lui dit après un moment de silence :

— Tu as la pension de ta croix... Je suis fâché que le maréchal ne m'ait pas demandé ce qu'il fallait faire de toi avant de te mettre ainsi à la porte de la retraite des braves gens... Y avait-il quelque autre raison pour te renvoyer comme on l'a fait?... Allons, dis-moi la vérité...

— Mon général, il y en avait une autre, pour dire tout... je me laissais un peu aller les décadis, voyez-vous... je veux dire les dimanches... j'ai été puni plusieurs fois... et puis est arrivée cette histoire [1], vous savez, mon général... et ma foi!.. alors je me suis dit : Puisqu'on t'a mis à la porte, il faut aller manger la soupe ailleurs... et je me suis mis à gâcher du plâtre... mais tout de même çà me fait de la peine d'être hors de la maison... et si c'était un effet de votre bonté... mon général!... reprenez votre vieux soldat...

Il releva tout-à-fait sa tête pour mieux voir l'em-

1 L'*histoire*, comme il l'appelait, c'est qu'un jour étant ivre il avait crié : *Vive la république!*

pereur, et sa figure paraissant alors entièrement éclairée, montra une physionomie expressive, et d'autant plus persuasive en ce moment, que de grosses larmes lui coulaient des yeux et tombaient, comme dans une rigole, dans une large et longue cicatrice qu'il avait au milieu de la joue gauche... L'empereur ne lui répondit rien, mais le fixa long-temps. Il me demanda ensuite ma bourse, en tira trois napoléons, et les donnant à Bernard:

— Voilà pour boire à ma santé avec tes compagnons, Bernard... Allez déjeûner, voilà l'heure, et surtout ne vous grisez pas; car alors je serais obligé de payer votre journée à votre maître... Adieu, mes enfans!

— Vive l'empereur!... vive l'empereur!... s'écrièrent tous les maçons... et, l'entourant aussitôt, ils jetèrent leurs outils, leurs baches, et voulaient lui baiser les mains. Bernard se tenait à l'écart et était le seul qui ne dît rien; mais il pleurait, et dans ces larmes du vieux brave il y avait plus d'amour que dans tous ces cris répondant à un don d'argent. L'empereur s'approcha de Bernard et lui dit:

— Bernard, il faut aller voir de ma part le général Songis [1] ou le maréchal Bessières... ou bien, si tu l'aimes mieux, il faut venir au château, et

[1] Parce qu'étant infirme, on pouvait l'employer dans le train d'artillerie de la garde.

tu demanderas ce jeune homme-là, vois-tu... Et il frappa sur l'épaule de Duroc. Tu lui parleras, et il aura quelque chose à te dire de ma part.... Il s'en fut après avoir ôté son chapeau à tous les ouvriers, qui, ravis de sa visite, de son *aubaine*, répétaient tous le cri de vive l'empereur, même long-temps après qu'ils ne le voyaient plus.

Cette histoire me frappa vivement lorsque Duroc me la raconta. Quant à lui, il y faisait moins d'attention, parce que cela se rencontrait sous différens aspects presque tous les jours... Cependant il convint avec moi que celle-ci était d'une tout autre nature, il y avait du beau romain dans ce Bernard... L'empereur le comprit, cet homme... Il le comprit avec son génie, et cela parce qu'il ne l'avait pas écouté en roi... Le souverain se serait fâché... le héros non-seulement pardonna, mais devina la grandeur d'âme du soldat. Bernard ne fut plus maçon. Il eut une place dans l'administration du palais... Il s'habitua enfin à dire SIRE et VOTRE MAJESTÉ, quand il parlait de l'empereur... mais le curieux de la chose, c'est que surtout depuis la chute de l'empire il est devenu tellement impérialiste, qu'il fendrait la tête au premier qui manquerait de dire en parlant de l'empereur, SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ET ROI.

Il était fort républicain avant d'entrer dans la garde, mais, avant tout, dévoué à l'empereur. Ce Bernard qui avait fait le siége de Toulon, les campagnes d'Italie, celles d'Égypte, avait con-

servé pour le général Bonaparte une sorte de culte. Il ne voyait rien au delà de ce titre de général immortalisé par les plus admirables victoires... aussi ne le lui ôta-t-il pas dans son esprit. Mais lorsque l'empire fut établi, et au moment des signatures, il s'en fut chez le maréchal Davoust, et lui dit qu'il ne voulait pas signer POUR. Le maréchal ou celui qui tenait sa place, en parla à l'empereur; l'empereur, qui voulait que tous les votes fussent libres, ordonna que Bernard signerait comme il le voudrait, ce qu'il fit au bas d'un NON, mais avec des vœux pour son général, et l'offre de son sang et de sa vie. Lorsqu'il fut blessé à Wagram, l'empereur, qui voulait avant tout conserver de bons soldats et de bons Français, lui donna la croix, après l'avoir fait soigner comme s'il eût été attaché à son état-major. Ce caractère lui paraissait original, et il est même étonnant que cet homme n'ait jamais été plus loin que le galon de caporal. Il écrivait assez bien... L'empereur l'oublia pendant deux ou trois ans... Puis vint cette affaire des Invalides, où Bernard avait non-seulement parlé avec peu de retenue, mais crié plusieurs fois : Vive la république !... Il pérorait, parlait, enfin il fit si bien, que le maréchal le mit *à la porte*, comme il le dit lui-même.

En racontant à Duroc comment il avait suivi cet homme, l'empereur était sublime de simplicité et de bonté.

— Ce même jour-là, dit le duc de Frioul à Junot, je t'affirme qu'il m'a parlé de toi en rappelant le siége de Toulon, et qu'il m'en a parlé comme de l'ami qu'il aime le mieux, avec Marmont et moi... Je te l'affirme sur l'honneur d'un frère d'armes, Junot...

Junot s'approcha du duc de Frioul.... et lui prit la main :

— Tu me le jures? lui dit-il...

— Sur l'honneur... sur mon enfant !...

— Il n'en était pas besoin, Duroc, ta parole suffisait.... Oui, il est toujours le même n'est-ce pas?... Eh bien ! je partirai !... J'irai le servir là où il me dira d'aller... Et au fait, qu'importe que mon sang coule au nord ou au midi?... Seulement je voudrais que l'empereur me donnât, comme en Portugal, la possibilité de correspondre avec lui directement..... Crois-tu qu'il le veuille?...

— J'en suis sûr...

— Comment cela?

— Parce qu'il me l'a dit...

— Duroc, dit Junot tout joyeux, demande-lui pour moi une audience pour demain matin.

Le lendemain il vit l'empereur... Napoléon fut aussi bon, aussi aimable pour lui qu'il l'était quand il voulait l'être. Junot partit pour l'Illyrie, où je devais aller le joindre, quand l'état de souffrance où me mettait ma grossesse me le permettrait...

Junot devait d'abord s'établir à Trieste, et puis préparer mon habitation à Venise [1].

[1] Leybach était le chef-lieu du gouvernement de l'Illyrie; mais comme Junot était en même temps gouverneur de Venise, et que cette dernière résidence était plus agréable, je l'avais choisie.

CHAPITRE II.

Enthousiasme de la France pour la cause nationale. — La patrie en danger. — *Aux armes!!!* — Le maréchal Macdonald abandonné. — Trahison. — Le général York. — Taurogen. — Réponse à M. de Châteaubriand. — La brochure. — Le roi de Naples. — Le prince Eugène. — Brouille de Murat et de Napoléon. — Cause de cette brouille. — Le général Cavaignac. — M. Godefroy de Cavaignac. — Son éloge. — Querelles du roi de Naples et de sa femme. — Il ne veut pas être mené. — Le second *Bacciochi*. — Le comte Daure. — Le duc de La Vauguyon. — Demande de Murat. — Décret de l'empereur. — Les Français napolitains. — Bouderie de Murat. — Le couloir secret. — M. Mazois. — Son éloge. — *L'entre-mur*. — Le beau jeune homme et le gros petit homme. — Lettre de Napoléon à sa sœur et à Murat. — Il n'a du courage que comme *un moine ou une femme*. — Marie-Louise. — On ne l'aime pas. — Pourquoi cela? — Ses galopades. — La jeune bourgeoise de Paris et le capitaine de l'armée d'Espagne. — Infidélité. — Folie et mort de Claire.

On a reproché à la France d'avoir abandonné la cause de Napoléon en 1814... Peut-être à cette époque y eut-il vraiment un découragement qui influa sur la conduite des Français; mais ce que

je puis affirmer, c'est qu'en 1813, l'élan national était admirablement beau, et me rappelait à moi, jeune femme, ce que j'avais vu toute petite enfant au commencement de la révolution, c'est-à-dire en 1794 et 1795... La patrie était de nouveau en danger; Napoléon le disait avec sa voix forte et puissante, et la France l'entendait, elle comprenait... Les revers de la retraite de Russie étaient affreux, sans doute; mais tel était l'amour qu'on portait à cet homme, que nul reproche ne sortait de la foule du peuple. Quelques voix s'élevaient, et disaient parfois quelques sottes ou même quelques spirituelles paroles, mais qu'est-ce que cela faisait? La France entière marchait après la gloire et la suivait fidèlement; car le souvenir de vingt ans de victoires ne pouvait être effacé par une défaite qu'on pouvait justifier encore en montrant la confiance que Napoléon devait avoir dans ses alliés... Il ne chercha pas cependant cette justification aux dépens de l'honneur d'un autre... il se contenta d'appeler *aux armes !* et, comme au temps où la défense de la liberté armait la France entière, on vit 250,000 hommes [1] courir aux drapeaux au seul mot DE L'INVASION ETRANGÈRE... Ce mot fut électrique... La Prusse, qui fut la première, comme toujours, à sonner la cloche de la défection, fit alors l'indigne affaire de *Taurogen;*

[1] Le sénat ordonna, le 11 janvier 1813, une levée de 250,000 hommes.

le général York abandonna le maréchal Macdonald [1] qui avait pénétré victorieusement dans la *Samogitie*, attaqué et entamé la Livonie et menacé Riga ; il fut contraint d'abandonner ses succès, et non-seulement de *reculer*, mais de voir son indigne allié signer une convention avec les Russes !... Macdonald fut donc obligé de rétrograder jusqu'à Lawartz et l'Oder, au lieu de vaincre et de s'établir chez l'ennemi.

Mais à la vue d'une trahison si lâche, d'une trahison qui formait le digne complément d'une conduite toujours cauteleuse depuis vingt-cinq ans, de ce même abandon qui avait toujours été tenu en réserve pour une défaite, comme à Austerlitz, lorsque M. d'Haugwitz portait les deux lettres dans sa poche ; à la vue de cette perfidie, notre jeunesse, et même les pères, crièrent *aux armes* encore plus haut... La France devint un camp... les villes un arsenal particulier où se forgeaient les armes... L'empereur, infatigable au milieu de cette tourmente intérieure qui lui annonçait des événemens différens enfin de ceux qui formaient sa carrière depuis tant d'années, activait tout par cet esprit créateur et vivifiant qui nous avait redonné l'existence depuis que nous nous étions donnés à lui... Mais au premier cri d'alarme, tout un parti se leva contre lui, contre lui!... son bienfaiteur !... et

[1] Il faisait l'extrême gauche de la grande armée.

répudia nos conquêtes, notre gloire, nos lauriers... Ils étaient sanglans ces lauriers! disaient-ils. Eh ! quels lauriers ne le sont pas ?... Ils ont, dit-on, coûté des milliers d'hommes à la France! Mais la révocation de l'édit de Nantes a frappé d'expatriation plus de trois cent mille familles ; parmi ces malheurenx, combien n'y avait-il pas de vieillards abandonnant le toit, le champ paternel, pour aller mourir sur une terre étrangère !... Croit-on qu'à l'agonie de ces infortunés leur cri de désespoir ne résonna pas avec un éclat plus retentissant [1] au pied du trône de Dieu

[1] Voyez une brochure de moi qui parut en 1831 intitulée : De la liberté, *avant, pendant et après la restauration*, réponse à M. de Châteaubriand, avec cette épigraphe :

« France, écoute ce qui retentit à tes oreilles. Les servitudes et les humiliations du passé, voilà ce qu'on redemande comme LÉGITIME... Les préjugés de l'ignorance, et le culte du despotisme, voilà ce qu'on préconise comme fondement de l'ordre social. »

(*Faits civils de la France*, TISSOT, t... I.)

Cette brochure sans nom d'auteur, fut faite et publiée par moi en réponse à la première que fit paraître M. de Châteaubriand en avril 1831. Malgré ma profonde admiration pour son beau talent et son noble caractère, je ne me trouvai pas être de son opinion... à cette époque (mai 1831). Comme mes Mémoires n'avaient pas encore paru, je ne voulus pas mettre mon nom à un ouvrage politique, surtout pour mon entrée dans le monde littéraire... Des motifs personnels me firent ensuite retirer cette brochure, au moment où parurent mes Mémoires; elle aura sa place dans un recueil de Mélanges littéraires, que je dois publier cette année.

pour demander vengeance contre Louis XIV, que le boulet frappant le soldat de Napoléon au milieu des batailles ? Et quant aux autres reproches qu'on avait à lui faire, fussent-ils réels aussi bien que futiles, ils ne vaudraient pas encore les cages de fer du château de Loches, l'édit sur les chasses du bon roi Henri IV, et les passe-temps *de la fleur de chevalerie*, qui menait jouyeusement sa cour et ses maîtresses voir brûler les sectaires à petit feu pour distraire et réjouir un chacun... Allons, il ne faut pas non plus crier ainsi *tollé* après Napoléon... il n'en a pas tant fait... Il me faut maintenant parler d'un des plus grands et des plus graves motifs de ses malheurs et de sa chute.

J'ai raconté dans le précédent chapitre le départ du roi de Naples pour SON ROYAUME, laissant au prince Eugène le commandement de l'armée qui lui avait été confiée par Napoléon. C'était un dépôt sacré que l'empereur lui mettait aux mains... et il ne le vit pas !... Il abandonna ces restes précieux d'une troupe de braves, rejetant sur le vice-roi d'Italie le poids immense de cette responsabilité que Napoléon lui avait remise comme une préférence donnée au plus brave et au plus digne. Il quitta LE DANGER enfin car il faut le dire... il abandonna l'armée à Posen et retourna à Naples... Il est à propos de faire ici une remarque qui peut jeter du jour sur l'obscurité de cette époque de sa vie.

Depuis long-temps une aigreur presque haineuse avait remplacé les sentimens qui unissaient les deux beaux-frères , sentimens qui , du reste , n'avaient jamais été ceux de l'amitié. Napoléon n'aimait Murat qu'en raison de sa bravoure et du grand parti qu'il en pouvait tirer. Je prie de croire que je ne parle ici d'après aucune impression personnelle. Ce sont des renseignemens positifs et dégagés au contraire de toute partialité... L'empereur n'avait pas pour Murat ce sentiment de profonde amitié qu'il avait pour tous ses anciens officiers de l'armée d'Italie ; il se moquait ouvertement de lui lorsqu'il n'était pas à l'armée , et certes beaucoup d'entre nous l'ont entendu rire du roi de Naples , et l'appeler LE ROI FRANCONI. Cette inimitié , ou plutôt , pour parler plus juste , cette répulsion , datait de plus loin , et la cause en était bien connue à ses amis les plus intimes. Je retrouvais encore hier , en cherchant parmi des notes , une lettre de Junot qui est bien explicative à ce sujet ; mais laissons cela...

Le motif qui rendait le roi Joachim presque l'ennemi de son beau-frère avait pris sa source dans tout ce qui se passa lors de son expédition contre la Sicile (1809). Murat se vit braver par la flotte anglo-sicilienne , qui vint même prendre *Procida* et *Ischia;* il eut cet élan de bravoure qui lui était propre et lui faisait crier *en avant* ! sans savoir même s'il était suivi... Il prépara une

descente en Sicile... Le passage fut ordonné, et une division, celle du lieutenant-général Cavaignac [1], passa de l'autre côté du phare ; les autres divisions ne le suivirent pas : pourquoi? voilà ce que je ne sais ni ne puis expliquer. Mais le roi de Naples le traduisait de la manière la plus injurieuse pour son beau-frère. Son expédition était manquée... Il attribua le non-succès à l'empereur, crut qu'il avait donné des ordres secrets, et il revint à Naples, honteux comme un vaincu et la vengeance au cœur... Ce fut dès cet instant que l'aigreur se mit entre eux... La plus amère correspondance s'établit entre la cour des Tuileries et celle de Naples... La mésintelligence suivit bientôt, et ne fut pas ce qu'elle aurait été si Ferdinand eût été à Naples ; car les rapports de famille une fois troublés, ne sont remplacés que par la haine... Murat se plaignit hautement ; la reine, qui depuis long-temps vivait dans une sorte d'opposition tacite avec lui pour des détails d'intérieur tout-à-fait privés, voyant un prétexte pour la guerre, prit parti contre le roi, et le palais de Naples vit le scandaleux spectacle d'une lutte maritale entre le roi Joachim et la reine Caroline... Ces dissensions atteignirent des personnes de leur cour... tout devint prétexte pour le

[1] Oncle de M. Godefroy de Cavaignac, de ce brave et digne jeune homme... aussi loyal dans son opinion, qu'habile et capable de la conduire.

roi... tout devint prétexte pour la reine. Un médecin, un chirurgien, je ne sais lequel des deux, mais je sais qu'il s'appelait *Péborde*, était très-aimé du roi, et par conséquent détesté de la reine. Péborde voulait épouser une jeune et charmante personne, Élise de Saint-Même (fille de madame de Saint-Même, amie de ma mère, et dont j'ai beaucoup parlé dans mes premiers volumes). Cetteaffaire, qui eût été toute simple si le roi et la reine avaient bien voulu ne pas s'en mêler, fut une véritable guerre à mort... Joachim, comme tous les hommes qu'on *mène*, criait du haut de sa tête qu'il ne voulait pas être *mené* par sa femme... qu'il ne voulait pas être un *second Bacciochi*... Il vit dans l'armée française une sorte d'auxiliaire pour seconder la reine... Les emplois principaux de sa cour étaient en grande et majeure partie occupés par des Français. C'était M. Paul de La Vauguyon qui était colonel-général de sa garde, et qui, en sa qualité de Français, devait lui porter ombrage... c'était M. le comte Daure, qui, sous le même titre *exactement* que M. le duc de La Vauguyon, devait l'inquiéter, étant ministre de la guerre... c'était... ma foi, la place me manque pour en faire la liste... Le fait important est de dire que Murat demanda le rappel des troupes françaises..... L'empereur fronça le sourcil, et répondit par un NON très-sec... Alors Murat tomba dans des méfiances absurdes, même par leur exès... La reine et lui devinrent presque

ennemis, et l'intérieur du palais de Naples fut un enfer... Une nouvelle demande, tout aussi maladroite et surtout intempestive, acheva de mettre la mésintelligence entre les deux couronnes : Murat demanda que tous les Français qui étaient à son service fussent naturalisés comme Napolitains... La chose était maladroite de toute manière.

— Ah ! ah ! dit l'empereur, ils ne se regarde donc plus comme Français lui-même, notre frère...

Et dans la colère que lui fit éprouver cette démarche de Murat, Napoléon pour toute réponse, fit aussitôt paraître le décret suivant, dont jamais Joachim n'oublia les paroles :

« ... Considérant que le royaume de *Naples*
» *fait partie du grand empire ;* que le prince qui
» règne dans ce pays *est sorti des rangs de l'armée*
» *française ;* qu'il a été élevé sur le trône *par les*
» *efforts et le sang des Français*, Napoléon DÉCLARE
» que les citoyens français sont, DE DROIT, ci-
» toyens du royaume des Deux-Siciles. »

J'avais alors un grand nombre d'amis à Naples. J'en avais non-seulement dans l'intérieur intime du roi et de la reine, mais dans toutes les positions, et, pour dire la vérité, j'ai même été mieux instruite par ceux qui n'étaient rien, que par ceux qui avaient, par honneur, l'obligation de se taire... Eh bien ! TOUS n'ont eu qu'une voix pour me rapporter combien la conduite de Murat

fut absurde et ridicule dans cette circonstance. Il bouda comme un enfant, ôta [1] sa croix *de la Légion-d'Honneur*... et même le grand-cordon de l'ordre. Il s'en fut à *Capodimonte*, et là, perpétuellement en querelles avec la reine, ils donnèrent tous deux le scandaleux spectacle d'une dissension qui recevait un jour honteux de ses motifs. Des intrigues basses et privées l'envahirent tout entier. Il passait quelquefois une partie des nuits à lire de nombreux rapports de police, tous plus alarmans les uns que les autres, et d'autant plus inquiétans pour lui, que ceux qui les redigeaient connaissaient le côté vulnérable de l'homme [2]... Il oubliait, pour satisfaire ce goût

[1] Pendant un jour seulement. Mais il l'ôta pendant 24 heures, et *par humeur*.

[2] J'ai eu un ami qui était à Naples à peu près vers cette époque. C'était le bon, l'aimable et le savant Mazois... Il a vu cette cour de Naples avec les yeux d'un homme d'esprit et l'âme d'un loyal et honnête homme... Il était bien curieux à entendre sur le théâtre de la cour, et ses acteurs.

Il était architecte, comme chacun sait. Il fut employé, je ne veux pas dire par lequel des deux époux, à faire différens travaux au palais de Naples et à celui de Casente... Dans des temps aussi orageux, qui rappellent les troubles Guelfes et Gibelins, et les querelles de Jeanne, il était à propos de prendre ses précautions contre un danger... En conséquence, Mazois fit faire un couloir secret, pratiqué entre deux murs et susceptible de laisser passer un homme... Ce couloir servit long-temps *à une personne*. Puis, les intérêts changèrent : je ne sais pas s'ils étaient politiques ou non, cela ne me regarde pas... je suis *historienne*, et voilà

de délation et d'espionnage, ce qu'il se devait à lui-même... Il voyait de vils espions... Il leur parlait, il les accueillait... C'était en même temps une honte et une pitié... Mais il avait *du bon* dans l'âme... Aussitôt que le tambour battit en 1812, il redressa sa tête, et parut écouter si l'empereur l'appelait... Quand il entendit sa voix il parut hésiter, cependant il était résolu... Il partit pour la Russie, mais son cœur était ulcéré, et ce fut alors qu'il en donna des marques... Le moment était mal choisi. Du reste, toujours aussi brave *sur le champ de bataille*, comme le disait l'empereur, il fit dans cette campagne de Russie tout ce qu'un homme peut faire de plus vaillant

tout. Le fait est que le voyageur du couloir changea, et que l'*entremur* fut parcouru par un autre homme. Les rendez-vous sont toujours à heure fixe, qu'ils soient pour décider du sort d'un empire ou de la vie d'une femme... Or, l'heure de ce premier rendez-vous était passée depuis long-temps, et personne ne paraissait. *Celui* ou *celle* qui attendait, impatienté de cette attente, prit une lampe et entra dans le passage, où était l'explication du retard... Le premier voyageur était un grand et beau garçon, svelte, élégant de tournure, et tout-à-fait destiné à voyager dans un entre-mur... Mais l'autre, quoiqu'il fût un homme des meilleurs et des plus spirituels, et même des plus supérieurs, n'en était pas moins un peu trop sphérique pour le passage, qui certes n'avait pas été fait pour lui. De manière que, s'y étant engagé, il ne pouvait ni avancer ni reculer, et se trouvait pris comme dans une souricière. Il en sortit cependant, et le lendemain, le pauvre Mazois fut tout *pantois* d'avoir fait un passage secret dans un palais de *rois* et de *reines*, où toutes les tailles ne pouvaient pas passer.

et de plus déterminé. Il gagna des batailles, fut vainqueur des Russes, et ajouta à la gloire de nos aigles. Voilà pour la vérité, quelque tort qu'on ait à reprocher à un homme, la vérité avant tout. Dans cette horrible retraite de Moscow, l'empereur était entouré d'un bataillon qui pouvait à bon droit être nommé *le bataillon sacré*. Là, des colonels et des maréchaux-de-camp faisaient le service de sous-officiers; des lieutenans-généraux, celui de capitaines et de lieutenans: Murat en était le colonel. Il y a une sorte de souvenir de la chevalerie dans cette troupe d'hommes à épaulettes d'or se faisait gardiens de leur chef bien-aimé... Et Napoléon l'était encore pour eux à cette époque, bien qu'il crût ne voir autour de lui que des ingrats, comme il me le disait dans l'audience que j'eus de lui au retour de Russie...

On a prétendu, dans je ne sais plus quelle biographie ou quel ouvrage, que lorsque Murat reçut le commandement des mains de l'empereur, il lui dit qu'il consentait seulement à conduire l'armée sur le territoire prussien, et qu'aussitôt arrivé à Kœnisberg, il s'en irait à Naples. Il ne faut que connaître l'empereur pour douter complétement de cette version. C'était bien lui qui, au moment où Murat lui avait donné des sujets de mécontentement graves, aurait été en recevoir la loi, lui qui ne la voulut jamais recevoir d'aucune autre puissance en Europe. C'est absurde

à prétendre. J'ajouterai que le *Moniteur* du 8 février, lorsqu'il apprit que Murat avait abandonné le commandement laissé par la confiance, prouve tout le contraire. Voici l'extrait du *Moniteur* :

« Le roi de Naples étant indisposé, a dû quitter » le commandement de l'armée, qu'il a remis au » prince vice-roi. Ce dernier a plus l'habitude » d'une grande administration ; il a la confiance » entière de l'empereur... »

Le 26 ou le 24 janvier précédent, Napoléon avait déjà écrit à sa sœur Caroline :

« Le roi de Naples a quitté l'armée. Votre mari » et très-brave *sur le champ de bataille ;* mais il » est plus faible qu'une femme *ou qu'un moine* » quand il ne voit pas l'ennemi... Il n'a aucun » courage moral. »

Plus tard dans le mois de février ou de mars, il écrivit à Murat lui-même :

« ... Je ne vous parlerai pas ici de mon mécon- » tentement... sur votre conduite depuis mon dé- » part de l'armée, car cela provient de la faiblesse » de votre caractère... Vous êtes un bon soldat... » vous vous battez bravement sur le champ de » bataille... hors de là vous n'avez ni caractère » ni vigueur... Au reste, je présume que vous

» n'êtes pas de ceux qui croient QUE LE LION EST
» MORT... et qu'on peut ! ! !... Si vous faisiez ce
» calcul, il serait complétement faux... *Vous*
» *m'avez fait tout le mal que vous pouviez me faire*
» *depuis mon départ de Wilna... Mais je ne veux*
» *plus parler de cela... Le titre de roi vous a tourné*
» *la tête; si vous désirez le conserver, conduisez*
» *vous bien...* »

Cette lettre écrite à Murat, en 1813, acheva l'ouvrage de l'article du *Moniteur*, et il devint l'ennemi de Napoléon.

C'est ici le lieu d'observer que l'empereur a toujours eu une pensée singulièrement fausse dans cette coutume de faire insérer dans le *Moniteur* des personnalités offensantes... Il s'est peut-être fait plus d'ennemis avec ce malheureux journal qu'avec son canon. L'article de la reine de Prusse, article injuste, au reste, autant que faux, celui du prince-royal de Suède, de M. de Stadion, celui de M. de Metternich, et puis lord Castelreagh, et mille autres, tout ce qui fut inséré, depuis 1803 jusqu'en 1814, contre le prince de Galles, depuis Georgee IV, fut peut-être un plus sûr moyen de haine que tout ce qu'avait légué M. Pitt et nos longues guerres. Je ne parlerai pas des particuliers, dont Napoléon blessait les réputations au cœur; mais j'ajouterai seulement qu'il est hors de sens pour moi que cet homme, le plus grand des hommes, eût recours à de si petits moyens, qui donnaient la mort comme des

vipères, lorsque souvent il ne voulait infliger qu'une punition.

Pendant ce temps, les nuages s'épaississaient de plus en plus, et l'orage approchait chaque jour. Pendant ce temps que croyez-vous que faisait celle qui aurait dû trembler et s'inquiéter que le canon autrichien vînt gronder sur les hauteurs de Montmartre? Que faisait Marie-Louise enfin?... De la tapisserie... Elle jouait du piano... s'en allait voir son fils, comme je vous l'ai déjà dit, à une heure fixe... se le faisait apporter de même; et l'enfant, qui connaissait mieux sa berceuse que sa mère, voulait à peine lui donner sa petite joue rosée pour que l'autre y posât ses lèvres... Et pourtant, comme l'empereur l'aimait, mon Dieu!.. Il l'aimait plus que jamais il n'aima une femme, et Dieu l'a puni par celle-là même qu'il préféra à l'autre...

Marie-Louise n'était aimée d'aucune de nous, et cela était fort naturel. Constamment retirée dans son intérieur le plus intime, elle ne voyait en familiarité que la duchesse de Montebello. Sans doute le choix était bon, mais cependant elle aurait pu avoir plus de *laisser-aller* dans ces petites soirées que l'empereur lui avait organisées en y admettant seulement quarante à cinquante femmes qui, *se relayant*, c'était le mot, faisaient que, chaque jour, elles étaient douze au quinze... Cela comprenait les dames du palais et les maisons des princesses de la famille impériale... C'était

peu amusant. J'en ai rendu compte, et si ce n'eût été l'oreille de l'impératrice, qui faisait son devoir de tourner pour le bon plaisir de chacun, on s'y serait bien impérialement ennuyé... Quant à Marie-Louise, elle passait son temps comme je viens de le dire... montant à cheval... non pas du tout comme Catherine Ire, pour accompagner l'empereur à la guerre, mais pour *galoper*... Je crois que le mot est littéralement juste... Elle *galopait* pour *galoper*... Et cependant l'Europe entière armait contre l'homme qui était son mari devant Dieu... devant les hommes... la moitié de sa vie... le père de son enfant !... Et dans cette Europe dont les flots allaient peut-être nous submerger, étaient son père... ses oncles... son frère !... N'avait-elle donc pas une parole à leur dire ?... ne pouvait-elle se présenter à eux en s'écriant :

— Cette terre de France, c'est le patrimoine de mon fils !... c'est ma nouvelle patrie !... ne la ravagez pas !...

Mais non, elle fut muette... toujours !... toujours muette !...

Il arriva à cette époque une histoire bien tragique, que l'on fit disparaître, à cause de l'homme, et à force d'efforts, du journal causeur du monde; ce qui fut d'autant plus facile, que les intérêts privés se rattachant alors aux intérêts généraux, il était impossible de distraire son attention de la commune tragédie qui se représentait sur le grand

théâtre... Depuis, il s'est écoulé tant d'événemens et de jours, qu'on peut parler du fait dont je fais mention, sans craindre d'ailleurs d'être indiscret. Cette histoire offre une réunion d'incidens plus extraordinaires qu'aucun roman ne peut, certes, en présenter.

Dans une honnête famille bourgeoise de Paris, il y avait une jeune fille que je nommerai par son nom de baptême seulement; elle s'appelait Claire. Cette jeune fille avait un fiancé qu'elle aimait avec une de ces passions que les cœurs de femmes seulement peuvent connaître, parce que ayant, plus que les hommes, la faculté de souffrir, le ciel, dans sa justice, nous a donné aussi la faculté d'aimer plus qu'eux. Claire avait été accordée à son prétendu lorsqu'elle n'avait encore que treize ans, et qu'il n'était que sous-lieutenant. Depuis, il avait agi comme un brave jeune homme, et, en 1813, il était capitaine dans l'armée d'Espagne... dans le corps du général Foy [1]. Pendant long-temps il donna de vives inquiétudes, non-seulement à sa famille, mais à celle de sa fiancée; il faisait partie de l'armée de Portugal, et j'ai déjà dit combien les lettres avaient eu de peine à passer. Cependant on avait

1 Eugène de S... était capitaine dans le corps que commandait le général Foy le jour du combat de Tolosa. Je ne sais et je n'affirme pas qu'il fût sous ses ordres avant ce jour-là.

été rassuré sur son compte, lorsque tout à coup on cessa de recevoir de ses lettres; et cependant l'armée était rentrée en Espagne; mais Eugène n'y était pas revenu avec elle.

Sa famille et celle de Claire écrivirent au maréchal Bessières, qui alors était à Valladolid. Il fit prendre des informations, mais elles furent très-long-temps infructueuses. Eugène de S... n'était pourtant pas mort, à ce que disaient ses chefs... qu'était-il devenu?... Claire pleurait, et son amour de jeune fille, si tendre, si dévoué, donnait alors des larmes à plus d'une douleur... Elle craignait pour la vie de son amant... elle craignait pour son amour...

— Mon Dieu, disait-elle un jour en priant devant son crucifix, faites-moi la grâce de me rendre assez forte pour supporter ce que je crains!...

Enfin, le maréchal écrivit lui-même à la famille que le capitaine Eugène de S... était *retrouvé*. Il avait été malade, disait le maréchal, et une famille portugaise des environs de Viseu l'avait humainement recueilli; ce qui était rare, ajoutait le maréchal, car l'assassinat suivait presque toujours une rencontre isolée...

Quelques jours après une lettre d'Eugène confirma celle du maréchal. Il avait été recueilli par une famille portugaise, dont les soins lui avaient sauvé la vie. Il était fort éloquent dans la peinture de sa reconnaissance, mais ne disait

pas un mot de son retour, ni de son mariage... En lisant cette lettre, Claire devint froide et pâle :

— Il ne m'aime plus ! se dit-elle...

Un an se passa ainsi... à recevoir des lettres contraintes, et bien évidemment écrites sous l'impression de la seule pitié, et à cacher une peine qui amenait la mort dans le sein de la jeune fille aimante et fidèle. Elle lutta contre la souffrance tant que son âme eut de la force; mais le jour vint où elle fut anéantie par une nouvelle qui parvint d'une manière confuse à ses parens... On disait qu'Eugène avait enlevé une jeune fille en Portugal, et qu'il allait l'épouser... les parens n'y crurent pas, et voulurent lui cacher cette nouvelle; mais Claire comprit même ce qu'on lui taisait, et devina un malheur qu'elle avait prévu... Le lendemain elle avait disparu. Une lettre qu'elle laissa, demandait à son père et à sa mère de lui pardonner d'avoir ainsi disposé d'elle... On la crut morte...

C'était tandis que l'armée de Masséna était en retraite que, plusieurs corps s'étant un peu écartés de l'armée principale... celui d'Eugène se trouva séparé des autres... Lui-même allant un jour en reconnaissance, ou plutôt en *maraude*, comme on le disait alors, et ne revenant pas, ses camarades le crurent assassiné, et ils retournèrent au quartier-général dans cette persuasion. Il avait, en effet, été rencontré par quelques hom-

mes armés, contre lesquels il avait voulu se défendre, et qui l'avaient blessé !... Ils l'avaient ensuite emporté... Pendant plusieurs semaines sa prison fut supportable et même douce, car une jeune fille devint sa geôlière, et il l'aima de cet amour passionné qui porte avec lui et en lui bonheur et malheur. La jeune Portugaise l'aima bientôt aussi, plus peut-être qu'elle-même ne l'était : ce c'était pas de l'amour, c'était de cette passion délirante qui est du feu, de la lave dans ces cœurs de la Péninsule... Eugène ne résista pas... il oublia Claire... ses engagemens... son devoir... la France... tout pour cette enchanteresse aux yeux de velours, qui le menait en enfer en lui montrant le paradis.

— Partons, lui dit-elle un jour... je sais le moyen de rejoindre l'armée française sans rencontrer les nôtres... Mais, Eugène, tu me promets que je n'aurai pas à me repentir de mon sacrifice... car pour toi, vois-tu, je quitte ma mère... ma famille... et ma patrie !...

Eugène la pressa sur son cœur, et la regarda sans lui répondre... Son regard s'appuya sur celui de la jeune fille et lui disait tout ce qu'elle demandait... elle pencha sa tête sur la poitrine du jeune Français, et lui dit seulement :

— Partons !...

La nuit suivante, ils quittèrent la maison maternelle de *Dolores ;* ils suivirent des chemins inconnus au jeune homme, mais que Dolores pa-

raissait connaître parfaitement. Trois jours après, ils étaient à Ciudad-Rodrigo, et une semaine n'était pas écoulée, que le jeune capitaine était à la tête de sa compagnie, et que Dolores était madame de S...

Quelquefois Eugène se réveillait de son rêve d'amour, et sa pensée rebelle se reportait malgré lui dans cette maison de la rue Saint-Denis, où l'attendait une jeune fille, qui était sa fiancée !...

Mais elle n'est plus à moi, se disait-il... je suis sûr qu'elle est mariée même... Au surplus, il faudra bien que les choses s'arrangent.

Et dans sa dureté, il ne pensait même pas que la pauvre Claire pouvait pleurer...

L'Espagne avait reçu le contre-coup des désastres du Nord... Le roi Joseph, après avoir fait tous les efforts qu'un être humain peut faire, fut obligé de se retirer sur la France... Le malheur de notre destinée militaire a voulu que dans ce moment, où il était nécessaire surtout d'avoir à la tête de nos troupes un homme comme le maréchal Suchet ou le maréchal Soult, l'un fût encore en Saxe, et l'autre accupé à faire fuir de Tarragone, Georges Murray, qui s'en fut en nous laissant son artillerie... Mais qu'importait ce succès !... Jourdan, qui commandait l'armée royale, était malheureusement son chef le jour de la funeste affaire de Vittoria... il était major-général, et tout était perdu... bagages, artillerie... TOUT enfin était tombé au pouvoir de l'ennemi... La route de

France était impraticable; il fallut y rentrer par Pampelune, et cette route était elle-même couverte de *guérillas*... Ce fut là que le général Foy arrêta avec vingt mille hommes presque toute l'aile droite de l'armée anglaise dans cette retraite, au combat de Tolosa (en Biscaye).

A la nouvelle du désastre de Vittoria, l'empereur manda le maréchal Soult auprès de lui.

— Il faut partir pour l'Espagne dans UNE HEURE, lui dit-il... Tout y est perdu par une impéritie inconcevable... Allez, servez-moi, et servez votre pays comme vous savez le faire, et ma *reconnaissance n'aura pas de bornes*[1]...

[1] J'ai dit que dans les lettres que je recevais de l'armée il y avait souvent des détails curieux sur des faits intéressant l'empereur et tous ceux qui l'entouraient; en voici un extrait : il concerne précisément le fait du départ du maréchal Soult.

« ... Nous avons été bien étonnés l'autre jour de voir arriver ici la duchesse de D... elle est venue y chercher le duc pour des histoires d'intérieur pour lesquelles elle est sans pitié : parce qu'elle est d'une conduite parfaitement exemplaire et que nul reproche ne peut lui être fait, elle n'entend à aucune concession, et il y a eu des explications orageuses... »

Et cette même lettre, commencée un jour, comme toutes les lettres écrites en campagne, n'était finie que huit ou dix jours plus tard; en voici la fin :

« ... Le maréchal Soult est parti pour l'Espagne; c'était le seul homme capable de sauver les malheureux débris que Jourdan a si imprudemment sacrifiés!.. Quel malheur affreux

Le maréchal Soult partit de Dresde en ayant pour tout renseignement la nouvelle de l'entière

que cette bataille de Vittoria!... et vous croyez en connaître les détails!... Eh bien! vous ne savez rien... L'empereur a empêché la publication des épouvantables vérités du bulletin... il y a de bien graves accusations!... mais il est des fautes pour lesquelles il faut un tribunal tout exprès pour le coupable, et un accusé tout fait pour le tribunal!... Enfin *bahia bahia... usted con Dios!* Tout ce que je puis vous dire, c'est que l'empereur est comme Auguste, redemandant ses légions à Varus.

» Mais le départ du maréchal eut un antécédent bizarre : lorsque l'empereur l'envoya chercher pour lui dire sa volonté et qu'il l'eut transmise à la maréchale, elle lui dit très-impérativement : *Vous ne retournerez pas en Espagne!...* Le maréchal fut un peu étourdi de cette volonté contradictoire... lui si ferme dans ce qu'il entend exécuter... aussi répondit-il par un haussement d'épaules à cette parole : *Je ne veux pas que vous retourniez en Espagne!...*

» J'arrivais chez le maréchal au moment où la conversation était le plus animée... Comme j'apportais de nouveaux ordres qui tendaient à accélérer son départ, nous passâmes dans son cabinet... il avait l'air soucieux; je lui demandai ce qu'il avait? il me dit : Il faut bien que je parte et je vais partir... Mais la maréchale!... elle a, je crois, le diable au corps... on a été lui faire cinquante contes sur moi et sur Mortier, et ce sera une dent difficile à arracher que son consentement.

» Comme je le connaissais ferme et décidé, et surtout homme de résolution, je le quittai, bien persuadé que l'orage finirait par un coup de tonnerre qui serait l'expression de sa volonté. Mais la chose m'avait paru gaie; l'empereur en vit les traces sur mon visage en rentrant au palais Marcolini, et je lui en dis la raison. Il ne vit pas

destruction de l'armée, arriva sur la frontière au moment où les débris de cette belle armée d'Es-

comme moi : tout au contraire, il frappa du pied et commanda qu'on fût chercher la maréchale... elle arriva presque aussitôt... le maréchal logeait en face de nous... *La scène* fut vive, et en disant *la scène* je dis le mot propre : la maréchale répondit admirablement à l'empereur, parce que jamais elle ne sortit des bornes du respect... mais elle fut *sévère* et dit très-positivement à l'empereur : « Sire, le maréchal vous doit sa vie et ses services ; mais en vous les donnant ne doit-il rien non plus à ses enfans et à sa veuve?... Voilà six ans que le maréchal use sa santé dans les sables brûlans de l'Andalousie et dans les parties les plus difficiles de la Péninsule... Son dévouement a été reconnu par Votre Majesté, sire, et pourtant elle n'a jamais rien fait pour lui...

» — Comment! s'écria l'empereur...

» — Non, sire, poursuivit la maréchale avec beaucoup de sang froid... elle a moins fait pour mon mari que pour le maréchal Suchet, par exemple. . et surtout, ajouta-t-elle avec une juste émotion, car elle avait raison, que pour le maréchal Ney... Pourquoi Votre Majesté ne le récompenserait-elle pas de même? le titre de prince, sire, serait dignement porté par lui... la pointe de son épée en soutiendrait la couronne, comme la lame a défendu vos frontières... »

... L'empereur fut un moment *accablé*, c'est le mot, sous cette éloquence d'une femme plaidant une cause honorable et juste. Il avait voulu lui parler avec sévérité et il ne sut que continuer une conversation commencée avec une aussi noble fermeté... Néanmoins, le résultat de cette conférence fut que le maréchal est parti pour l'Espagne pour aller rétablir des affaires désespérées, etc...

Cette relation n'était pas aussi longue dans la lettre que je reçus alors... elle contenait en revanche des détails sur

pagne venaient tomber presque expirans sur le sol de la patrie... Il les rallie... leur parle de cette voix puissante toujours comprise par des soldats français quand elle rappelle à la gloire, attaque l'ennemi à Roncevaux au milieu de ces mêmes rocs qui virent tomber Roland... L'affaire fut terrible; malgré tout le talent de Soult, il ne put redonner la vie à ce qui était mort.

... L'armée n'existait plus depuis Vittoria... Repoussés, écrasés par tous les malheurs, ces misérables restes se retirèrent en France, après avoir laissé plus de huit mille hommes sur les rochers de Ronceveaux.

Depuis bien des jours, on voyait au milieu de cette horrible déroute une jenne fille pâle et malade, et visiblement aliénée, demandant à tous ceux qu'elle rencontrait, le régiment du capitaine de S... Les soldats l'accueillaient selon l'humeur où ils étaient... Tantôt repoussée, tantôt bien reçue, la pauvre enfant ne pouvait parvenir à rejoindre celui qu'elle cherchait... Une vivandière[1]

d'autres questions... Ce que j'ai dit de la suite de celle-ci, m'est parvenu d'un autre côté, et comme le commencement et la fin sont tout aussi bien à la louange d'une femme que j'estime comme épouse, comme mère, et comme femme enfin, je l'ai mise ici comme je l'ai su...

1 Cette femme, aussi bonne, aussi humaine qu'elle était alors jolie, s'appelle *Rosalie Berger*. Elle a long-temps appartenu au huitième corps, et faisait partie de la division du général Clausel (aujourd'hui maréchal). Je l'ai vue souvent à Toro, où elle vendait des fruits pour ma table à mes domestiques.

en eut pitié, et la sauva des désastres qui l'auraient enveloppée... Mais il lui restait à peine la force de marcher lorsqu'elles arrivèrent au premier village de France... Dans ce village, elle trouva au moins une partie du repos qu'elle était venue chercher : elle mourut dans la nuit qui suivit son arrivée !... mais sans dire un seul mot qui pût faire soupçonner qui elle était... Dans la matinée du même jour le régiment d'Eugène arriva.

— Capitaine, lui dit Rosalie, il y a ici une jeune fille qui demande après vous depuis Vittoria, que c'est une pitié... Je l'ai protégée tant que je l'ai pu, et heureusement pour elle, la pauvre enfant ; mais enfin...

— Une jeune fille ! s'écria Eugène... où est-elle ?...

— Dans cette maison... mais ne vous pressez pas tant... ce n'est plus la peine, car la pauvre créature est retournée cette nuit au bon Dieu.

En ce moment, ils entraient dans la cabane où le corps était étendu sur de la fougère, et entouré de fleurs des montagnes, que les enfans de la maison avaient mises sur la tête et aux pieds de la morte, selon l'usage du pays... Eugène poussa un gémissement sourd, et tomba sur ses genoux devant le cadavre... C'était celui de la pauvre Claire !...

CHAPITRE III.

Premiers mois de 1813. — Coalition continentale. — *Union de la vertu*. — Dispositions de la Prusse. — Préjugés de l'empereur à son égard. — Politique de l'Angleterre. — M. de Schwarzemberg. — Anecdote. — *Le valet pris pour roi*. — Les Bourbons en 1813. — L'acte d'autorité. — La lettre cachetée. — Le duc de Rovigo. — Royalisme. — Hartwell. — Proclamation. — Impression qu'elle produit sur l'empereur. — Politique. — Événemens.

Pour suivre ma pauvre jeune fille, j'ai anticipé sur les temps; il nous faut retourner aux premiers mois de 1813 pour marcher avec les événemens.

La sixième coalation continentale était formée contre la France; l'empereur avait peut-être provoqué la défection totale de la Prusse par le refus qu'il eut le tort de faire aux propositions de M. de Hardemberg, adressées le 6 février au comte de Saint-Marsan, notre ministre à Berlin. Cette démarche avait pour but de placer le roi de Prusse entre les deux empereurs comme intermédiaire pacificateur. Ce n'est pas que je croie que le roi de Prusse eût alors plus d'affection pour nous que

par le passé; mais depuis nos guerres avec la Russie, il avait été si complétement écrasé par les éclats et les ricochets des deux artilleries combattantes, qu'il voulait, je pense par intérêt pour lui-même et pour son peuple empêcher de seconde victoire comme celle de Friedland, et de seconde défaite comme la dernière campagne de Moscow... Je pense donc que la cour de Berlin, surtout le roi, qui est un honnête homme, était de bonne foi lorsque, en 1813, au mois de février, elle offrit sa médiation [1] par cette note dont j'ai parlé plus haut. Deux incidens de peu d'importance empêchèrent non-seulement qu'elle fût acceptée, mais que Napoléon donnât quelque créance à cet acte tout amical, qui toutefois, par son apparence protectrice, ne pouvait aussi que lui déplaire. Maintenant examinons toutes les causes du mouvement qui s'opérait alors.

Tout le monde ne sait pas qu'après la bataille d'Iéna, l'empereur Napoléon reçut des ouvertures qui lui furent faites par la fameuse association appelée l'*Union de la Vertu* (Tugend-Bund). Cette

1 La Prusse proposait sa médiation conciliatrice, et, pour prix de son entremise, on devait évacuer la Prusse. Les Français se seraient retirés sur l'Elbe, les Russes sur la Vistule, et la neutralité aurait été accordée aux provinces prussiennes et saxonnes situées entre ces deux fleuves... Les places fortes sur l'Oder, ainsi que Dantzig et Pilaw, devaient être remises à la Prusse pour qu'elle les occupât jusqu'à conclusion de la paix... La première chose demandée par la Prusse était un armistice.

association, déjà formidable à cette époque, demandait à Napoléon d'affranchir l'Allemagne et de lui donner des institutions représentatives et libérales; elle voulait reconnaître un grand chef, et se mettait à sa disposition; ceci est positif... L'empereur fit la faute bien impolitique de la refuser... Son refus eut deux résultats funestes pour lui et pour la France. Le premier fut de changer en une ennemie implacable et terrible une force qui pouvait dans ses mains devenir le levier du nord de l'Europe en mettant à sa disposition toute la jeunesse de cette époque, non-seulement en Prusse, mais dans les villes d'Allemagne où il pensait être le plus maître, et qui étaient toujours au moment de lui échapper... Et puis la *Tugend-Bund* avait grandi depuis Iéna... Le cabinet du roi de Prusse lui était non-seulement ouvert, *mais soumis;* et ce cabinet était son organe dans les circonstances importantes. Ce fut lui qui détermina le roi Guillaume à partir pour Breslaw, où l'on devait discuter d'autres intérêts. La *Tugend-Bund* était donc devenue l'ennemie de Napoléon, et son refus d'être à eux l'avait mise contre lui... En apprenant que le roi de Prusse était à Brelaw, Napoléon sourit avec cette expression que nous lui connaissions, et qui faisait présumer à ceux de son intérieur tout ce qui se passait en lui... La note communiquée à M. de Saint-Marsan fut refusée avec des paroles même assez offensantes... l'empereur avait en ce moment deux motifs qui le portaient à une

sorte de violence à demi-révélée envers la Prusse : la connaissance qu'il croyait avoir de la trahison du cabinet de Berlin, et l'extrême confiance qu'il avait d'une autre part dans celui de Vienne.

— Je n'aime pas la Prusse ; elle a été pour moi *personnellement* déloyale et sans foi... elle a été pour ma patrie une alliée toujours perfide... Je ne l'aime pas enfin... Mais je dois à la vérité de dire ici que l'empereur Napoléon fut non-seulement injuste pour elle, mais *impolitiquement;* car elle ne voulait pas trahir alors. Ce ne fut que le 27 février que le baron de Hardenberg signa dans cette même ville de Breslaw, où le cabinet de Berlin, tout dévoué à la *Tugend-Bund* avait entraîné le roi, un traité d'alliance *offensive* et *défensive* entre la Prusse et la Russie. Il n'était que l'ampliation, a-t-on dit, d'un premier traité stipulé à Kalisch et à Wilna trois semaines avant. Cela est vrai ; mais je puis certifier, *car j'en ai vu la preuve*, que la Prusse ne l'aurait pas ratifié si la note remise à M. de Saint-Marsan avait été acceptée par la France. C'est un fait que je puis affirmer avec assurance... Jusque là, la Prusse avait conservé avec nous des formes non-seulement amicales, mais d'une nature qui devait nous être de quelque prix par l'attitude qu'elles donnaient à la Prusse au milieu des désastres du retour de Russie... Napoléon ne sut ou ne voulut pas non plus distinguer l'effet qu'avait dû produire

en Prusse et dans toute l'Allemagne son refus d'accepter la direction du mouvement qui introduisait dans toutes les principautés et souverainetés germaniques un nouvel ordre de choses et de volontés... Par ce refus, il s'attira toute une vengeance nationale : cependant, et même en entendant gronder l'orage, il s'obstina à ne pas vouloir se mettre à l'abri.., et ce fut de Breslaw que partirent ces édits qui appelèrent sous les armes toute la jeunesse combattante de la Prusse... trente jours n'étaient pas écoulés, que 140,000 soldats, brûlant de cette même ardeur militaire que nous avions vue à nos frères et à nos pères en 1792, étaient disposés à résister à Napoléon; non plus cette fois comme à Iéna, mais le sabre aux dents, le pistolet au poing et la rage au cœur; ils l'attendaient sur leur frontière, résolu déjà à la quitter pour venir attaquer la nôtre. C'est ainsi que tout se préparait pour l'accabler et nous avec lui... Mais tous ces armemens se faisaient dans le silence et l'ombre... Le grand coup d'état européen se préparait mystérieusement... Le cabinet de Saint-James, avec cette même politique qui, en 1782, lui fit accueillir les exilés de Genève [1] pour nous les renvoyer ensuite comme moyen de discorde et d'agitation, lui fit encore adopter cette fois le même parti. Bernadotte et la Russie, la Prusse et l'Autriche, furent soumis à l'Angleterre;

[1] Dumont, Clavières, Rolland, Marat, etc., etc.

et cependant le talent de l'Autriche était bien de force à lutter contre toutes les autres puissances, étant surtout assisté de Napoléon... Pourquoi donc cette défection?... Ce n'est pas aujourd'hui, en 1834, maintenant que le livre de la politique européenne est ouvert à tout venant, et cela pour le bonheur de chacun, qu'il faut nous venir conter une version *métaphysique*; nous nous mettrions à rire, n'est-ce pas, si l'on nous disait : que c'était pour la morale de cette même pauvre Europe *que les puissances s'étaient levées pour arrêter Napoléon dans sa course dévastatrice*... Tout cela ressemblerait à des contes bleus... L'Autriche, elle-même, si l'empereur Napoléon lui avait rendu, mon Dieu! ses méchantes provinces illyriennes, auxquelles elle tenait comme... à tout ce qu'on n'a pas... s'il avait rendu les provinces illyriennes, je sais et je puis l'affirmer aussi, que le prince de Schwarzenberg aurait coopéré au grand mouvement au milieu duquel il demeura passif, et que la neutralisation subite du contingent autrichien n'aurait pas eu lieu... C'est merveille, en vérité, de se rappeler toutes les belles paroles de ces puissances, lorsqu'elles virent le lion malade et déjà languissant!.. Oh, que de beaux sentimens!.. que de volontés généreuses!.. Tout était vu sous un jour radieux alors, et Napoléon n'était plus qu'un homme, même ordinaire, aux yeux qui, si long-temps, s'étaient abaissés devant le soleil de sa gloire... Tandis que tout se disposait dans l'ex-

trême nord, M. de Stakelberg [1] et sir Horace Walpole se rendaient à Vienne sans aucun caractère diplomatique apparent, mais avec une mission toute secrète et de la plus haute importance, l'un pour la Russie, l'autre pour l'Angleterre... M. de Stadion était ensuite au bureau pour tenir la plume et rappeler les griefs contre Napoléon, si l'on en mettait en oubli... On sait qu'il ne l'aimait pas,

[1] Je sais une histoire sur un M. de Stakelberg, grand-père ou grand-oncle de celui-ci, qui est assez jolie pour trouver place dans des mémoires contemporains... Stanislas Poniatowski était alors roi de Pologne. Mais on sait jusqu'à quel degré de *servitude*, si l'on peut se servir de ce mot, la cour de Russie tenait le jeune souverain. La cour d'Autriche y envoya un agent diplomatique, mais sans un caractère ostensiblement accrédité. Cet agent était le fameux baron de Thugut, l'un des hommes les plus subtilement fins et habiles que l'Allemagne ait jamais eus dans ses cours. Arrivé à Varsovie, il apprit des choses qui lui parurent de nature à être non-seulement dénoncées à sa cour, mais réprimées dès le même instant autant que cela serait *en sa possibilité agissante à lui* baron de Thugut... Quelques jours après son arrivée, il fut invité à aller voir le roi à une maison de campagne qu'il habitait en ce moment près de Varsovie... Comme le baron n'était pas encore du corps diplomatique, il ne pouvait s'attendre à une autre réception... Il partit de bonne heure de Varsovie, et arriva à une heure après-midi à la campagne où était le roi... Il trouva un aide-de-camp qui le reçut avec de grands égards, et qui, après avoir été prendre les ordres du roi, l'introduisit dans un appartement intérieur, en lui disant qu'il y trouverait S. M. Cet appartement parfaitement arrangé et ressemblant

et l'empereur avait eu soin d'entretenir cette haine par ses articles du *Moniteur*... Oh, ce *Moniteur!*... Pendant ce temps, M. de Lebzeltern, le fils de nos amis de Lisbonne, l'un des hommes les plus habiles et les plus excellens que possède l'Autriche aujourd'hui, fut envoyé à Wilna pour y conférer avec le comte de Nesselrode, et M. de Humboldt agissait à Vienne conjointement avec M. de Sta-

aux appartemens de Trianon pour la distribution, ouvrait sur un jardin dans lequel se promenaient quelques personnes. Le baron de Thugut parcourut plusieurs pièces toutes solitaires, et se disposait à passer dans le jardin, lorsqu'il entendit tousser légèrement dans un cabinet voisin... Il avança, et vit un homme décoré de plusieurs grands cordons, et dont la physionomie rappelait ce qu'il croyait savoir de Stanislas Poniatowski... Comme il n'est guère d'usage de fixer les yeux sur un roi, M. de Thugut, ne doutant pas que ce fût le sien, s'inclina par trois fois, selon la coutume révérencière et stupide du pays de cour; ce à quoi le personnage plaqué, cordonné, chamarré, répondit comme les rois, par une seule inclination de tête toute protectrice et silencieuse... Comme Stanislas était bavard comme un roi parvenu, le baron de Thugut fut tout étonné de sa réserve : — Allons, dit-il en lui-même, je n'ai qu'à me bien tenir, car voilà déjà de la besogne russe... Mais la Russie y était pour bien autrement qu'il ne le croyait vraiment... Une porte s'ouvrit, et un beau roi, un vrai roi bien parlant, bien causant, comme il y en a enfin, vint à lui les bras ouverts, et lui fit un de ces accueils qui font adorer les rois, quand ils ont assez de bon sens pour être toujours de même... L'autre personnage plaqué, cordonné, chamarré, c'était M. de Stakelberg, ministre de Russie.

kelberg et sir Horace Walpole... Fouché et M. de Talleyrand, mais surtout M. de Talleyrand, n'étaient pas étrangers à toutes ces affaires. C'est à la France à formuler le degré de reconnaissance qu'elle leur en doit.

L'empereur avait depuis quelque temps des soupçons très-violens contre M. de Talleyrand; il lui revenait de cent côtés que l'ancien évêque

—Ah! ah! se dit à part le vieux renard diplomatique tout honteux d'avoir été prévenu dans une *impertinence avouée* dans les relations communes et privées de l'Autriche et de la Russie, qui alors n'étaient pas ce qu'elles devinrent sous l'empereur Joseph II... Ah! M. de Stakelberg, vous vous donnez des airs de roi!... et puis il riait... Mais il avait de la colère au cœur, et ce fut tout en sacrifiant cette colère au respect diplomatique qu'il accepta l'invitation du roi de dîner avec lui et de passer la journée à la campagne. Il reprit bientôt son équilibre d'esprit, et tout en charmant le roi par sa manière spirituelle de conter, il songeait cependant à ses trois saluts du matin, et ne ressemblait pas mal à l'homme qui aurait reçu un soufflet, et ruminerait au moyen de le rendre avant de tuer son homme en duel... Enfin, le soir, le roi fit un wisth, et mit le baron de sa partie; dans le courant de la soirée, il se trouva être le partner de Stanislas; alors il joua une fois un valet de carreau pour un roi de cœur... Stanislas l'avertit... M. de Thugut s'inclina en demandant pardon... Quelques momens après, il joua de même un valet pour un roi... Je demande ma grâce à Votre Majesté, s'écria-t-il, mais je ne sais, en vérité, ce que j'ai aujourd'hui; voilà la TROISIÈME *fois que je prends un valet pour un roi!*

d'Autun se déchargeait entièrement de l'affaire d'Espagne, conseillée, dirigée par lui dès l'origine, et cette justification était tout-à-fait injurieuse pour l'empereur. M. de Talleyrand, ainsi placé vis-à-vis de Napoléon, ne pouvait produire que deux résultats... l'un funeste pour lui, l'autre pour l'empereur... Rien n'est plus dangereux que le voisinage des hommes qui sont dans l'obligation de vous perdre pour se sauver.

Cependant, pour qui a vu de près les hommes et les choses à cette époque, il est positif que l'Europe était dans un désintéressement profond de la maison de Bourbon. J'avais autour de moi des gens de tous les partis; j'avais dans ma propre famille, dans mes oncles qui habitaient mon hôtel, des hommes, je ne dirai pas partisans des Bourbons, mais serviteurs dévoués, et portant à la famille exilée tout l'amour que moi et mes fils nous portons aujourd'hui à la famille Bonaparte, exilée également et comme l'autre aussi proscrite parce qu'elle fut malheureuse. Notre coutume à nous c'est toujours de donner du malheur à ceux qui en ont déjà... il en est de même du bonheur... nous accablons toujours... Oh! que nous sommes un singulier peuple!... non pas plaisant au moins, qu'on n'aille pas le croire... Déjà au temps de Voltaire, il nous appelait le peuple *singe-tigre*, et nous n'avons pas menti à l'épithète.

Je disais donc qu'en 1813 et même 1814, il n'y avait pas de retentissement en Europe pour

rétablir les Bourbons sur le trône de saint Louis. J'entendais tous les jours des conversations dans lesquelles on parlait des périls de la France, et jamais on ne s'appuyait pour son salut sur le retour des Bourbons ramenés par les alliés. C'est alors que parut cette fameuse proclamation de Louis XVIII, qui fut jetée sur les côtes de Normandie et de Bretagne par les croiseurs anglais... Cette proclamation était faite avec art, et comme tout ce que pouvait faire Louis XVIII, qui était un roi d'esprit... Je ne puis exprimer l'étonnement où fut la France... Paris surtout!... On cacha la chose le plus qu'il fut possible, mais elle fut toujours connue. Le duc de Rovigo se donnait un mal à faire pitié; un jour il arrive chez moi tout en nage, et tout en entrant dans ma chambre il me dit :

— Savez-vous que j'ai failli faire une acte d'autorité dans votre escalier!...

— Et contre qui, mon Dieu?...

— Contre vous-même... c'est-à-dire une de vos lettres...

Je le regardai d'un air si étrangement insolent, qu'il ne sut comment poursuivre.

— Une de mes lettres, lui dis-je en avançant sur lui... une de mes lettres!... Mais vous êtes devenu fou, monsieur le duc!...

—Non pas du tout... mais écoutez donc!... ma foi... que voulez-vous... Que diable aussi, tous vos amis sont royalistes!..

Je le regardai avec un sourire amer et dédaigneux, et répétai...

— Tous mes amis sont royalistes !... Et quand cela serait !... mais cela n'est pas vrai... et je reconnais, dans cette parole haineuse, le texte des rapports qui sont faits sur moi et sur Junot à l'empereur... Vous savez que ce n'est pas vrai... et ce que vous venez de dire est d'un méchant homme.

Il chercha à m'apaiser... Au moment où je parlais le plus vivement, car j'étais fort en colère, M. de Lavalette entra dans mon cabinet... Je parlais si haut que je n'avais pas entendu la voix du valet de chambre qui l'avait annoncé...

— Tenez, mon ami, lui dis-je les joues encore empourprées de colère... jugez cette affaire...

Et je lui racontai ce qui venait de se passer et de se dire... Le bon et digne homme haussa les épaules...

— Et qu'est-ce que c'est donc que cette lettre que tu voulais ouvrir ?... demanda Lavalette au duc de Rovigo...

A cette parole, toute ma colère s'évanouit, et je ne pus m'empêcher de rire avec cet abandon et cette bonne joie qui rendent heureux pendant qu'elle dure, autant que bonheur en ce monde... Lavalette me regarda avec un grand sérieux d'abord, et puis, à mesure qu'il me comprenait, sa bonne et excellente physionomie se dilatait aussi, et enfin il se mit à rire aussi haut que moi... Le

duc de Rovigo, qui ne nous avait pas compris, devenait d'autant plus sérieux que nous étions gais... Enfin il en arriva au point d'être sombre et menaçant dans son regard...

— Eh ! pardieu, lui dit Lavalette en allant à lui, j'aurais voulu t'y prendre !... Comment, ne sais-tu pas que ce n'est pas ton affaire, de décacheter les lettres ?... *Cela me regarde, moi*[1]...

Et, de nouveau, le voilà, ainsi que moi, à rire au nez de ce pauvre duc... Mais ce fut bien une autre chose lorsque Savary, comprenant enfin ce qui nous mettait ainsi en joie, s'avança à son tour vers Lavalette, et lui prenant la main, il lui dit, avec un ton sérieux et en même temps bien comique, mais sans qu'il s'en doutât :

— Mon cher Lavalette, si la lettre avait contenu des choses qui eussent de l'importance, je t'en aurais fait part... Je ne suis pas un mauvais ami...

Oh ! pour le coup c'était trop fort !... Je riais toujours, mais l'indignation commençait à s'en mêler... Cette manière de dire à Lavalette que si le secret en avait valu la peine, on aurait été lui dire : *Veux-tu la moitié du prix du sang?*.. c'était vraiment odieux... Lavalette le sentit encore avant moi, l'excellent homme, et cessant tout à

[1] On sait que le comte de Lavalette, aussi loyal et bon qu'il était dévoué à Napoléon, ne lui aurait pas sacrifié son honneur, et qu'il exerçait sa charge avec toute la délicatesse voulue par la plus stricte exigence.

coup de rire, il s'avança sur le duc du Rovigo, et lui dit en jurant...

— Ah çà! finiras-tu bientôt cette ridicule scène?..

Le duc ne répondit pas, et, prenant son chapeau, il s'en fut en murmurant presque des menaces...

C'était véritablement une chose assez sérieuse pour amener un duel entre lui est Junot si je l'eusse racontée telle qu'elle était et que je viens de la dire :

Cette lettre, au reste, était adressée à un de mes plus intimes amis, à Milin [1], et ne contenait que des choses relatives aux sciences, aux arts, dont je m'occupais beaucoup avec lui... Il venait de publier un ouvrage sur les médailles, et je lui demandais souvent, le matin, des explications qu'il me donnait ensuite le soir... Mais Milin avait une opinion très-connue pour être royaliste, et c'en était assez pour faire dire encore à l'empereur : *Vous n'êtes liée qu'avec mes ennemis!..*

Comme si tous nos autres amis, tels que Duroc, Marmont, Lavalette, Bessières, et une foule d'autres que je n'ai pas ici la place de nommer, ne balançaient pas cet inconvénient, si cela en était un.

J'eus alors un fort grand chagrin. Cet fut le départ de M. de Narbonne, que l'empereur

[1] Directeur-conservateur du cabinet des médailles.

nomma à l'ambassade de Vienne. Il en était lui-même atterré. L'empereur avait certainement les dons les plus étendus du génie, et d'un génie même inconnu, mais on ne peut disconvenir que dans les deux années 1812 et 1813, il n'ait eu une étrange aberration d'esprit dans cette obstination de faire la guerre ; car il ne faut pas ici employer de sophismes pour tenter de persuader ce que personne ne croirait. Napoléon lui-même en est convenu sur le rocher de Sainte-Hélène... Toutes ces négociations, ces ambassades n'avaient donc aucun but, si ce n'est de gagner du temps, pour avoir celui de reformer une armée et se présenter à l'Europe avec les moyens de lui dicter des lois nouvelles et plus dures que les premières, surtout relativement à la Grande-Bretagne. Car ce n'était pas ici la Russie, la Prusse, l'Autriche, que Napoléon venait combattre, c'était l'Angleterre... L'Angleterre, toujours l'Angleterre... cette ennemie acharnée, et devenue elle-même implacable par cette haine de Napoléon, qu'au reste elle lui rendait bien, et qui faisait de nouveau couler des flots de sang humain. La lutte en était venue à ce point, que la mort de l'un ou la destruction de l'autre devait en être le résultat. Depuis son avénement au pouvoir, qui date du siége de Toulon, car alors il prit ses premiers degrés dans la gloire, et c'était un temps où la gloire donnait rang au-dessus des autres ; depuis ce moment-là, Napoléon voua à l'Angleterre une

haine persécutante, qu'elle lui rendit avec les intérêts du placement. Plus tard cette animadversion devint plus intense, lorsque Napoléon fut au sommet du pouvoir. Elle fut toute personnelle, et le cri de *ruine à l'Angleterre* fut le seul que proféra sa politique.

L'Angleterre était aux abois. Le système continental était en effet le moyen le plus spécial pour l'atteindre au cœur. Dans sa rage désespérée, le léopard presque blessé à mort, se retourna, dans un dernier effort, pour s'élancer sur le chasseur qui le poursuivait sans relâche et ne devait lui donner aucune merci. Ce fut alors que parut la proclamation de Louis XVIII. L'Angleterre en voyant se reformer une armée de 250,000 hommes, comme par enchantement, et cela à la seule voix de cet homme, reconnut en frémissant qu'il aurait des ressources éternelles dans l'amour de la nation. Il ne fallait donc plus lui susciter des ennemis dans les souverains de l'Europe; cette ligue n'était pas suffisante, et la preuve, c'est que cette coalition continentale était la sixième depuis vingt-trois ans... Alors le cabinet de Saint-James songea à une vieille cause oubliée, abandonnée par lui depuis trois ans, et le comte de Lille, retiré à Hartwell, fut invité de nouveau à user de tous les moyens qui pourraient lui rouvrir les portes de France, avec l'assurance d'être soutenu par l'Angleterre.

Alors parut cette proclamation d'Hartwell...

Les habitans de cette demeure étaient délaissés et même oubliés des ministres d'Angleterre depuis 1811... Les efforts du cabinet de Saint-James s'étaient portés d'un autre côté avec leur or... Les exilés d'Hartwell y gémissaient dans le malheur, sans que l'Angleterre s'occupât d'essuyer leurs pleurs... Mais en voyant tout le parti qu'on pouvait tirer de cette nouvelle diversion, Lord Liverpool s'en empara avec une sorte de joie délirante!... et en effet, grand Dieu!... elle frappa Napoléon directement au cœur... Les revers de Russie pouvaient se réparer. L'amour d'une grande nation lui fait trouver d'immenses ressources dans elle-même, et la nôtre avait cet amour et les moyens de le faire connaître... mais avant d'en demander des preuves, Napoléon voyait tout à coup se dresser devant lui un ennemi inconnu, mais dont le droit ne l'était pas. C'était un homme cru mort, enterré, et sortant de sa bière, relativement à une foule de personnes qui avaient abandonné la bannière fleurdelisée, et l'avaient fait de bonne foi, croyant sa cause perdue... Napoléon, qui depuis quinze ans était assis sur le trône de France, bien légitimement acquis par ses services et le vœu des Français, entendait une voix lui crier: USURPATION... et LÉGITIMITÉ... Ainsi donc, ce qu'il regardait à bon droit comme l'héritage de son fils, il se le voyait enlever au nom de la vieille cause, qu'il devait croire oubliée et perdue!... C'était un nouvel adversaire plus ter-

rible qu'aucun autre... Tous ses amis furent atterés à la vue de cette pièce. Junot et mon frère en parlaient un jour chez moi, et Albert dit ces paroles remarquables :

— Je connais assez Napoléon pour être certain que cette arme est celle qu'il craignait sur toute autre... l'empereur est *routinier* dans beaucoup de choses ; tout ce qui a rapport à son enfance doit être gravé chez lui en traits profonds. Ainsi donc, comme nous jugeons parce que nous éprouvons nous-mêmes, l'empereur doit ressentir une impression très-vive d'entendre un appel fait par l'*héritier de saint Louis et de Henri IV*. Il y a dans ces noms de magiques accens qui résonnent fortement, qui vibrent aux cœurs français... C'est LA LÉGITIMITÉ enfin qui vient l'accuser d'USURPATION... et cela devant le monde entier... Je suis certain qu'il en est profondément blessé !...

Albert ne se trompait pas. J'ai su par tout ce qui entourait alors intimement Napoléon que cette proclamation d'Hartwell fut plus capable d'émouvoir son grand cœur que les revers de Russie... Junot le retrouva comme dans les beaux jours de leur antique amitié, et il lui parla de ce fait avec une grande restriction, toutefois, mais de manière à lui faire voir que l'âme était atteinte par lui... Le secret fut religieusement gardé, et je puis dire, à *ma louange*, que dans ma propre maison, je n'en parlai pas même à mes amis les plus intimes ; et pourtant je connaissais, non-seu-

lement l'existence de la proclamation, mais je l'avais lue. Néanmoins comme Junot [1] tenait en grande partie le secret de la bouche de l'empereur, et qu'il attachait une haute importance à ce qu'il ne fût pas révélé, je fus silencieuse; mais ce que je savais était bien fait pour m'inquiéter, et la haute capacité d'Albert était à peine suffisante pour me calmer, en me présentant toutes ces chances que nous avions pour être rassurés.

Cette déclaration d'Hartwell est entièrement l'ouvrage de Louis XVIII. On sait qu'il aimait fort à parler et à écrire, ce qu'au reste il faisait bien. Quand il fut question de la publier, il fut d'abord embarrassé, et puis il fit parler aux ministres les plus portés contre l'empereur Napoléon. L'idée n'en vint pas de Castelreagh, elle fut de lord Liverpool. Lord Castelreagh, au contraire, était porté à traiter avec la France, mais lord Liverpool, particulièrement blessé par des articles du *Moniteur,* apportait à l'heure du danger de son ennemi toute la petitesse de la vengeance, et dans le fait, il faut le dire, cette publication du *Manifeste* d'Hartwell était d'une importance trop première pour l'Angleterre pour qu'elle la négligeât; elle leur valait cent mille hommes de plus dans la coalition. Cependant lorsque les ministres

[1] Duroc m'ayant recommandé, *sur ma vie,* de n'en pas parler... Junot, *lui-même,* fut quelques jours sans le savoir.

furent interpellés dans le parlement pour dire si cette pièce devait être regardée comme *officielle*, tous déclinèrent la responsabilité.

C'est en ce lieu qu'il est nécessaire de parler de plusieurs faits importans, et peu ou même pas du tout connus, qui se sont passés en France relativement à la restauration. On a beaucoup parlé des fautes de l'empereur; il est donc nécessaire de lever un rideau que sa politique a long-temps jeté sur ces mêmes faits, qui ne sont autre chose qu'une attaque continuelle dirigée contre lui par l'Angleterre, et toujours par l'emploi des plus viles manœuvres. Napoléon ne voulait pas qu'on connût le danger que lui faisait courir l'Angleterre, et par cette raison il tenait dans l'ombre toutes les tentatives qu'elle dirigeait contre lui. Il me faut encore remonter dans le passé, mais la chose est indispensable. Je vais lui consacrer un chapitre... On sait encore aujourd'hui que pendant toute l'époque de l'empire, la plus sévère surveillance était exercée principalement sur les côtes, et particulièrement sur celles de la Bretagne et la Normandie. Il n'est donc pas étonnant que les choses que je vais raconter soient demeurées cachées dans une sorte d'obscurité; la dissiper, c'est ajouter aux matériaux pour l'histoire. Je le fais donc, quelque peine qu'il me coûte d'avoir à signaler des noms appartenant à des familles honorables; mais la vérité est UNE, et ce serait la trahir, ainsi que la cause que j'ai toujours servie,

que de ne pas déclarer tout ce que je sais relativement à cette époque, où, sans cesse en butte à tous le moyens et toutes les armes que l'Angleterre pouvait employer, Napoléon se débattait contre elle en lui rendant attaque pour attaque. C'est une partie même intéressante, sur laquelle on ne saurait jeter un trop grand jour. Il ne peut servir qu'à montrer dans un plus vif intérêt le prisonnier de Sainte-Hélène... Car il ne fut JAMAIS l'agresseur; et à l'époque du traité d'Amiens, si l'Angleterre avait été de bonne foi, Napoléon eût été aussi pour elle un allié et même un ami. Mais le moyen de pardonner une conduite semblable à celle que je vais dévoiler?... Cette conduite, au reste ne doit pas être imputée au peuple anglais; il fut toujours à part dans la grande querelle entre les deux empires. Il voulait la paix lors du traité d'Amiens; on en voit la preuve dans la relation que me fit le général Lauriston à son retour de Londres, lorsqu'il y fut envoyé, en 1801, pour y porter la ratification des préliminaires de la paix d'Amiens. Le cabinet de Saint-James pouvait avoir dès lors la pensée de rompre ses engagemens, mais, certes, le peuple de Londres ne pensait pas de même. M. de Lauriston me racontait que la foule qui se pressait autour de sa voiture était si grande, qu'il craignit un moment pour lui. Ses chevaux furent dételés par le peuple, et il fut conduit presque sur les bras de cette foule, ivre de joie de voir enfin cesser une guerre qui, pour

n'avoir pas encore toutes les angoisses du système continental, n'en était pas moins terrible dans ses conséquences pour son bonheur commercial ; et celui-là est le premier en Angleterre, parce qu'il mène à la considération d'argent, une de celles le plus en permanence chez les Anglais, excepté cependant pour quelques cas très-rares.

CHAPITRE IV.

Conduite de l'Angleterre après la rupture du traité de paix d'Amiens. — Pitt. — Légitimité. — Coup d'œil sur la conspiration de Georges Cadoudal. — Où était son quartier-général ? — Causes de la pacification de la Vendée. — Mesdames de Combray et Acquet. — Vols scrupuleux. — Le vicomte d'Aché (ou Ascher). — *Les torières*. — Caractère de madame de Combray. — Comac et Frotté. — Traité de Presbourg. — Plans d'attaque. — M. La Chapelle. — Duplessis-Pascou et Charles Le Noir. — Allocution. — Vol de la recette d'Alençon par les Chouans. — Arrestations. — Oraison funèbre du duc d'Enghien. — ÉCHAFAUD. — Trahison. — La marquise de V......n. — Le gendarme. — Assassinat. — Ce que les ministres anglais espéraient en renversant Napoléon.

Nous voici maintenant arrivés à une époque bien importante, non-seulement dans notre histoire, mais dans celle du monde entier. Le retour de l'ancienne dynastie et l'écroulement de l'empire sont de ces révolutions qui obtiennent l'attention des peuples, et un sujet d'étude pour eux, comme les peuples pour les rois, sans que pour cela les uns et les autres en soient meilleurs et plus sages...

Il est important de dévoiler les intrigues multipliées et soutenues par l'Angleterre fit mouvoir pour abattre l'empereur. Ces intrigues commencèrent à la rupture de la paix d'Amiens, et ne s'arrêtèrent qu'en 1813, lorsque l'infortuné fut en leur pouvoir... Mais invariable dans ses projets et dans leur but, l'Angleterre ne le fut pas toujours dans ses moyens. Il est curieux de la suivre dans tout ce qu'elle tenta dans l'intérieur de la France, après la pacification de la Vendée. Je possède, relativement à cette partie de nos affaires, des documens originaux du plus haut intérêt. Ce n'était pas au moment de l'exécution de ces intrigues ténébreuses que je voulais en parler; cela aurait interverti l'ordre des faits; j'ai préféré suivre les événemens. Mais maintenant que nous sommes arrivés à la terrible conclusion de ce drame qui frappa sur tant de têtes, il est de mon devoir d'*historienne* de montrer les fils qui firent mouvoir cette étrange conspiration, dont la France ne se doutait pas dans la masse de ses habitans, et qui, exécutée par quelques individus, changea les destinées de tout un empire sans sa volonté... Ceci, quoique antérieur, coïncide parfaitement avec 1814, parce qu'il donne la clef de cette résolution si déterminée de Napoléon d'abattre l'Angleterre.

A l'époque de la rupture du traité d'Amiens, l'Angleterre comprit que la guerre qu'elle rallumait était une guerre à mort. La comparaison de

Rome et de Carthage était ici dans toute sa force, et rien n'y pouvait manquer, puisque M. Pitt était toujours aussi influent sur le ministère, qu'il en fît ou non partie. Il n'a pas fait grand bien à l'Angleterre, mais il nous a fait bien du mal...

Une de ses combinaisons favorites, c'était de troubler la paix intérieure de la France. Il lui semblait concluant que l'empereur ne pourrait pas résister long-temps à ce mal intérieur, sans cesse entretenu par une puissance occulte et malfaisante. Sans doute la police était active, mais elle ne l'était pas encore assez pour *prévenir*... et lorsqu'elle *découvrait*, le mal avait déjà fait des progrès terribles.

C'était dans les restes du parti chouan que l'on devait chercher les instrumens meurtriers, selon M. Pitt. Ce fut aussi dans cette partie de la France qui borde le Calvados et la Seine-Inférieure, que se montrèrent les agens dont l'Angleterre se servit avec une bien plus grande utilité que la police de l'empire ne le crut. Je demande donc d'être lue avec quelque attention; car je vais prouver deux vérités, l'une que l'Angleterre a long-temps bouleversé notre intérieur par les intrigues de ses agens, l'autre qu'après avoir été rebutée par des échecs répétés, elle avait abandonné la partie en 1811, et ne releva le *dé inespéré* que la fortune lui jeta en Russie, que par l'apparition de cette légitimité venant combattre Napoléon,

comme l'ennemi le plus dangereux qui pût se dresser contre lui... Alors l'Angleterre vit qu'elle ne serait pas la seule à soutenir l'exilé d'Hartwell, parce qu'en personne habile, elle prévit aussi que l'empereur augmenterait la force du charme employé contre lui par la plus impolitique obstination. Mais avant ce moment *Hartwell* était abandonné, et même le parti délaissé et sacrifié, ainsi que je vais le prouver.

On s'ait qu'en 1802, lors de l'affaire de Georges, il y avait en Angleterre un comité pour les affaires de France. La Grande-Bretagne avait toujours eu pour nous *une extrême sollicitude*... Elle se montrait jusque dans le soin de conduire *la chouannerie*... Elle dirigeait tout dans l'Ouest par la voix d'un comité qui lui était spécial. C'était lui qui payait et qui nommait les différens chefs du parti. Il y en avait de deux sortes, d'invisibles et de permanens... Ceux-ci avaient le titre de chefs de divisions, parce que les provinces étaient partagées en divisions militaires. Le quartier-général *était à Londres*. Les chefs les plus importans étaient les *invisibles*. Ils obéissaient à la fois cependant eux-mêmes, d'abord à un des princes, puis au comité secret. C'était par les *invisibles* que les chefs de divisions recevaient les ordres du comité de Londres. Les invisibles ne se communiquaient qu'à eux... Voilà ce qui survécut à la pacification *ostensible* de la Vendée. On ne le

croirait pas si les preuves n'en étaient sous nos yeux...

Les femmes étaient surtout employées dans ces intrigues. L'une d'elles, madame la marquise de Combray et madame Acquet, sa fille, furent d'une haute influence dans ces affaires dangereuses; madame Acquet y perdit la vie, et mourut sur l'échafaud pour le vol de la recette d'Alençon.

Dans les moyens employés par l'Angleterre, un surtout, qu'elle regardait comme puissant, était le vol des deniers du gouvernement. Les recettes, les remboursemens au Trésor, rien ne lui échappait. Des bandes étaient organisées et avaient succédé aux chouans; elles étaient poursuivies, traquées par la gendarmerie, mais, au moment d'être prises, ces bandes disparaissaient comme par enchantement et tout devenait calme...

Madame la marquise de Combray était dévouée à la cause royale; son fils, le comte de Bonœil, et sa fille, madame Acquet, mariée à un des hommes du parti le plus intrigant et le plus déterminé, l'étaient pour le moins autant qu'elle. Madame Acquet, dominée par des affections qui voulaient mettre tout à profit, fut la première de la famille qui prit part au vol des recettes... Maintenant je dois dire que ces vols étaient faits avec une scrupuleuse exactitude. On ne prenait rien que ce qui était nécessaire pour le service, et les hommes chargés de la garde du

trésor n'ont jamais été pris en faute de soustraction.

C'est alors que parut sur la scène orageuse de cette représentation politique un homme dont l'existence vraiment extraordinaire mérite d'être au moins aussi connue que celle de Georges. La restauration fut ingrate pour sa mémoire, et il avait peut-être préparé la route par laquelle Louis XVIII est entré dans Paris!... C'est lui qui a maintenu le souvenir des Bourbons au cœur de la Normandie et d'une partie de la Bretagne. C'est lui qui parcourait les côtes de la basse Normandie sur une frêle barque, où la mort le menaçait à toute heure; mais il ne la redoutait pas, parce qu'il était homme de cœur avant tout, et que son honneur une fois engagé par sa parole à la cause royale, il devait mourir pour la servir...

C'était un ami de Georges; il avait couru les mêmes hasards, les mêmes dangers, mais il avait échappé à la mort qui avait frappé son ami, et s'était sauvé en Angleterre, où le comité l'avait accueilli avec distinction par ce qu'on l'avait apprécié.

Cet homme était le vicomte d'Aché [1]... Il était d'une famille noble et honorable de Bretagne. Avant la révolution il servait dans la marine royale, où il était capitaine de vaisseau. Il avait

[1] Je ne suis pas bien sûre que ce soit ainsi que s'écrive son nom. C'est peut-être de cette manière : (D'Ascher.)

des talens, un grand courage, une connaissance profonde des hommes et des choses, une force de corps peu commune, et une stature colossale. Tous ces avantages sont nécessaires dans un chef de parti, et M. le vicomte d'Aché joignant à ceux qu'il possédait, non-seulement beaucoup d'ambition et un attachement et un dévouement entiers à la cause royale, le comité de Londres l'avait enrôlé comme successeur de Georges. En effet, il prit le nom que celui-ci avait long-temps porté et sous lequel il avait échappé aux recherches de la police : celui de *Lestorières*. Le vicomte voulait-il indiquer, en prenant ce nom, que Georges laissait un homme digne de le remplacer?... Il le prouva bientôt.

Ce fut lui qui se rapprocha de la marquise de Combray et en fit un des chefs les plus importans de la cause royale. La marquise avait une grande fortune, consistant principalement dans de fort belles propriétés sur la frontière du Calvados. Dans le nombre était une terre qui lui venait de sa famille, et dont le vaste château, situé au milieu des forêts, loin de toute habitation, convenait admirablement à des entreprises du genre de celles des chouans. Le château de *Tournebut* était immense. Les souterrains surtout étaient une sorte de labyrinthe dont il fallait, pour ainsi dire, la carte pour ne pas s'y perdre. Madame de Combray les fit nettoyer, ajouta encore à leurs détours, et bientôt elle put offrir à cent cinquante

hommes armés de se cacher dans son château, avec la certitude de n'être pas trouvés. Une particularité assez remarquable, c'est que ce château avait appartenu, dans l'origine de sa construction, au maréchal de Marillac, condamné, en 1600, pour crime de péculat; le rapprochement est bizarre.

La marquise de Combray était un vrai chef de parti. Son esprit, tout-à-fait supérieur, lui faisait regarder une foule de lois qui régissent l'existence des femmes comme autant de préjugés qu'il lui fallait rejeter, dans la route qu'elle suivait. Naturellement sérieuse, ses études avaient été dirigées vers un but différent de celui qu'on donnait autrefois à l'éducation des femmes... Royaliste par principes, elle l'était encore devenue par l'odieux que répandait sur sa vie d'alors le gouvernement directorial; et lorsque le premier consul vint enfin donner de plus beaux jours à la France, son parti était pris, et déjà elle avait donné trop de gages pour pouvoir se retirer. Les chefs les plus féroces du parti chouan avaient trouvé chez elle un refuge, non-seulement à Tournebut, mais dans le château de *Donney*, qu'elle avait acquis à cause de sa position sauvage et retirée... Elle quittait quelquefois son habitation ordinaire de *Tournebut* pour venir à *Donney*, dont elle avait également acheté une partie du presbytère. C'est là qu'elle cacha le baron de *Comac*, lieutenant de *Frotté*. Frotté lui-même y reçut asile,

ainsi que vingt-quatre des siens, qui furent placés dans une ferme de Donney, située au milieu des bois. C'est ainsi que la marquise de Combray cacha les hommes les plus redoutés et les plus cruels du parti chouan; car, alors, la belle Vendée n'existait plus. *Hinguan de Sainte-Maure*, *Tamerlan*, *Gaillard*, *Tilleau*, tous ces chefs de bandes se dérobèrent long-temps à la recherche de la justice par les soins de madame de Combray; et ce qui assurait le secret, c'est que jamais aucune imprudence de cette femme, vraiment remarquable, ne la fit soupçonner dans un temps où la surveillance la plus stricte entourait la moindre action douteuse. Comme la Seine-Inférieure était désignée pour une parfaite neutralité par le comité de Londres, ainsi que le département de l'Eure, la marquise avait loué une vaste maison isolée dans le faubourg Bouvreuil, rue de la Valasse, à Rouen, pour y cacher ses protégés au moment du péril; par ce moyen toute trace était perdue. Cette maison n'avait pas de numéro, et avait une sortie sur la campagne.

La marquise de Combray était parente du vicomte d'Aché; il était lui-même un homme trop supérieur pour ne pas apprécier ce que valait une telle femme dans des affaires comme celles de la cause royale. Il fut donc à *Tournebut*, se lia intimement avec elle, et ce fut dans ce château et dans celui de *Donney* [1] qu'il passait tout le temps

[1] L'autre partie du presbytère avait été achetée par un

qu'il n'employait pas à parcourir la côte, ou bien à faire le voyage de Londres, où il allait fréquemment pour y chercher de l'argent *pour la solde des bandes* ou *pour la séduction*. Ce que je rapporte est *positif*, et en l'écrivant ici je livre ces matériaux au domaine de l'histoire... Il est utile de parcourir ces temps en rétrogradant pour expliquer la position de la famille royale au moment de sa rentrée en France.

Madame de Combray connaissait également la capacité du vicomte. Elle savait qu'avec cet homme, elle était à la fois en Angleterre et en France... L'activité infatigable qu'il mettait dans sa vie entière avait en effet quelque chose de surnaturel. Aucun temps ne l'effrayait. Il avait fait construire un canot qui n'avait que dix-sept pieds de long. C'était dans cette barque qu'il allait chercher les ordres des princes, qu'il rapportait leurs plans... et ces courses, il les faisait malgré le vent, les

curé nommé *Clairisse*. Cet homme était prêtre, mais il n'approuvait aucunement les mesures arbitraires et sanglantes, les affreuses représailles exercées par les chefs de bandes, surtout depuis la destruction de la chouannerie. Il regardait avec raison une pareille conduite comme celle que pourraient tenir des chefs de brigands. Peut-être le malheureux a-t-il laissé voir trop clairement ses impressions et ses sentimens. Il mourut subitement, et l'on accusa de sa mort, *dans le pays même*, les Combray, et, je le dis à regret, le vicomte d'Aché. Cet homme a un caractère auquel je ne voudrais pas d'ombre.

orages; rien ne l'effrayait, rien ne l'arrêtait. Accompagné d'un ancien matelot de son bord, nommé David, qu'il avait connu et pris aux îles Marcouff, il se hasardait souvent par le temps le plus affreux, et qui aurait arrêté le plus déterminé des contrebandiers... Il bravait TOUT, et réalisait le mot de M. Pitt : « *Il se met sous la protection des tempêtes...* »

Lorsqu'après le traité de Presbourg, l'Europe dut se résigner à plier devant Napoléon, l'Angleterre, réduite au silence, ne le fut pas à l'inaction. Désespérée d'avoir vu échouer la cinquième coalition continentale, elle se résolut à faire du moins à la France un mal qu'elle ne pût parer qu'avec de grands efforts. Il s'agissait de rallumer les feux mal éteints de la chouannerie; mais de les cacher dans l'ombre jusqu'au moment où les nombreux agens payés et entretenus par elle avertiraient que ces feux pouvaient commencer l'incendie qui devait embraser la France. Le vicomte fut mandé à Londres... et il est bon de remarquer que c'est au même moment que le ministère déclarait en plein parlement que le cabinet de Saint-James allait ouvrir des communications avec celui des Tuileries.

Arrivé à Londres, le vicomte d'Aché fut reçu cette fois d'une façon toute singulière. On commença par le mettre en prison. Cela peut étonner d'abord; mais en le voyant ensuite réclamer par M. de La Chapelle, *ministre de Louis XVIII,*

et tout aussitôt élargi, tout s'explique. Voilà quel fut le plan [1] arrêté par le comité de Londres et le ministère anglais. Je puis répondre de son authenticité, ayant sous les yeux et dans les mains le rapport [2] original où tout est relaté.

Le vicomte d'Aché fut reçu à Londres par M. de La Chapelle, comme un *plénipotentiaire* vivement attendu par les princes, et venant leur porter les sermens et la soumission des chefs de la chouannerie. Il le mit en rapport avec les ministres. Le vicomte les vit souvent, et, dans leurs

[1] Voici quel était ce plan. On devait débarquer le printemps suivant sur les côtes du Calvados, à *Port en Bessin*. Ce n'était qu'une fausse attaque pour attirer nos troupes. L'attaque réelle devait avoir lieu à Cherbourg, au *Port-Bail et à l'île Fatihou*, puis sur *Carentan, au fort du pont de Douvres*. On devait rompre des digues et des chaussées, et inonder toute cette partie, de manière à se renfermer dans *Port-Bail*; alors la ville de Cherbourg était facile à prendre par d'autres troupes débarquées au Port-Bail également, parce que montant sur la montagne du Roule, les forts étaient pris à revers. Les troupes qui devaient être mises à la disposition du vicomte pour l'exécution de ce plan, étaient *anglaises, russes et suédoises*. Lorsque l'empereur en eut connaissance, il fut étrangement surpris et agité. Les ordres les plus rigoureux furent donnés sur toutes les côtes. Et telle était la stricte surveillance de la police à cette époque, et le silence des journaux, que personne ne se douta de ce fait, qui pourtant fut au moment de s'accomplir, tandis que l'empereur était en Russie pour sa première campagne.

[2] Il est encore dans mes papiers... Ce rapport fut fait par M. de Savoye-Rollin, préfet de la Seine-Inférieure.

nombreuses conférences, il les convainquit que *le comité de Londres* avait eu raison de lui donner sa confiance... Le résultat de ces conférences fut d'arrêter le plan que le vicomte présenta, et qui fut entièrement approuvé par les ministres. Ce projet était très-bien raisonné. Le vicomte était de bonne foi ; mais le cabinet britannique ne l'était pas, et il était alors odieux de précipiter dans le crime et la rébellion les restes d'un parti qu'on faisait écraser. Le vicomte repassa en France avec des instructions de Hartwell et des ministres, qu'il *ne devait ouvrir qu'en France*. Ces instructions contenaient un crédit très-étendu sur un banquier de Rouen, ainsi que l'ORDRE de se procurer de l'argent, et BEAUCOUP, par le moyen du vol des recettes publiques.

Le vicomte d'Aché et la marquise de Combray n'approuvaient pas ces vols de diligences, mais ils avaient de grands projets à mettre à exécution, et ils n'avaient pas assez d'argent quelquefois pour les accomplir. Il fallait donc recourir à tous les moyens pour en avoir. Je répète néanmoins qu'ils répugnaient à l'âme noble de M. d'Aché, et plus d'une fois il refusa de faire partie de l'expédition qui les procurait.

La plus importante de toutes celles qui furent alors exécutées fut celle de l'enlèvement de la recette d'Alençon ; elle avait été organisée avant le retour d'Aché : il était revenu de Londres sur une frégate anglaise avec son fidèle patron *Jean*

David. La frégate les avait conduits à la station de l'amiral Saumarez, qui les expédia sur un brick de quatorze canons vers les côtes du Calvados près de Sainte-Honorine. Le débarquement fut dangereux ; il était nuit, la mer était houleuse, et le vicomte fut obligé d'aborder à la nage.

A peine fut-il arrivé en France, que les affaires royalistes se ranimèrent. La séduction fit des progrès effrayans. L'argent du gouvernement qu'on prenait à ses agens servait à payer des traîtres. Un commissaire de police de Caen, nommé *Vincent*, fut gagné. Un autre fonctionnaire public, nommé Guérin Brulard, fut également acheté. Les progrès étaient rapides... L'argent de l'Angleterre était déposé à Rouen chez un banquier nommé Nourri... Quant à celui des recettes, on l'enterrait dans les bois, et on allait y puiser selon les besoins du parti... Il est à remarquer que jamais aucune infidélité ne fut faite !... C'est une particularité digne d'attention.

Ce fut alors que les victoires de l'empereur, dans le Nord, firent une puissante diversion aux projets déjà arrêtés ; mais le parti royaliste s'était trop avancé pour demeurer maintenant exposé à la vengeance de Napoléon.

— Il faut débarquer, s'écriait le vicomte d'Aché en brandissant une carabine anglaise qui ne le quittait jamais !... il faut exécuter notre plan à présent ou jamais !

L'Angleterre souriait en voyant cet élan de cou-

rage et cette détermination... Le vicomte reçut ordre de se tenir prêt; des troupes se rassemblèrent à Jersey et à Guernesey. Deux hommes se chargèrent de porter les nouvelles fréquentes que réclamaient de semblables événemens. L'un était un émigré au service de l'Angleterre nommé *Duplessis Pascou*, l'autre *Charles le Noir*. Ils guidèrent même les hommes qui devaient augmenter les bandes du comte de Bonœil et de Placide d'Aché, frère du vicomte. Ces descentes s'opéraient sous les yeux de sentinelles *gagnées* et de douaniers déjà séduits par l'or de l'Angleterre. Dans ce même moment, l'ordre arriva du comité de Londres de faire imprimer un manifeste de Louis XVIII, que l'empereur n'appelait alors que *le comte de Lille* [1]. Le vicomte esseya de le faire imprimer à Caen, la presse que le parti avait à Tournebut d'abord, puis ensuite dans la retraite solitaire du prieuré de *Donney*, étant en mauvais état et ne pouvant servir; mais les ouvriers imprimeurs de Caen ne voulurent pas s'en charger, quoique deux d'entre eux fussent chouans [2]... Un libraire, nommé Manoury, *rue Froide*, à Caen, non-seulement le refusa, mais faillit le trahir... Il est à remarquer que pendant que l'Angleterre

1 Il ne lui a jamais donné d'autre nom, même en 1815.

2 Un des hommes employés par d'Aché, s'appelait Lanoé, garde-chasse de la marquise de Combray... Cet homme était fort remarquable pour son intelligence.

opposait de tels moyens à la fortune de Napoléon, cette fortune leur répondait par des victoires et des conquêtes. Aussi les hommes du parti royaliste commençaient à craindre que la tentative ne pût réussir, et le vicomte d'Aché, dont l'âme courageuse ne faiblissait jamais, voyait avec rage ses efforts devenir impuissans devant les nouvelles du Nord.

Un autre chef d'insurrection s'unit alors au vicomte. Il s'appelait Chevalier, et était fort intimement en rapport avec madame Acquet, fille de la marquise. C'était une petite femme de vingt-deux ans, fort jolie, déterminée à TOUT sacrifier pour sa cause, et portant le dévouement très-loin; elle avait des opinions encore plus exagérées que son frère et sa mère; aussi l'infortunée les a-t-elle payées de sa tête.

A cette époque eut lieu le vol de la recette d'Alençon; il y avait 68,000 francs dans la voiture... elle fut attaquée par neuf hommes déterminés, et armés d'une manière redoutable. Rien n'est curieux comme de les suivre dans leur marche mystérieuse jusqu'au moment où ils se réunissent dans le château solitaire et inhabité de *Donney*[1].

[1] Le presbytère de Donney et son château appartenaient à madame la marquise de Combray... Depuis la mort mystérieuse et tragique du curé, le presbytère lui appartenait en entier. Mais elle avait tout donné à sa fille, madame Acquet.

C'est là, au milieu de la nuit, que le dernier rendez-vous est assigné aux brigands. *Chevalier*, qui les conduit comme chef, leur rappelle leur devoir comme sujets *fidèles du roi ;* il leur parle *d'honneur* même, tant il est vrai que les partis donnent une couleur différente même aux crimes... Après son discours, il se mit à genoux, et prenant un crucifix, il fit jurer de nouveau ses complices d'être fidèles à leur cause. Il y a quelque chose de bien étrange dans cette religion évoquée au moment où des hommes vont commettre un attentat contre les lois et le pacte social [1]. Mais Chevalier connaissait les esprits qu'il avait à diriger, et savait que les moyens qu'il employait étaient tout-puissans sur eux. Après avoir reçu le serment de ces hommes, il les quitta, et fut se cacher chez un aubergiste d'*Aubigny* près de Falaise, en donnant un dernier rendez-vous à ses agens dans une maison abandonnée du faubourg Saint-Laurent à Falaise. Là, ils se rejoignent, en repartent à minuit, et le 7 juin,

[1] Ce qui devait effrayer, c'était cette confiance des conjurés. Ces marches, ces contremarches dans deux provinces... ces débarquemens... ces vols à main armée... cet état de siége pour ainsi dire dans lequel ils tenaient le Calvados et l'Eure, ainsi que la Normandie... Et partout le secret... partout la certitude de trouver un asile et une retraite. Aussi l'empereur avait raison de voir dans cette manière dont l'Angleterre le combattait, la plus terrible des attaques.

ils attaquent la recette d'Alençon dans le bois de *Quesney*.

Madame Acquet avait non-seulement connaissance du vol, mais elle l'avait presque organisé... C'était elle-même qui, de ses petites mains, avait coupé et cousu la grosse toile qui devait faire les sacs pour renfermer l'argent volé... elle avait recueilli trois fois les brigands dans son château de Donney, où elle-même leur portait à manger, avec une demoiselle Dupont, son amie et sa confidente... Singulière époque !... étrange folie, qui donnait ainsi des vertiges de politique et d'ambition aux têtes qui devaient le moins les ressentir !...

Le vol fut conduit à Donney, chez madame Acquet, et déposé dans un trou très-profond. Il y demeura sous la garde d'un des conjurés, seulement connu dans le parti sous le nom de *Joseph* Buquet. Cet homme était dominé par madame Acquet, comme elle-même l'était *par Chevalier*. Celui-ci était donc bien sûr que le trésor ne lui échapperait pas... Après le vol, ils se dispersèrent, abandonnant les cadavres et les blessés sur la route [1]. Chevalier paya les brigands en leur donnant seulement 50 francs *par homme*.

Mais un vol de cette importance réveilla les autorités; les soupçons se portèrent sur madame

[1] Je connais une personne qui était ce jour-là dans la diligence... Il a péri plus de sept victimes.

de Combray, qui pourtant était innocente. Le vicomte d'Aché, dont l'esprit entreprenant était jugé capable des actes les plus violens, fut poursuivi avec l'acharnement de la meute après la bête fauve. Mais en cherchant à découvrir les auteurs de ce fait du vol de la diligence d'Alençon, la police recula presque d'épouvante à la vue de tout ce qui s'offrit à elle... Si l'empereur n'avait pas été alors victorieux en Allemagne, il était perdu... La plaie était profonde, et ne put alors se guérir que par ce sentiment de gloire et de bonheur que les Français lui devaient, et dont, à cette époque, ils étaient reconnaissans. Chevalier fut arrêté... madame Acquet le fut aussi... La police avait bien pu être abusée un moment, mais son œil une fois ouvert, il ne se ferma plus, et l'on sait qu'alors ses bras sont longs. L'empereur, instruit de toute l'affaire, envoya d'Allemagne les ordres les plus rigoureux pour détruire jusqu'aux moindres racines du parti chouan, qu'on avait si bien cru anéanti, et qui vivait encore plein de force et d'audace à trente lieues de Paris; c'est-à-dire que ce qu'on avait gagné à la mort des anciens chefs avait été de ramener le foyer plus près du centre.

Madame de Combray, en apprenant l'arrestation de sa fille, fut au désespoir. Elle n'avait pas vu d'Aché depuis long-temps; leur premier entretien éclaira la marquise sur l'innocence du vicomte; il blâmait, comme elle, le vol de la

recette et des diligences, surtout dans un moment où, selon lui, il fallait n'opposer aux victoires de Napoléon qu'un dévouement à la cause royale pur et sans aucune apparence même de crime...

Mais les chouans ne pensaient pas tous ainsi, et quoique le vicomte d'Aché fût alors le premier de tous par son talent comme par son influence sur les princes et dans les lieux insurgés, il en était d'autres qui avaient aussi leur degré d'importance, et dont la morale était celle que les chouans pratiquaient sous Frotté. La morale admise parmi eux était, au reste, celle de toutes les guerres civiles... Prendre les caisses publiques n'était pas *voler*... mais on sait où mène un pareil raisonnement. C'est un sophisme qui de lui-même démontre sa fausseté, et à l'aide duquel on détruit un pays.

Bientôt des gendarmes parcourent tous les bois de la Bijude et de Donney... Tournebut est entouré... La marquise se sauva dans les bois, dont elle connaissait les détours, et gagna Falaise. Madame Acquet, déguisée en paysanne, s'en fut à Donney pour s'emparer du reste de l'argent... La malheureuse femme arriva au milieu de la nuit, mourante de fatigue, et par une tempête des plus horribles... A peine était-elle dans la maison de Joseph, située à l'entrée de la forêt, qu'elle apprit que des gendarmes étaient à sa poursuite !... Excédée de besoin, succombant sous des inquiétudes et une fatigue au-dessus de

ses forces, l'infortunée fut contrainte de remonter à cheval et de prendre la fuite... Elle voulait rejoindre sa mère, qu'elle savait être à Falaise, mais la marquise de Combray, avertie que la justice la cherchait, se sauvait *à pied* dans le même temps, et faisait quatre lieues sans s'arrêter, pour gagner *Tournebut;* arrivée dans son château, elle apprit que les dangers les plus sérieux la menaçaient... elle quitta alors les appartemens supérieurs, et descendit dans les souterrains, où elle s'enferma avec Bonœil, son fils; un *nommé Lefebvre* [1] qui était avec elle, reçut pendant HUIT jours qu'ils demeurèrent dans ces souterrains, les plus singulières communications sur le château de *Tournebut.* La marquise lui montra les appartemens [2] qu'elle avait préparés pour un prince de la famille et tout sa suite, si le débarquement avait eu lieu. Des fourneaux avaient été construits pour que la cuisine se fît sans bois, afin d'éviter la fumée. M. de Bonœil copiait pendant ce temps-là le manifeste de Louis XVIII, et une oraison funèbre du duc d'Enghien, qu'on avait jugé à propos de faire pour réveiller l'indignation contre

[1] Il avait un autre nom... Mais c'était celui qu'on lui connaissait dans le parti. Ils avaient tous des noms de guerre, ce qui contribuait à leur donner une sorte de sécurité, sans qu'il y eût pour cela plus de sûreté pour eux.

[2] Ces appartemens souterrains, éclairés par des lampes d'un volume extraordinaire, étaient d'une grande magnificence, et remarquables pour leur distribution.

l'empereur... malgré le nombre d'années écoulées depuis l'événement.

Pendant ce temps madame Acquet échappait à la justice, parce que le mal avait tellement jeté de profondes racines, que la corruption s'était introduite jusque dans les agens de l'autorité. Madame Acquet vivait à Caen avec un officier de gendarmerie qui la protégeait de son épée et la servait de son crédit... Enfin elle fut arrêtée, ainsi que Chevalier...

L'instruction faite à Rouen par le préfet, M. Savoye-Rollin, établit qu'au moment du vol de la recette d'Alençon, il existait deux insurrections prêtes à éclater dans le Calvados, et dans le département de l'Eure et de la Seine-Inférieure. Ces deux insurrections, tendant au même but, avaient deux chefs séparés que faisait agir le comité de Londres et les ordres d'Hartwell. Ces deux chefs étaient Chevalier et le vicomte d'Aché; mais leur manière de voir était bien différente. Le vicomte ne voulait aucun trouble intérieur; Chevalier, au contraire, prétendait que c'était le seul moyen de parvenir à insurrectionner la France... Chevalier avait de nombreuses et de hautes relations dans Paris; il y correspondait journellement et souvent par l'entremise de madame Acquet [1], dont le nom de

[1] Mademoiselle de Combray, jeune et jolie comme un ange, avait fait un très-mauvais mariage à l'époque de la

fille de madame la marquise de Combray lui donnait la facilité d'être dans l'intimité de gens qui ne rêvaient alors que le retour des Bourbons. C'était une partie du faubourg Saint-Germain, même de celle qui faisait partie des maisons des princes de la famille impériale, et qui l'avaient sollicité. Ceci soit dit sans reproche.

Le vicomte d'Aché, tout au contraire, étranger aux intrigues, mais fortement déterminé à faire triompher son parti, ne voyait et ne voulait d'autres ressources que celles des armes et de la coalition. Les vols de diligences surtout lui étaient odieux. Sa morale était sans doute étrange, car il n'est certes pas plus honorable d'introduire un étranger dans sa patrie que de la ravager soi-même ; cependant on comprend ce raisonnement d'honneur d'un homme bien élevé et bien né, comme l'était en effet le vicomte. Madame Acquet ayant été mise en jugement, déclara qu'elle était enceinte... elle accoucha... et puis la malheureuse jeune femme périt à 25 ans sur un ÉCHAFAUD !... La marquise de Combray [1], qui

révolution. Elle fut très long-temps brouillée avec sa mère pour ce mariage, et ne la revit que pour les affaires de la cause royale, lorsqu'elles se renouèrent en 1807 et 1808.

[1] La marquise ne sut le vol que lorsqu'il fut commis. Alors sa fille lui demanda, pour la sauver, de cacher 10,000 fr. en écus qu'elle avait encore à Chevalier, et qui venaient du vol d'Alençon... La marquise était mère... Elle fit ce que feraient toutes les mères !... elle se sacrifia.

n'avait été que *recéleuse* d'une partie de l'argent d'Alençon, fut condamnée à une réclusion de 24 ans !... Chevalier fut guillotiné, ainsi que Lanoé et un autre dont j'ai oublié le nom... Quant au vicomte d'Aché, quoique très-poursuivi, il ne fut pas pris ; mais l'infortuné ne pouvait approcher des côtes pour s'embarquer, car elles étaient maintenant gardées avec une rigidité qui lui enlevait tout espoir de retraite... Il errait dans les bois, manquant souvent de nourriture, et n'osant se fier à personne, lorsqu'il n'était pas certain que ce fût un ami. Une fois il passa deux jours et deux nuits, sans un morceau de pain, sans une goutte d'eau, dans le même bois de *Quesney* où le vol d'Alençon avait était fait... Le malheureux était poursuivi pour ce vol dont il était innocent !...

Les hostilités du parti chouan et du comité de Londres cessèrent alors, n'ayant plus de mobile qui les fît agir. Mais le gouvernement connaissait les principaux chefs du parti royaliste, et particulièrement le vicomte d'Aché. On en parla à l'empereur, dont l'attention était particulièrement dirigée sur le Calvados, la Seine-Inférieure et le département de l'Eure ; il n'en parlait pas, mais il s'en occupait avec une extrême sollicitude. Les détails qui lui furent donnés sur le vicomte d'Aché le frappèrent.

— Il faut acquérir cet homme, dit-il, il est visible que le comité de Londres, dégoûté de la

mauvaise réussite de ses plans, veut en ce moment abandonner la partie, et qu'il délaissera ses agens, comme il l'a déjà fait deux fois, même depuis Quiberon... Il faut profiter de l'effet que produira une telle conduite sur ce monsieur d'Aché.... qu'on le prenne.... *à tout prix*.... Cet homme vaut à lui seul une armée.... Je veux l'avoir...

Mais le vicomte était invisible. Il semblait se jouer des recherches les plus suivies; traversant tous les écueils sans en toucher aucun; il allait même sortir de France lorsqu'une trahison infâme le livra... Ce fait est important à rapporter, si ce n'est exclusivement pour l'histoire de l'époque, au moins pour celle du cœur humain.

Le vicomte d'Aché était enfin parvenu à se rapprocher des bords de la mer; changeant de costume dix fois dans un mois, il bravait les gendarmes et la police, et se riait de leurs recherches en les voyant passer au-dessous de lui tandis qu'il était caché dans l'arbre le plus touffu d'une forêt, dans laquelle il errait sans nourriture depuis plusieurs jours. Mais en approchant de la mer il trouvait encore plus de périls et d'obstacles à surmonter... enfin il était parvenu dans les environs de Caen, lorsqu'il se rappela que la marquise de Vau...n avait une maison dans le voisinage de Caen, et à peu de distance de la mer.... Le vicomte avait été lié avec madame de Vau...n *assez intimement* pour qu'il se crût autorisé à lui de-

mander un asile... Il y fut en effet avec la même confiance qu'il se sentait au cœur, et qui lui disait que si la marquise de Vau...n était proscrite, il la sauverait.

Aussitôt qu'elle le vit, elle courut en effet à lui avec une apparence de dévouement joyeux, qui pouvait, qui *devait* même tromper un homme loyal et bon.

— Que je vous remercie, lui dit-elle en lui donnant la main et le regardant avec des yeux humides.... que je vous remercie de m'avoir choisie pour être votre ange sauveur... car je le serai, mon ami !... oh merci !...

Malgré la rudesse d'un marin et d'un homme dont l'existence politique avait absorbé la plus grande partie de ce que son âme avait de tendre, le vicomte avait conservé dans cette âme une grande puissance d'affection... Il se sentit vaincu par cette adorable indulgence qui lui apparaissait dans une femme qui devait au moins ne plus l'aimer, si elle ne le haïssait pas... car la marquise avait été abandonnée par le vicomte pour Henriette de Montfiquet...

— Que vous êtes bonne ! lui dit le malheureux proscrit, en ployant devant elle son genou raidi par la fatigue... que vous êtes bonne !... oui, je ne dois vous remercier qu'à genoux...

Et cet homme si sévère, si dur envers la souffrance, pleurait doucement sur les mains d'une femme qu'il croyait généreuse...

— Prenez pitié de moi, lui dit-il enfin, il y a six jours que je ne vis que de fruits sauvages, et d'un peu de lait qu'un pâtre m'a donné par charité... il y en a quarante que je n'ai dormi sous un toit...

La marquise de Vau...n ne put retenir un cri, et se levant aussitôt, elle fut chercher ce que sa maison pouvait offrir de plus excellent, servit elle-même M. d'Aché, ne mit dans le secret qu'une seule femme de chambre de confiance, et dès le lendemain le vicomte se vit enfin en sûreté sous un toit hospitalier.. Bientôt il en vint au point de souffrir de ses remords.... il avait beaucoup aimé madame de Vau...n, ce sentiment revint dans toute sa force alors, et il fut... doublement heureux de lui devoir la vie.

— Mon ami, lui disait-elle, il faudra partir pour Londres, mais au printemps prochain. Je veux y aller avec vous... maintenant je partagerai votre bonne ou mauvaise fortune... Laissez-moi vous prouver que je vous ai pardonné, ajoutait-elle en souriant, lorsque le vicomte lui disait en lui baisant les mains, que jamais il ne l'exposerait aux dangers que le proscrit courait en traversant de nouveau la mer dans une frêle pirogue qu'une vague pouvait engloutir... Et puis elle le consolait de la mort et de la captivité de ses amis... elle évoquait de brillantes chimères, relevait ses espérances abattues, lui donnant ainsi une vie nouvelle, et devenait pour cet homme,

que des années de malheur avait rendu l'être le plus à plaindre, un ange consolant et bon... bon comme Dieu pour tous ceux qui souffrent.

Madame de Vau...n avait un grand nom, une belle fortune, et conséquemment une grande existence dans la province qu'elle habitait, et même à Paris. Elle y faisait ordinairement de fréquens voyages, et lorsque le vicomte fut chez elle depuis quelques semaines, elle vint à Paris pour recueillir les *oui-dire* et juger de la position de son ami. Son absence fut courte : elle ne fut que huit jours dans son voyage. Elle rassura le vicomte sur le secret de son séjour; mais elle lui dit en même temps que le gouvernement voulait l'avoir *à tout prix*, et qu'il devait se céler plus que jamais...

— Restez toujours ici, lui dit-elle... que pouvez-vous désirer ailleurs?

— Oh! rien, sans doute, répondait le proscrit en se mettant à ses pieds, et perdant auprès d'elle le souvenir même de son devoir... Car en la regardant il oubliait tout, excepté le bonheur qu'elle lui avait rendu!...

N'est-il donc aucune marque qui puisse avertir une âme noble et pure qu'elle aspire un air empoisonné auprès d'un monstre à face humaine?... Cette femme, qui avait des sourires d'amour, des paroles passionnées pour l'homme qu'elle trahissait, comment n'apparaissait-elle pas à cette homme hideuse et repoussante!... Com-

ment, en la serrant sur son cœur, ne sentait-il pas une force répulsive qui le séparait d'elle!... Oh! la divine justice devrait attacher un signe terrible sur un front coupable!... Elle devrait par avance y graver un remords anticipé, qui fit au moins rêver la victime, et l'empêchât de tendre la gorge au couteau!

Oui, cette femme tant aimée, cette femme qui usurpait une reconnaissance généreuse, qui réclamait, au nom de son dévouement, les pensées d'une belle âme; cette femme n'était qu'un monstre affreux qui faisait un traité pour livrer la victime endormie à ses bourreaux!.. qui vendait le sang du proscrit pour de l'or!.. Car elle ignorait, la misérable, qu'on voulait offrir une amnistie entière au vicomte; et elle devait croire qu'il subirait le même sort que Charette et Georges!..

— Monsieur, dit-elle au ministre de la police, je sais où l'on peut trouver M. d'Aché. Je l'indiquerai... mais je veux CENT MILLE FRANCS!..

Le ministre (que je ne veux pas nommer; on peut trouver son nom facilement, sans que j'aie à l'écrire pour un tel fait) regarda la marquise avec un œil qui s'emblait s'étonner qu'une femme pût revêtir volontairement une forme aussi hideuse... Cependant il souriait!.. Ces deux âmes étaient sœurs...

— Cent mille francs, madame! lui répondit le ministre... savez-vous que c'est une énorme

somme que vous me demandez-là... Cent mille francs !.. que diable... on ne peut pas donner cent mille francs d'un chef de chouans... s'il avait été vendéen... je ne dis pas... mais chouan !.. et puis un chouan qui se cache encore... une chouannerie qui a peur... cela n'est pas bien effrayant.

— Eh bien! monsieur le duc, je vais retourner d'où je viens, et M. d'Aché partira pour l'Angleterre : puisqu'il est si peu redoutable, cela doit vous être égal...

— Je n'ai pas dit cela, madame, et la preuve que la chose ne m'est pas égale, c'est que je vous offre soixante mille francs pour nous livrer M. d'Aché.., maintenant, voilà mon dernier mot. Voyez à conclure... autrement je ne vous cache pas que nous saurons bientôt le trouver... et le trouver sans vous ..

Madame de Vau...n trouva le raisonnement spécieux, sans doute, et le marché fut conclu !.. La misérable s'engagea, et revint auprès de la victime avec un front serein et la bouche souriante.

Elle était cependant fort préoccupée. Pour toucher les soixante mille francs il fallait *livrer* le vicomte!.. et comment déterminer cet homme à quitter un asile que l'attachement sur lequel il avait le droit de compter devait lui faire regarder comme un lieu de salut... mais son âme était si noble... si généreusement élevée, que la marquise fonda sur cette même noblesse de cœur

son infernale espérance... Bientôt le vicomte put remarquer en elle une préoccupation qui l'absorbait... ses yeux demeuraient fixés sur lui... souvent même il la surprit pleurant... Un jour enfin il la supplia de lui confier ses peines, car son œil d'ami les avait, disait-il, devinées... Elle résista long-temps; enfin elle lui dit que, depuis plusieurs jours, sa maison était observée... elle avait remarqué des hommes qui rôdaient autour du parc aussitôt que le jour baissait, et parmi ces hommes il lui avait été facile de reconnaître le secrétaire du premier commissaire de police de Caen... Deux de ses domestiques, ajouta-t-elle, avaient été interrogés sur les personnes qui étaient chez la marquise...

— Enfin, lui dit-elle en pleuraut, ma maison est soupçonnée... Je ne parle pas du danger que je puis personnellement courir... si vous succombiez dans votre lutte avec le gouvernement usurpateur, je mourrais avec vous...

Le vicomte fut atterré en entendant cette confirmation de ses propres craintes. De la chambre secrète qu'il occupait, il avait aussi aperçu ces hommes dont parlait la marquise... Il se voyait pris par eux... garrotté comme un vil criminel... traîné à la suite de quatre gendarmes... pour aller finir obscurement sa vie, sans fruit pour la cause à laquelle il l'avait consacrée!.. Mais bientôt le danger de cette femme qu'il aime... de cette femme qui peut-être aura le sort de madame

Acquet !... A cette pensée de mort il pousse un gémissement profond, et tombant à genoux devant la marquise :

— Je veux partir, dit-il... ce soir même je m'éloignerai d'ici... Lorsque je ne serai plus dans cette maison, quelles preuves pourront vous accuser?... Oh ! que je parte !... que je m'éloigne de vous?... de vous, mon Dieu!... qui m'avez sauvé !.. vous, mon ange... ma vie... tout ce que je puis aimer en ce monde... Et vous quitter !.. vous abandonner sans défense à ces hommes qui ne respectent rien !.. Je ne veux pas partir !.. s'écriait-il à cette pensée d'abandon... et le malheureux retombait épuisé aux pieds de la femme perfide qui suivait d'un œil infernal les progrès du désespoir dans ce cœur où sa main allait bientôt arrêter la vie.

— Mon ami, lui dit-elle enfin, calmez-vous... Ce n'est pas pour moi que je vous laisse sortir de cette maison... mais dès qu'elle est soupçonnée, elle n'est plus sûre que vous... voilà ce que je vais faire. David doit croiser sur la côte, devant la *Délivrande* [1], je connais trop son dévouement pour vous, pour n'être pas sûre de le trouver attendant un signal... J'irai moi-même, cette

[1] *La Délivrande* est une chapelle isolée sur les bords de la mer, à peu de distance de Caen. Rien n'est sauvage et triste comme ses alentours. Les contrebandiers connaissent parfaitement *Notre-Dame de Délivrande.*

nuit, à la chapelle... j'y attendrai le point du jour... Quel est le signal qui vous fait reconnaître de lui ?..

En entendant ces paroles, le vicomte n'eut plus qu'une pensée, ce fut de mourir pour cette femme qui lui paraissait si sublime dans son amour... Mais sa vie pouvait être encore utile à la cause royale; la voix de cette cause le rappela à lui-même; il voulut sauver sa vie... pour cette cause et pour cette femme aimée qui la lui faisait chérir... Il lui disait cela en pleurant comme un faible enfant...

— Qu'est-ce donc que je fais de si extraordinaire ? disait la marquise... Mon Dieu, il est si doux de sauver une noble vie, quand elle est celle d'un autre nous-même... Mon ami, dites-moi le signal... car le jour baisse... je partirai à minuit, et je serai à la Délivrande au point du jour...

— C'est un mouchoir noir, répondit le vicomte... je dépliais ma cravate, et elle me servait de drapeau.

— Mon Dieu, dit la marquise en pâlissant malgré elle, c'est un drapeau bien lugubre !..

— Êtes-vous donc superstitieuse ? dit M. d'Aché... Ne le soyez pas, mon amie... un ange comme vous doit dissiper toutes les chances de danger et de mort.

La marquise baissa les yeux devant ce regard étincelant du feu d'une noble pensée... elle commençait à faiblir sous le poids de son infamie !...

Mais le lendemain matin elle aborda le vicomte avec une physionomie heureuse et riante. La nuit lui avait rendu sa perversité tout entière.

— David est à la côte, s'empressa-t-elle de dire à M. d'Aché... Il vous enverra ce soir un de ses plus courageux matelots pour vous servir de guide jusqu'à la Délivrande. Là, il se trouvera lui-même pour vous recevoir... Je vous ai fait préparer un cheval... et ce soir, mon ami... nous nous séparons... mais c'est pour votre sûreté... votre vie!..

La journée s'écoula dans des sentimens bien différens... Le vicomte voyait avec une sorte de terreur, inconnue à son beau courage, s'approcher l'heure qui devait le séparer de cette femme qui, pour lui, réalisait les plus sublimes et les plus douces pensées... Quant à elle, c'était avec une lenteur de mort que l'aiguille se traînait sur le cadran de la pendule... Enfin onze heures sonnèrent à toutes les horloges de la ville de Caen... Le vent apporta leur vibration jusque dans la chambre retirée où la marquise, fatiguée de son rôle sensible, n'avait plus la force de cacher le meurtre sous l'enveloppe d'un ange... Dans ce moment, le son prolongé d'un cor de chasse se fit entendre...

— C'est le signal, s'écria-t-elle en se précipitant hors de la chambre pour aller au-devant du matelot, qu'elle y ramena bientôt, en le présen-

tant à M. d'Aché comme venant de la part du patron David.

Cet homme, interrogé par le vicomte, paraissait connaître le pays comme lui-même, et lui promit de le faire arriver à la Délivrande avant le point du jour; mais il fallait partir... Après avoir embrassé l'amie qu'il quittait avec désespoir, le vicomte monta à cheval et sortit de sa maison au moment où minuit sonnait.

On était alors dans le mois d'octobre... la nuit était froide et sombre... Il venait de la mer un vent glacé qui portait un frisson sinistre au cœur du brave partisan... Il marchait en silence, et le matelot le suivait en ayant soin de tenir son cheval tellement près du sein, que le vicomte finit par en prendre de l'humeur.

— Mon ami, lui dit-il, éloignez un peu votre cheval, vous empêchez presque le mien de marcher... Et se penchant sur le cou de son cheval, il le flatta de la main; mais l'animal ne releva même pas la tête... c'était un cheval vieux, malade, épuisé... et hors d'état de *fournir un seul temps de galop*, si le vicomte avait voulu fuir... La malheureuse avait tout prévu [1]...

Le vicomte avait une carabine anglaise, du travail le plus précieux, qui jamais ne le quittait. Avant de partir, il l'avait chargée dans la chambre

[1] Elle s'est elle-même vantée à quelqu'un, qui me l'a redit, de cette *finesse de femme!* C'est ainsi qu'elle appelait son infernale prévoyance.

même de la marquise; mais, au moment du départ, elle lui avait donné elle-même le conseil de la faire porter au matelot; car, lui dit-elle, vous aurez bien assez à faire à conduire votre cheval dans cette obscurité... Le matelot portait donc la carabine, et tous deux cheminaient en silence. C'est ainsi qu'ils firent à peu près la moitié du chemin; le trajet était périlleux, car ils tournaient la ville de Caen pour gagner ensuite la Délivrande, où les attendait David.

Tout à coup l'oreille exercée du vicomte recueille des bruits étranges... il lui semble entendre des voix confuses... Dans ce moment, le matelot se mit à tousser d'une façon si singulière, qu'un soupçon terrible s'empara de M. d'Aché...

— Ma carabine, dit-il à cet homme.

Pas de réponse.

— Ma carabine, répéta-t-il d'une voix plus impérative.

Même silence...

Le vicomte vit alors probablement qu'il était trahi, et fit un mouvement pour descendre de cheval... Il avait six pieds, et sa force musculaire était terrible... Le matelot, jugeant qu'il ne pourrait pas lutter avec lui, le mit en joue avec sa propre carabine, et lui cria d'une voix tonnante:

— Alte-là?... Je ne suis plus matelot... je ne suis plus ami... je suis GENDARME[1]!... et je vous arrête au nom de la loi.

1 Ce gendarme s'appelle Loison.

Une imprécation terrible fut la seule réponse du vicomte. Pour la première fois de sa vie il voulut fuir !... mais le cheval qu'il montait fut également rétif à la voix et à l'éperon... Ce fut en ce moment que le gendarme, craignant que sa victime lui échappât avant l'arrivée de ses camarades, bien qu'il eût reçu seulement ordre *de prendre le vicomte*, et non pas de le TUER, déchargea sa carabine presque à bout portant sur lui !... Le malheureux était sans armes... Il voulut, par un mouvement machinal et inspiré par sa bravoure naturelle, saisir son couteau de chasse... mais son bras ne put même se soulever... il avait été brisé par le coup de *sa propre carabine*... La nuit était sombre, et la main du meurtrier tremblante... La victime ne fut que frappée, et ne tomba pas sous le premier coup...

Au bruit qu'il fit, une troupe de DOUZE GENDARMES, embusquée derrière un buisson pour y attendre sa proie, accourut sur le lieu de la scène... Croyant que le vicomte se défendait, et redoutant sa force, dont la renommée racontait des choses presque fabuleuses, LA TROUPE ENTIÈRE tira sur lui, et le malheureux tomba percé de balles [1] et assassiné aussi lâchement qu'il aurait pu l'être par une bande de brigands... En le voyant étendu sans vie au milieu du chemin solitaire qu'il inondait de

[1] Le cheval fut également percé de balles et mourut au même instant.

son sang, les assassins se regardèrent... mais pas une main n'osa s'avancer pour relever le cadavre... Il semble qu'ils redoutaient encore cet homme, tout massacré qu'il était... Ils s'éloignèrent silencieusement, et rentrèrent à Caen dans leur caserne, sans parler de leur expédition ; car l'autorité, qui voulait M. d'Aché, et non pas son cadavre, leur aurait demandé un compte sévère du sang versé.

Mais la catastrophe ne pouvait demeurer longtemps inconnue... Le vicomte avait été payé *trop cher au Judas*, pour qu'on ne s'informât pas de lui-même ce qu'il était devenu... La marquise voulut au moins avoir la loyauté du crime... Elle raconta comment un gendarme était venu prendre le prisonnier le 8 octobre, à minuit... Depuis, elle n'avait revu aucun d'eux...

Pendant ce temps, le cadavre mutilé de la victime gisait abandonné sur le chemin où elle avait été égorgée... Quelques paysans le relevèrent, et crurent reconnaître en lui un horloger voyageur, qui tous les ans passait dans cet endroit. Il fut enterré dans cette croyance, qui était celle du pays... Cette erreur épaississait le voile au lieu de l'enlever. Enfin le gouvernement, voulant sortir de l'inquiétude où le mettait la disparition du vicomte d'Aché, ordonna l'exhumation du corps en présence d'une commission formée de personnes qui l'auraient connu.

La chose fut exécutée, et l'enquête prouva que

le corps [1] était bien celui du vicomte d'Aché, agent accrédité depuis long-temps de Louis XVIII et de l'Angleterre, et dont le zèle infatigable n'avait jamais cessé d'entretenir un foyer de discordes civiles dans l'intérieur de la France et sur cette partie de nos côtes principalement qui borde le Calvados et le département de la Seine-Inférieure...

Mais cet éclat, que les gendarmes forcèrent de donner à la chose, jeta une odieuse lumière sur toute l'affaire. La marquise de Vau... n'en fut entièrement éclairée... A la vue d'un tel monstre, un cri d'horreur retentit autour d'elle !... Elle fut obligée de fuir... elle emporta son or, ses remords et sa honte, et fut se cacher dans un lieu où l'infamie de son action ne fût pas parvenue.

Après la mort de M. d'Aché, l'Angleterre découragée ne fit plus de tentatives pour allumer la guerre civile dans le Calvados. Plusieurs *partisans* furent toujours prêts néanmoins à lever l'étendard et à marcher pour la cause... Toutefois les provinces du Calvados et de l'Eure étaient presque paisibles lorsque la proclamation de Louis XVIII y parut... Sa venue ralluma les feux mal éteints..

[1] La stature du vicomte d'Aché ainsi que toute sa personne étaient assez particulières pour ne pas laisser subsister une méprise ; il avait près de six pieds ; mais une chose remarquable surtout en lui, était ses jambes et ses pieds : leur conformation était particulière et fut reconnue sur le cadavre déterré.

et l'empereur, qui connaissait l'esprit du pays, eut des craintes qui, je l'ai dit plus haut, furent de nature à éveiller toute sa sollicitude. *Cette légitimité*, qui lui apparaissait comme un nouvel ennemi grand et formidable, appelait *usurpation* ce que *lui* voyait comme le commencement d'une dynastie, dont le jeune héritier devait inspirer la terreur du nom de son père... C'était une déception terrible !... Napoléon reconnut, en revoyant tous les rapports des préfets de la Seine-Inférieure, du Calvados et de l'Eure, que les brigandages de ces provinces avaient été TOUJOURS protégés, excités même par l'Angleterre... Il reconnut son ennemie partout !... Il la découvrit même dans les traces anciennes qui étaient demeurées sur les plages désertes du Calvados... Il la reconnut dans ces retraites mystérieuses des châteaux des nobles de cette partie de la France. Il la reconnut encore dans la nouvelle insurrection de l'Ouest, que l'on avait découverte par le moyen de madame la marquise de Vau....n, qui, servant de secrétaire au vicomte, avait pu facilement en livrer une copie... Partout enfin l'empereur reconnaissait l'Angleterre aux coups perfides qui lui étaient secrètement portés. Pour nous elle avait long-temps sommeillé, mais jamais cependant elle n'avait été inactive; et maintenant, que le malheur commençait à régir la destinée de son adversaire, elle pouvait faire jouer les ressorts qu'elle n'avait jamais laissé rouiller... J'ai rap-

porté toute cette histoire pour faire voir que l'Angleterre avait non-seulement un œil toujours ouvert sur nos affaires intérieures, mais qu'elle y portait aussi une main active. Ainsi donc, *jamais* elle n'abandonna la partie, quoique pendant trois ans les habitans d'Hartwell fussent dans une sorte d'oubli de la part du cabinet de Saint-James. Le ministère anglais voulait peut-être agir pour lui-même, et partager la France en reprenant Calais, Dunkerque, et réalisant en 1813 les vœux toujours trompés des rois de la maison de Tudors, comme des Plantagenets, comme des Stuarts, comme de tous ceux qui ont régné sur l'Angleterre... C'est une pensée... et je suis persuadée que l'Angleterre n'a protégé le retour des Bourbons que parce qu'ils étaient pour elle un moyen plus certain de se venger de nous.

CHAPITRE V.

Sermon d'un élève à son maître. — Carrière royale de Bernadotte. — Déclaration de guerre de la Prusse. — Armée du prince Eugène. — Situation militaire. — Sinistres pressentimens de M. de Narbonne. — Le bouton de rose et le duel. — *Mémorial de Sainte-Hélène*. — M. T....n et le congrès — Lettres sans réponse. — Mort de l'abbé Delille. — Revue critique. — Départ de l'empereur. — Nécessité. — Haine implacable contre l'Angleterre. — Passage à Erfurt. — Combat de Weisseinfeld. — Bravoure de notre infanterie. — Défilés de *Poserna*. — Bessières y est tué. — Épopée à faire. — Scène burlesque. — Le manteau de cour ensanglanté. — Reconnaissance.

On parla beaucoup à cette époque (mars 1813) d'une lettre écrite à l'empereur par le prince royal de Suède ; j'entends ici la véritable lettre du prince royal, et non pas ce qu'on publiait. J'en parlai à Duroc et à mes autres amis ; mais soit que Napoléon eût gardé pour lui cette lettre, qu'il regardait comme une sorte d'*insulte*, je ne pus savoir d'eux la vérité, que peut-être ils ignoraient eux-mêmes.

Cependant on racontait que cette lettre était une sorte de *sermon* fait par l'*élève* à son *maître*.

Or , on sait que le *maître* n'avait aucune disposition à écouter les avis même de ceux qu'il aimait. Ainsi donc, il devait considérer *la demande à main armée* que lui faisait Bernadotte de donner la paix à l'Europe, comme une offense même des plus graves. Bernadotte cherchait sans doute un prétexte pour rompre entièrement avec la France. Il devait assez connaître Napoléon pour savoir l'effet que produirait sur lui un avis en manière de remontrance.

Peut-être cependant n'a-t-on pas assez suivi Bernadotte dans sa *carrière royale* depuis le moment où il quitta la France pour avoir une autre patrie. Les intérêts de cette nouvelle patrie devenaient pour lui des devoirs ; peut-être l'avons-nous trop oublié. Il fut profondément blessé en 1811, lorsque la France refusa d'intervenir auprès du Danemarck pour la Norwège. Vint ensuite l'invasion de la Poméranie [1] ; alors se firent les premières propositions de la Prusse et de la Russie [2].

On assure que le prince royal empêcha Charles XIII d'y accéder dès cette première époque... je le souhaite pour lui... il m'est toujours pénible d'accuser un nom de notre ancienne phalange sacrée. Un tort peut-être positif de Napoléon, c'est qu'il traita Bernadotte comme Murat, et la chose

[1] 26 janvier 1812.

[2] Voyez les traités préliminaires des 24 mars et 3 mai 1812.

était toute différente. Murat était la création de l'empereur... c'était un nuage que la volonté et le pouvoir du magicien avait rendu compacte, et que sa baguette avait coloré de l'apparence royale... tandis que le prince royal de Suède était souverain par l'élection d'une nation libre et généreuse. Il se devait à cette nation et ne devait avoir de reconnaissance que pour elle. Mais cependant la patrie qui l'avait vu naître ne pouvait être oubliée de lui, et voilà son tort, comme celui de Moreau... Bernadotte devait rester *neutre*. La postérité, comme l'époque contemporaine, en doit juger ainsi.

Cependant la Prusse avait enfin déclaré la guerre à la France, et proclamé son accession au traité d'alliance continentale... Nous étions alors dans une terrible position !... L'armée que commandait le prince Eugène, et qui était tout ce qui faisait notre force, ne comptait que trente-deux mille hommes, anciens soldats !... Le vice-roi fit des prodiges pendant le temps qu'il demeura sans secours, presque sans espérance... ne voyant autour de lui que des alliés prêts à déserter notre cause, et des soldats découragés. Nous occupions encore Magdebourg; le vice-roi avait son quartier-général à Stassfurth, près de Halberstadt; Rapp, enfermé dans Dantzick, s'y maintenait comme un héros... Mais ces dernières lueurs n'éclairaient plus que des volontés mourantes. Junot était parti pour les provinces Illyriennes

et pour Venise ; car les Anglais menaçaient le littoral de toute cette partie du Midi, et l'empereur avait compris, à l'heure du danger, qu'il lui fallait là un homme dévoué comme son ancien ami... Hélas! le moment approchait où tous ses meilleurs amis, ses plus fidèles serviteurs, devaient tomber autour de lui, comme pour l'avertir que la roue de fortune allait cesser de tourner sous sa main... Berlin était occupé par les Cosaque. La ville neuve de Dresde était prise par les Prussiens... Hambourg était évacué, et les forces de l'armée française, quoique formidables en apparence, n'étaient pas faites, par leur nature, à rassurer les hommes habitués à juger les choses. Voilà quelles étaient les troupes qui étaient alors en Allemagne, en avril 1813... Il y avait huit corps d'armée et la garde impériale. Ces troupes étaient ainsi divisées :

1er corps, sur l'Elbe-Inférieur, commandé par le général Vandamme, homme intrépide et l'un des plus capables, sans doute, pour défendre la patrie au jour du danger... Il avait 24,000 hom.

2e corps, commandé par le maréchal Victor, duc de *Bellune*, que les soldats avaient surnommé *Beau-Soleil*. Il était près de Magdebourg, et avait avec lui une force plutôt dérisoire qu'elle n'é-

A REPORTER. . . 24,000

Report. . .	24,000
tait utile. Victor avait du cœur, du talent, mais il était malheureux.	6,000
3e corps. Le maréchal Ney. .	30,000
4e corps. Général Bertrand. .	20,000
5e corps. Général Lauriston. .	20,000
6e corps. Maréchal Marmon. .	14,000
11e corps. Maréchal Macdonald.	18,000
12e corps. Maréchal Oudinot. .	18,000
Garde impériale.	17,000
Cavalerie impériale et séparée.	6,000
	169,000 hom.

Les forces alliées étaient en face de nous, toutes prêtes à l'offensive, et se composaient, sans les Suédois, de 225,000 hommes. Bientôt le prince de Suède vint les augmenter de son contingent, que lui avait ACHETÉ l'Angleterre, et que Napoléon pouvait aussi lui acheter avec la Finlande ou la Norwège... Il fit, à cette époque, bien des fautes du même genre... J'ai déjà parlé de cette ténacité qui l'empêchait de voir clair dans ses propres intérêts même, et qui l'aveuglait au point de se nuire par des coups mortels dans une circonstance où les moindres blessures ne se pouvaient guérir... Il en est une foule d'autres que des difficultés *personnelles* (non pour moi) empêchent de faire

connaître entièrement. C'est d'autant plus à regretter qu'il en est dans le nombre dont le sort de l'Europe a peut-être dépendu... Je vais en donner une idée.

C'était dans les premiers mois de 1813. Le comte Louis de Narbonne dont je tiens ces détails était alors notre ambassadeur à Vienne. Je recevais souvent de ses nouvelles, et chaque jour je voyais un ton de tristesse plus amère se répandre dans les épanchemens de son amitié, toujours si bonne et si aimable avec moi qu'il aimait comme sa fille. Je lui demandais la cause de cette tristesse sans pouvoir obtenir une explication... mais lui-même me l'avait donnée le jour où il vint me dire adieu lorsqu'il quitta Paris :

— Je ne sais où je vais, me dit-il en m'embrassant ; je m'embarque sur une mer sans rivage qui ne me présente que des écueils...

— Pourquoi ne pas refuser cette dangereuse mission? lui dis-je presque en larmes, car je l'aimais si tendrement !... hélas ! je ne l'ai plus revu !...

— Cela m'est impossible !... Comment voulez-vous que je puisse dire à l'empereur que je ne puis accepter un poste, parce que j'y vois du danger ?...

— Cependant, mon ami, s'il est vrai que vous alliez à Vienne, cette ambassade est honorable ; M. de Metternich vous aime, et je suis sûre qu'à vous deux vous ferez de bonne besogne... Je puis me tromper, mais je crois que M. de Metternich

veut la paix... Il est un des hommes dont le cœur est le plus honnête et le plus droit en politique comme en toute chose... Que de fois je lui ai entendu dire dans la confiance de l'amitié, et n'ayant aucune *fausseté* diplomatique dans la pensée, que les affaires politiques iraient bien mieux si les hommes ne se faisaient pas des difficultés toujours renaissantes dans ces codes de diplomatie inventés par la fraude et la faiblesse surtout! Je suis convaincue qu'il sera bien heureux de voir arriver un ambassadeur comme vous... comme vous qu'il aime d'une tendre amitié. Je vous ai dit souvent, mon ami, que le prince de Metternich *était deux hommes*, l'homme privé et l'homme public, et que tous deux étaient également bons, vertueux, et de ces êtres que la nature donne rarement...

— Je sais tout cela, me répondit M. de Narbonne... et pourtant je suis certain de ne rien faire de bien... ma chère enfant.... je suis bien malheureux, je vous le répète.

Il appuya sa tête sur le marbre de la cheminée, et se mit à rêver profondément... Que de fois, depuis nos malheurs publics et personnels, je me suis rappelé cette matinée! !...

— Oui, reprit enfin M. de Narbonne, vous verrez d'ici à quelques semaines, quelques mois, *que je n'aurai pas bien compris mes instructions, et que c'est moi qui n'aurai pas su faire la paix!...*

Je le regardais en ouvrant de grands yeux...

Albert entra au même moment... M. de Narbonne continua :

— Oui, je vous le dis, et retenez bien mes paroles... ma pauvre amie ; elles sont presque testamentaires...

— Au nom de Dieu ! m'écriai-je, n'allez pas me déchirer ainsi le cœur au moment de notre séparation !... je ne vois autour de moi que des esprits frappés !... Mon Dieu ! mon Dieu !... Oh ! que nous sommes malheureux !...

M. de Narbonne me prit les deux mains qu'il serra dans les siennes, et me regardant avec cet aimable sourire que je n'ai vu qu'à lui, mais qui, en ce moment, était bien loin de celui qui était sur ses lèvres en croisant le fer pour un bouton de rose [1] :

— Mon excellente amie, je vous fais de la peine à mon tour... Pauvre enfant !... vous êtes destinée à souffrir dans tout ce que vous aimez !... mais ici je n'exagère aucune inquiétude... Il est des lieux, même dans ma propre famille, où je les dissimule... mais ici je puis parler, parce que Junot vous a déjà fait entendre un pareil langage... seulement, il est une chose que peut-être

1 M. le comte de Narbonne étant au bal de l'Opéra, reçut un bouton de rose d'un masque fort spirituel et très-poursuivi ; on lui disputa le bouton de rose. Il fut se battre *à l'instant* derrière l'Opéra. En se battant, le bouton de rose qu'il tenait entre ses lèvres tomba de sa bouche... Sans retirer son fer il se pencha, et ramassa le bouton de rose.

il ne sait pas comme moi, parce que son attachement pour l'empereur lui épaissit le voile jeté sur ses yeux... mais, moi, ma chère enfant, je sais *très-bien*... (ici il baissa la voix) je sais trop bien que l'empereur Napoléon, notre empereur, enfin... eh bien ! il *ne veut pas faire* la paix...

Je poussai un cri !...

— Silence !... silence et oubli, mon Dieu !... Voulez-vous donc me perdre avec vous !... Junot ne le voit donc pas comme moi ?... cela est pourtant bien visible pour ceux qui vivent auprès de lui... Tenez, demandez à cet excellent duc de Bassano... il conseille la paix, quoique bien des gens disent que pour faire sa cour à l'empereur il flatta son idée favorite... mais je crois être sûr du contraire... Le duc de Vicence voudrait aussi déterminer l'empereur à faire la paix... mais... je ne crois pas que la paix se fasse, parce que, dans mon opinion, il ne *la veut pas*. C'est une guerre toute politique contre l'Angleterre, et tant que l'Angleterre sera debout et même chancelante, on lui tirera des coups de canon... Ce n'est pas à la Russie, ce n'est pas à la Prusse, ce n'est pas à l'Autriche qu'en veut *notre maître* : c'est à cette ennemie, qui lui saute au cœur comme une vipère, et le blesse de son dard toutes les fois qu'elle a le temps et la possibilité de *se lever* pour se lancer à lui... Il faut qu'elle meure, voyez-vous, pour qu'il dorme en repos, même sur sa couche de lauriers et de drapeaux conquis...

Je l'écoutais avec une triste attention, car il y avait bien de la vérité dans ce qu'il me disait... Albert ne parlait pas, mais il était évident qu'il était de son avis, et lui, mieux que tout autre, pouvait affirmer ou *infirmer* une assertion concernant la politique de Napoléon. Il le connaissait depuis sa plus jeune enfance; il le connaissait bien... et pendant vingt ans la politique la plus intérieure du cabinet de l'empereur lui avait été révélée... Le point qu'il administrait était fort important, et le littoral de la haute et basse Provence avait été souvent le but de tentatives toujours déjouées par son talent et son activité... Il me dit qu'il était de l'avis du comte Louis de Narbonne : Mais il faut que ces pensées ne sortent pas de cette chambre, ajouta-t-il... Il ne pourrait être que nuisible à Junot, au comte, ainsi qu'à moi, que cette *lucidité* fût aussi libre dans l'exercice de notre jugement... Il faut quelquefois faire l'aveugle... Surtout, ma sœur, garde-toi bien de rien écrire de cette conversation à ton mari... il ne faut pas l'entraîner à faire une réponse qui pourrait lui nuire à lui-même... Je sais ce qu'il pense...

— Est-ce donc comme vous deux ? demandai-je toute surprise...

Albert inclina la tête...

— Oui, oui, me dit M. de Narbonne, et il en est bien malheureux... Oh! que l'empereur de-

vrait écouter davantage la voix du dévouement courageux !...

Ce que me dirent en ce moment le comte Louis et mon frère me donna beaucoup à penser... Je n'ai jamais pu vérifier mon doute... mais tout me porte à croire que dans une audience que Junot eut de l'empereur, quelque temps avant son départ, il lui parla dans le sens de M. de Narbonne et de mon frère... J'ai les plus fortes raisons de le penser du moins. Je sais qu'à cette époque la volonté d'une paix générale était son idée dominante... et plus tard l'infortuné écrivit à l'empereur une lettre bien étrange, mais bien touchante, toujours dans ce même but.

Quant à M. de Narbonne, il partit donc pour Vienne avec cette conviction intime qu'il ne ferait pas la paix, parce que l'empereur ne la voulait pas [1]..... Nos adieux furent bien tristes... Il semblait qu'une révélation de l'avenir se plaçâ entre nous... Ah ! quelle perte cruelle... quel ami !... Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour être ainsi éprouvée par votre colère ! !...

La première conférence qu'eut M. de Narbonne à son arrivée fut non-seulement très-longue, mais très-importante. Ce fut dans la visite que le prince

1 Le Mémorial de Sainte-Hélène en parle d'ailleurs assez clairement. L'empereur dit et répète plusieurs fois qu'il n'a pas voulu faire la paix à Prague. C'est même la seule chose dont il s'accuse.

de Metternich lui rendit que cette première conférence eut lieu ; en rentrant dans son appartement, il était fort ému, et marchait rapidement... Il jeta son chapeau violemment sur un fauteuil, et s'écria :

— Voilà encore un homme sacrifié !...

Et c'était vrai.

Quelque temps après son arrivée à Vienne, M. de Narbonne reçut la visite d'un homme qu'il connaissait depuis long-temps, et qu'à Paris il rencontrait souvent dans presque toutes les maisons où il allait : c'était M. T.....n, banquier, dont la fortune égalait presque celle d'O..... avec des exceptions honorables toutefois, qui du reste étaient fort connues. M. T..... n'apportait au comte Louis une foule de lettres de recommandation qu'il ne voulut même pas ouvrir :

— A moins que les personnes qui m'écrivent ne me donnent des nouvelles de leur santé plus récentes que celles que j'ai eues par le courrier des affaires étrangères, dit-il à M. T.....n, je vous demanderai la permission de n'ouvrir leurs lettres qu'après votre départ, parce qu'elles ne peuvent vous être d'aucune utilité auprès de moi, ainsi que toutes les autres... votre nom suffisait... et je vous en veux de votre méfiance en vous-même.

— Je vous suis mille fois reconnaissant de votre bon accueil, monsieur le comte, lui répondit M. T.....n, et je suis en même temps heureux de

pouvoir le reconnaître. On dit qu'un congrès va s'ouvrir... Je vous donne, si vous le voulez, le moyen d'y être tout-puissant...

— Comment, comment! s'écria M. de Narbonne, redites vos paroles... Comment, diable! mon cher T.....n, savez-vous qu'elles valent presque une année de votre clos!... Dites promptement comment je dirigerai ce congrès, qui, par avance, me fait presque frissonner.

— C'est fort simple, dit M. T.....n... voici le fait... Des relations d'affaires m'ont mis en rapport avec M. de Mullens, banquier de Francfort. Il me demanda si je voulais faire route avec lui jusqu'à Vienne, où il se rendait pour une affaire d'une haute importance... Il s'agissait, me dit-il d'une créance de *dix-sept cent mille francs* dont il voulait exiger les remboursemens d'un débiteur, qui depuis long-temps lui devait cette somme, qui, jointe aux intérêts, formait maintenant un capital immense... Le débiteur est TRÈS-influent dans le congrès, et même dans l'Europe, ajouta M. T.....n; il ne peut payer cette somme en ce moment... Je le crois incapable d'être gagné par de l'argent; mais comme M. de Mullens veut le faire exproprier, je crois que l'ami qui prêterait à M. de****** la somme nécessaire pour l'acquitter lui rendrait un service d'autant plus éminent aujourd'hui, qu'il y a une vraie disette d'argent dans le trésor de son souverain, et qu'il ne peut lui prêter cette somme pour se libérer... Pourquoi la

France ne serait-elle pas cet ami, monsieur le comte ?

M. de Narbonne fit un saut de joie... Il saisit la main de M. T.....n, et lui dit :

— C'est une des plus heureuses pensées que l'on puisse avoir, mon cher T.....n !.. Je vais écrire dans le moment même, et pour que ma lettre ait plus de poids et paraisse encore plus importante, je l'enverrai par un de mes jeunes secrétaires...

La dépêche fut écrite et envoyée... La réponse n'arriva pas. Cependant le temps pressait... Un jour, M. T.....n, en regardant dans la cour de son hôtel, vit arriver une chaise de poste d'où descendit un homme qu'il crut reconnaître... cet homme était Anglais.

— Ah ! ah ! se dit M. T.....n, M. de Mullens sait, à ce qu'il paraît, parler anglais aussi-bien que français !...

Et il se rendit aussitôt à l'ambassade de France pour faire part de ce qu'il venait de voir.

— Que diable voulez-vous que je fasse ? s'écria le comte Louis en écoutant M. T.....n... J'ai écrit une première fois... une seconde, une troisième !... jamais de réponse... Il semble que ce soient mes intérêts que je défende ici !... Je vais écrire une dernière lettre...

La dépêche fut écrite... elle partit comme les autres, et comme les autres elle n'eut aucune réponse... Le résultat de toutes ces lenteurs, c'est

qu'un beau jour M. de Mullens se trouva désintéressé, et qu'un tiers fut possesseur de sa créance, avec ordre de ne pas pousser les choses... Que faire à cela? c'est ainsi que va la vie... Nous verrons tout à l'heure qu'à Prague et à Dresde l'empereur commit encore de nouvelles fautes... Hélas! nous en avons souffert plus qui lui!... car il est maintenant au lieu du repos, et nous... nous l'avons perdu pour le pleurer toujours, car comment le remplacer!!...

Je n'oublierai jamais une scène bien curieuse qui eut lieu chez moi dans ce même temps... à l'occasion de la mort de l'abbé Delille, qui, je crois, arriva vers cette époque [1]. Le cardinal Maury, après en avoir été grand admirateur, ne l'aimait plus du tout. C'étaient des remarques plus que mordantes sur les manières de l'*abbé marié*. Il est vrai que l'abbé Delille avait une façon de jouer son rôle en ce monde qui pouvait le faire siffler d'une partie des spectateurs, et rarement applaudir des autres. Il avait renié sa profession et l'avait fait de mauvaise grâce, si tant est que l'apostasie puisse jamais en avoir une bonne. Mais enfin, il faut montrer que le parti qu'on prend en toutes choses est motivé par une raison tellement puissante, qu'elle vous a donné une profonde conviction à vous-même, et cette conviction, vous avez alors le besoin de la faire

1 Il mourut le 1er mai 1813.

partager aux autres, à ce monde, tribunal impitoyable dont les jugemens sont sans appel, et qui prononce sur la mort et la vie morale d'un homme avec une froide cruauté, que nous trouvons toujours injuste quand nous sommes la victime et que nous partageons quand nous sommes les juges.

Et puis l'abbé Delille n'avait plus ce qui fait pardonner des fautes par ce même monde si peu généreux, et pourtant aussi prêt à faillir lui-même qu'à punir... Il ne savait plus l'amuser... Le siècle avait marché, et lui était demeuré stationnaire... L'école romantique avait établi sa dominantion, et le poème des Jardins était relégué sur quelques rayons bien élevés de la bibliothéque de chacun ; les dernières œuvres qu'il avait données à la littérature n'étaient pas lisibles, excepté le poème de l'Imagination. Celui des Trois Règnes ne peut même être critiqué... Il y aurait vraiment pitié à blâmer pareille misère de l'esprit d'un homme qui avait fait quelquefois des choses qui annonçaient mieux que *de l'extrêmement* mauvais... En résumé, la réputation de M. Delille est une de ces réputations qui tiennent à l'époque et aux coteries. Sans doute notre monde littéraire n'est qu'une vaste intrigue divisé en coteries particulières ; toutefois il existe aujourd'hui une immense différence dans la distribution de la louange et du blâme... Rien ne se fait par manége... On dira peut-être que les journaux sont

une voie pour arriver au même but. Cela n'est pas. Les plus beaux talens de notre époque sont livrés à la presse, et son scalpel les travaille avec une hardiesse dont nos souvenirs ne nous donnent pas d'exemples... S'ils surgissent, c'est par leur propre force. Voyez Victor Hugo.. son renom est plus qu'européen, il est universel. Un de mes amis m'écrivait de New-York dernièrement que les OEuvres de Victor Hugo sont, en français et en anglais, dans toutes les parties de l'Amérique. Ses Ballades, ses Orientales, sont traduites dans toutes les langues, et pourquoi?... parce que c'est vraiment beau et que le beau l'est *toujours* et *partout*. Allez donc traduire l'abbé Delille... allez donc donner aux Natchez les Trois Règnes; aussi bien traduits que vous pourrez le faire; il n'y comprendront rien, à moins que vous ne composiez dans leur langue, et que les idées ne leur soient données d'après eux-mêmes. Autrement rien ne se fera. Au lieu de cela, prenez le Feu de ciel... le Timbalier et sa fiancée... prenez *Claude Gueux*... chef-d'œuvre admirable que l'auteur conte comme il l'écrit, qu'il écrit comme il le conte... traduisez cela en quelque langue que vous vouliez, partout vous y trouverez le génie, parce que le génie est une flamme qui ne s'altère par aucun alliage.

Je prends toujours Victor Hugo pour mon point de comparaison, parce que le voyant également

toujours éclairé au premier rang, je serais injuste à moi-même en gardant le silence [1].

Pour en revenir au cardinal Maury et à Millin, le cardinal en était au troisième point de l'oraison funèbre de M. Delille, lorsque Millin entra avec une figure de circonstance : il venait du convoi, autant que je puis me le rappeler. En entendant le cardinal Maury se déchaîner ainsi contre le défunt, et surtout applaudir à la fameuse satire du chou et du navet, de Rivarol, pièce éminemment spirituelle, et que le cardinal ne trouvait ainsi que depuis qu'il était, je ne sais pourquoi, l'ennemi de M. Delille, Millin se mit à faire une telle querelle au cardinal, que je fus obligée de me mettre à la traverse ; car avec le cardinal il fallait craindre les suites d'une discussion. Je mis la conversation sur la politique. Celle du moment était assez importante pour occuper et occuper d'une manière intéressante ; et sur une pareille matière, le cardinal avait le droit de réclamer la première place dans la discussion. Là, il n'y avait

[1] Outre mon admiration pour Victor Hugo, j'ai pour lui l'attachement que j'aurais pour un de mes fils... Le monde le connaît pour notre plus grand homme littéraire, moi je le reconnais aussi pour tel, mais en outre comme un excellent homme, possédant à un degré éminent les plus belles qualités de l'âme... Je suis vaine de mon amitié pour lui, parce que rien n'est rare comme la naïveté et la bonté unies au génie.

aucune personnalité, et il n'était pas offensant parce qu'on le laissait à son rang.

L'empereur était parti depuis le 14 avril. Son départ avait fait une profonde impression sur la ville de Paris. Jusqu'à ce moment, toutes les fois qu'il s'éloignait on n'avait aucune inquiétude. La victoire lui était si fidèle!... Mais le sort avait changé, et maintenant les alarmes étaient aussi vives que la confiance avait été profonde... On attendait les nouvelles avec une impatience mêlée de crainte... On savait que des négociations étaient ouvertes, mais quelle issue devaient-elles avoir!... La famille impériale se réunit à Dresde. L'empereur d'Autriche, le meilleur et le plus excellent des hommes, fut heureux de revoir sa fille, et surtout de la revoir heureuse, car elle l'était HEUREUSE. Qu'elle ne profère pas une autre parole... ou tout un peuple entier se lèverait pour lui dire qu'elle ne dit pas la vérité.

L'empereur d'Autriche ne voulait pas la guerre à cette époque, j'en ai l'assurance. Depuis longtemps, sans doute, l'Autriche avait le désir de réparer ses pertes, de réparer surtout les immenses malheurs qui l'avaient accablée depuis 1805. C'est ainsi qu'en 1808, le cabinet de Vienne proposa à la Russie la triple alliance de la Prusse et d'elle-même, proposition que la Russie refusa... Mais à l'époque de 1813, l'Autriche, si l'empereur Napoléon avait consenti à lui rendre les provinces illyriennes et quelque autre conquête inu-

tile à la France et nécessaire à l'Autriche, elle eût été pour nous ce que les lois naturelles et politiques lui commandaient d'être, notre fidèle alliée... Le malheur de notre destinée voulut que l'empereur Napoléon ne fît aucune concession à ce qu'il appelait probablement d'un nom inconnu, car jamais il n'en voulait avouer l'existence : c'était LA NÉCESSITÉ... cette souveraine au sceptre de fer qui fait plier tous les potentats les plus superbes et les force à courber la tête devant elle... S'ils résistent, elle les brise, quelle que soit leur force... Nous l'avons vu !!...

Marchant toujours d'après ce principe, Napoléon ne voulut entendre, à ce qu'il parut à chacun aucune parole de paix tant qu'il vit qu'il pouvait y avoir une chance de crainte pour lui... Mais une plus triste vérité peut-être, c'est qu'il ne voulait pas la faire, cette paix désirée, attendue, VOULUE par ses amis comme par ses ennemis... Lui-même en convenait hautement du reste, car dans son discours d'ouverture au corps législatif, le 14 février 1813 : « La guerre que je soutiens contre la Russie, disait-il, *est toute politique...* » Et pourtant il disait qu'*il voulait la paix.* « Elle est nécessaire au monde, dit-il dans le même discours d'ouverture, mais je ne ferai qu'une paix honorable et conforme aux intérêts et à la grandeur de mon empire... Tant que durera cette guerre maritime, mes peuples doivent se tenir *prêts à tout espèce de sacrifice.* »

Ainsi donc l'empereur nous avouait que c'était l'Angleterre qu'il allait combattre de nouveau sur l'Oder et sur l'Elbe, comme il avait été le faire à Moscow! La chose est évidente. J'ai, je crois, démontré dans le chapitre précédent, quelle était la raison qui motivait une volonté aussi ferme et aussi constante de la part de Napoléon. Sans doute cette résolution si violemment soutenue nous fut bien funeste, mais comment condamner l'empereur?... comment lui demander compte à lui-même de tout ce qu'il a sacrifié à cette résolution d'exterminer une ennemie qui voulait elle-même sa mort et la nôtre en même temps? Car dans cette lutte de l'Angleterre et de Napoléon, voyez-vous, c'était non-seulement une guerre à mort qu'il fallait voir; mais à cette animosité *d'homme à gouvernement* il se joignait encore la vieille haine de nation à nation; il nous fallait payer tôt ou tard les intérêts de la rancune de la guerre américaine... Nous avons payé... oui, nous avons payé;... et comme nous sommes gens d'honneur, nous avons donné plus que nous ne devions... Maintenant, c'est l'Angleterre qui est notre débitrice!... Nous sommes créanciers à notre tour... et l'heure du paiement sonnera pour elle, comme elle a sonné pour nous...

L'empereur, comme je l'ai dit plus haut, était parti de Paris le 15 avril. Il arriva le 17 à Mayence, le 25 à Erfurt, lieu tout de souvenir et qui devait par sa vue redoubler sa funeste sécu-

rité en lui rappelant qu'il y avait habité avec un homme qui lui donnait le nom *de frère*, et sur l'alliance duquel il avait cru devoir compter [1]. Il demeura quelques jours à Erfurt, d'où il rejoignit son quartier-général, en parlant partout sur sa route à ses jeunes soldats tous fiers de remplacer de vieux braves, et tellement électrisés par les paroles de Napoléon, que, bien qu'ils fussent presque des enfans, ils étaient décidés à se faire tuer pour l'empereur et la patrie... Le génie tout entier de Napoléon fut évoqué par lui dans ces momens qui allaient voir décider de son sort et de celui DU MONDE.

Cette belle jeunesse, ardente et déterminée, fut digne des espérances qu'on mit en elle. Ce fut le 29 avril, au combat de Weissenfeld, qu'elle apprit à connaître le sifflement des balles, le grondement du canon et l'odeur de la poudre. Et cependant notre avant-garde, toute d'infanterie, car nous n'avions plus de cavalerie depuis les désastres de Moscow, renversa par son impétuosité l'avant-garde russe, presque toute de cava-

1 Quoique j'aie signalé dans les précédens volumes la véritable conduite de la Russie, je ne puis donner tort à l'empereur Alexandre. Il n'est pas ici question de mon attachement personnel pour lui et de ma reconnaissance, c'est tout-à-fait étranger à mon opinion ; mais j'expliquerai plus tard comment il ne pouvait agir autrement... La question pour lui était de vie ou de mort.

lerie [1]... Hélas, ce demi-triomphe précédait un malheur général qui devait être senti bien douloureusement, comme malheur privé... Maintenant les voiles de deuil enveloppent tous les noms amis qu'on prononce... tout est douleur... tout est désespoir dans les souvenirs...

C'était le maréchal Ney qui avait conduit au feu cette belliqueuse jeunesse, au combat de Weissenfeld. L'ennemi avait évacué la rive gauche de la Saale, et c'était une prélude, à l'issue de la campagne, tout-à-fait à notre avantage. On avait, à Paris, des cartes avec de petits fichets à têtes de diverses couleurs désignant les puissances, et l'on suivait la marche de l'armée avec un intérêt que je n'avais jamais vu aux jeunes femmes. Il semblait que notre danger nous fût révélé par instinct; car l'empereur avait accordé bien peu de congés... il craignait les *jaseries* de famille... Mais quelque soin qu'il y eût apporté, l'état véritable de la nation était connu de tous.

Le terrain se disputait *pied à pied*. Napoléon comprenait que de son ouverture de campagne dépendait le sort de cette même campagne...

1 C'était M. de Lanskoï qui commandait la cavalerie russe... la nôtre était détruite, et malheureusement elle n'avait pas pu se remplacer, comme l'infanterie, par un *fiat lux*... Un homme tir un coup de fusil et se laisse tuer presque aussitôt qu'on le lui dit; mais un cavalier... Il faut presque une année pour qu'il puisse marcher.

Les autres comprenaient également que de reculer sur la Vistule, après l'avoir passée, les y ferait culbuter pour n'en plus jamais sortir. Il y avait donc acharnement des deux côtés, et la moindre escarmouche était sanglante.

Le général Witsgenstein avait sous ses ordres une troupe nombreuse d'infanterie et de cavalerie, avec laquelle il était chargé de défendre le défilé ou plutôt les défilés de *Poserna;* une artillerie formidable ajoutait à la force de cette position, que Napoléon voulut cependant emporter; c'était la veille de la bataille de Lutzen... Ce fut Bessières que Napoléon choisit pour cette mission dangereuse... Ce fut aussi lui que la fortune prit pour donner son premier avis de malheur à celui qui toujours avait été son élu...

Bessières, ce bon et excellent ami, qui devait remplacer Lannes, peut-être, dans la faveur militaire de l'empereur, était un des hommes, en petit nombre au reste, sur lesquels l'empereur pouvait compter; et, d'après ma façon de penser, il était même une colonne encore plus solide par l'affection que ne pouvait l'être le maréchal Lannes, qui, je le répète, tout en aimant l'empereur, était bien loin d'avoir pour lui le dévouement de Junot, de Bessières, de Duroc, de quelques autres, qui étaient *ses enfans*, si je puis le dire ainsi... Je crois que Napoléon le savait...

En ouvrant la campagne de 1813, il avait donné une grande preuve de confiance et de fa-

veur à Bessières : il l'avait nommé commandant général de *toute* la cavalerie de l'armée, comme l'était ordinairement le roi de Naples... Le 1er mai, le maréchal en voyaut ces défilés de Poserna si terriblement défendus, et sachant de quelle importance il était pour l'armée française d'en être maîtresse, mit pied à terre à l'entrée du défilé de Rippach, plus sérieusement occupé encore que les autres ; et, mettant l'épée à la main, il entraîna les tirailleurs, les encourageant de la parole en même temps que de l'exemple... Ces jeunes soldats, dont l'expérience n'avait qu'un combat pour souvenir, mais dont les pères avaient proclamé depuis long-temps le nom de Bessières dans la chaumière paternelle, suivirent le héros dont ils connaissaient déjà l'histoire. Les hauteurs furent emportées, l'ennemi fut enfoncé et le défilé en notre pouvoir... Ce fut en ce moment que Bessières, qui toujours regardait le danger en face, reçut un boulet dans la poitrine, qui le renversa sans qu'il eût le temps de sentir le charme glorieux d'une si belle mort !...

... Ses aides-de-camp et tous ceux qui l'entouraient cachèrent d'abord sa mort à l'armée... On couvrit son corps d'un manteau, et l'empereur fut le seul instruit de ce malheur... il en fut accablé !... Il le fut comme souverain, il le fut comme ami... C'était une perte immense pour Napoléon que celle de Bessières... Bessières à Waterloo, au lieu de... mais silence.

Sa mort fut cachée à l'armée jusqu'au surlendemain. Il fallait une victoire pour compenser un tel malheur... Napoléon écrivit le soir même à madame la duchesse d'Istrie : « ... *Votre mari vient de mourir pour la France... et il a terminé sans douleur la plus belle vie...* »

Si jamais notre patrie a un Plutarque digne d'écrire la vie des hommes illustres de l'époque révolutionnaire [1], Bessières tiendra, certes, un rang distingué dans cette galerie de héros. Ce n'est pas seulement comme soldat, comme existence militaire, que la sienne est remarquable et digne de donner un double orgueil à son fils, c'est comme citoyen vertueux, comme ami fidèle comme sujet dévoué... Oh ! Bessières était ce qu'on appelle, sans aucune fiction, UN HONNÊTE HOMME... Ce mot comprend tous les éloges.

Il était notre ami, à Junot et à moi... Junot eut avec lui quelques démêlés insignifians, que je fus assez heureuse pour leur faire regarder, à tous deux, ce qu'ils étaient, c'est-à-dire rien du tout. Depuis cette époque, la plus parfaite intelligence avait existé entre les deux amis... Je crois que si toutes

[1] J'ai déjà dit que ce mot *révolutionnaire* était pris dans cet ouvrage dans sa véritable acception, c'est d'ailleurs même le seul à employer. Bessières était si peu révolutionnaire, qu'étant aux Tuileries comme faisant partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI, il eut le bonheur, un jour d'émeute, de sauver plusieurs personnes de la maison de la reine.

les femmes avaient, à cet égard, agi comme moi, il en serait résulté une harmonie dans les intérêts privés dont l'intérêt général se serait ressenti... Je dois donc à la mémoire de Bessières de lui consacrer ici quelques pages... J'ai survécu à Junot... je dois faire ce que *lui* aurait fait pour un frère d'armes qu'il aimait autant qu'il l'estimait...

Bessières était bien jeune encore pour mourir lorsque ce boulet vint nous l'enlever!... Il n'avait que quarante-cinq ans [1]!... Sa figure était agréable... son sourire avait de la finesse, mais surtout une extrême douceur... Sa taille était haute, élancée, élégante, surtout sous l'uniforme de colonel des guides de la garde, qu'il a long-temps commandés... Il avait les yeux à la Montmorency [2], ce qui donnait une grande douceur à son regard... Il ne voulut jamais quitter la poudre ni couper ses cheveux. Il fut même à cet égard plus entêté que Lannes et qu'Augereau.

Quant aux qualités de son cœur, à sa belle âme, il existe de Bessières une foule de traits dont j'ai gardé note, et cela depuis les guerres d'Espagne, où nous nous sommes trouvés en-

[1] Jean-Baptiste Bessières, né à Pressac, département du Lot, le 6 août 1768, et tué le 1er mai 1813.

[2] On a dit qu'il louchait, ce n'est pas vrai... les yeux comme il les avait ont un nom... ils s'appellent *à la Montmorency*. Bessières ne louchait pas.

semble... depus celles d'Allemagne, où Junot était avec lui... Tous ces traits le placent dans un jour qui en font un homme dont la France doit en être fière.

Je ne m'occuperai pas de le faire connaître comme homme de guerre ; assez de biographies se sont chargées de ce soin, mais j'en veux parler comme homme privé... Je veux le montrer bon, humain, charitable... probe, jusqu'à laisser la femme vèrtueuse qui porte son nom toujours avec la même pureté, dans un profond malheur... Il savait comme Junot, que sa veuve et ses enfans ne murmureraient pas d'être dans l'infortune, puisqu'elle n'avait qu'une noble origine... l'honneur.

Bessières avait quelque chose d'antique, a dit M. de Norvins dans la biographie qu'il a donnée de lui, et il a parfaitement raison. Au milieu de cette époque merveilleuse des grandeurs de l'empire, époque dont lui-même était un acteur si important... eh bien ! jamais une sotte fierté, des airs qui provoquaient la raillerie d'adversaires trop heureux de se moquer avec raison, n'ont été reprochés au duc d'Istrie... Il me faisait bien l'effet d'un vrai républicain par sa franchise, son extrême naturel dans ses manières, son inépuisable bonté.. Voilà ce qui lui donnait cette couleur antique *à la Plutarque* dont je viens de parler... Mais c'était surtout dans la garde qu'il était adoré et qu'il le fallait voir... Il était comme le frère adoptif de

chaque soldat. Jamais sa porte n'était fermée pour eux... « Je suis sorti de leurs rangs, et ne dois pas l'oublier, » disait-il souvent... Les provinces qu'il a gouvernées en Espagne ont prononcé certainement la plus admirable oraison funèbre sur lui... La partie des provinces du Nord du septième gouvernement qu'il avait eu long-temps, en apprenant sa mort, fit célébrer des services en son honneur... L'envie doit se taire devant ce fait; il est concluant; car les villes et les villages qui firent dire des messes *n'étaient pas occupés par nos troupes...* En Pologne, en Autriche, en Prusse, partout où Bessières avait planté sa tente, il était en renom d'homme d'honneur et de bonté... A Moskow, il allait un jour se mettre à table; c'était dans le moment le plus affreux des horreurs de l'incendie et de cette famine partielle qui frappa de son fléau les malheureux habitans de la ville... Une foule de ces infortunés, connaissant la bonté du maréchal, se précipita dans son palais en criant : « Par grâce !... un peu de pain !... » En voyant ces visages livides presque défigurés par la faim, le maréchal fut pris au cœur de cette pitié qui fait tant de mal quand on ne peut pas réparer le malheur qu'on voit... Mais il vit qu'une partie, du moins, pouvait l'être :

— *Messieurs*, dit-il aux officiers d'état-major qui l'entouraient et allaient se mettre à table avec lui, *allons ailleurs chercher à dîner... et laissons le nôtre à ces malheureux...* Et faisant asseoir les

habitans moscovites affamés et presque mourans à sa table, il les force à manger son propre dîner !... Au passage de la Bérésina, une femme périt et laisse un enfant tout petit et orphelin : — Je m'en charge, dit le maréchal... et l'enfant eut un père et un protecteur... En Espagne, il arrive un jour dans un village dont sortait un de ses frères d'armes qui ne lui ressemble sous aucun rapport. Le village était dévasté... les maisons étaient inhabitables... le pillage était complet. Le maréchal fit réunir le peu d'habitans qui étaient demeurés sur la place, et leur fit distribuer une somme d'argent de ses propres deniers, comme *indemnité de ce qu'ils venaient de souffrir* [1]. Il y aurait une foule de traits semblables à raconter, et que la *pudeur* de Bessières se refusait à raconter. Il fallait que ses amis les devinassent...

Mais en parlant de Bessières, est-il possible de ne pas parler de sa femme, de ce modèle parfait de toutes les vertus de la femme et de la mère, de la fille et de la sœur ! Lorsqu'elle se maria, nous étions presque toutes mariées. Elle était si modeste, qu'elle semblait craindre de venir dans le cercle de ces jeunes femmes si élégantes et si *Parisiennes*. Ce n'est pas que nous fussions impo-

[1] Ce village s'appelle la Puebla de San-Antonio, et se trouve dans l'intérieur des terres, je crois, entre Burgos et Sommos Sierra ; le général était le général N.... mais il est mort, pardonnons-lui.

lies pour la jeune femme provinciale, mais il en était *une* parmi nous dont l'impertinence valait dix insolentes à elle seule, et son influence, dont nous souffrions toutes, se faisait sentir à cette charmante et douce jeune femme qui, avec sa figure de vierge de Raphaël toute belle et toute modeste, n'osait lever les yeux qu'en rougissant et tremblant, et recevait comme un oracle des paroles très-dures et souvent impolies de la bouche de la demi-grande dame dont j'ai parlé. Elle avait pourtant mauvaise grâce à dire des mots désagréables; quant à l'être, ce n'était pas sa faute, elle était faite comme cela! Elle était désagréable, avait la parole désagréable, la tournure, le regard, la voix, TOUT était désagréable enfin... Pour son humeur... ELLE BATTAIT ses femmes de chambre!... c'est tout dire [1]. Quant à la maré-

[1] Voici une assez drôle d'histoire relative à cette même personne. Son mari était un soir à côté de sa toilette, revêtu du grand costume de cour et l'attendant pour aller au cercle. C'était un grand jour; la petite femme se dépêchait et frappait des pieds, ce qui reculait la besogne au lieu de l'accélérer; la pauvre femme de chambre, toute ébouriffée du torrent d'invectives qui lui arrivait, pleurait et y voyait à peine; enfin la toilette était finie, le manteau était attaché, la cheruske mise, même les boucles d'oreilles, il ne restait plus que le collier; il était très-lourd, en camés et entouré de diamans. La femme de chambre, en se dépêchant, n'y vit pas assez clair, et prit quelques-uns des petits cheveux que la jeune femme avait en assez grand nombre à la naissance du cou... la douleur lui fit pousser un cri terrible... elle se retourne, et donne le plus furieux soufflet

chale Bessières, qui certes ne battait personne, elle était donc, comme je l'ai dit, un ange possédant toutes les vertus. A cette époque elle était belle, mais non pas comme elle l'est devenue depuis. Sa physionomie a pris un caractère tout particulier, elle a le type des vierges du Titien, du Corrège. Elle est si belle, et si purement belle!... et puis on la sait si bonne!... C'est une belle enveloppe à une plus belle âme encore que l'est sa figure. J'aime beaucoup madame la maréchale Bessières, et maintenant que je sais qu'en aimant il faut estimer pour aimer bien, je lui suis bien plus attachée qu'à l'époque où nous nous retrouvions dans l'un des quartiers de la cité des fous.

Bessières laissa son fils et sa veuve sans aucune espèce de fortune, exceptés ses majorats, qu'ils

sur le visage de la pauvre Fatime, toute repentante de sa faute involontaire... Le coup, mal dirigé, se transforme en un coup de poing sur le nez... aussitôt un ruisseau de sang coule non-seulement sur le tapis, mais encore, où croyez-vous qu'il s'avise de tomber tout en plein?... sur le manteau de cour, qu'il inonde, et rend incapable d'être porté, non-seulement ce même soir, mais jamais... Comme la jupe était toute pareille au manteau, il fallait donc se déshabiller... En voyant ce désastre, la jeune femme se mit d'abord à pleurer, puis à gronder, enfin à rugir, c'est le mot; et rencontrant le regard de son mari, qui, avec son calme habituel, ne recevait *plus* d'émotions de pareilles scènes, elle tourna sa furie contre elle-même, et arrachant ses diamans, ses fleurs, elle se mit hors d'état d'aller au cercle, où le mari fut sans elle.

perdirent comme beaucoup de nous. Mais l'empereur eut le temps avant de tomber de ce trône dont le sang de Bessières, comme celui de tous les amis de Napoléon, avait cimenté les fondations, d'assurer un sort à madame la maréchale Bessières, qui était à la charge de son frère, M. de la Perrière, ancien receveur-général de Paris.

Cette nouvelle me parvint de plusieurs manières. Duroc me l'écrivit dans une lettre que je n'ose pas rouvrir, parce qu'elle est elle-même une annonce de mort!... celle de Bessières m'accabla. Je l'écrivis à Junot, il en fut au désespoir. Il l'aimait comme un frère d'armes loyal et brave, et son âme savait comprendre la sienne...

Quant à l'empereur, il en fut, dit-on, très-affecté. Je le crois avec d'autant plus de raison, que c'était un pilier de moins à son édifice. Le lendemain de la bataille de Lutzen, il traversait les rangs d'un régiment de sa garde, la tête baissée, les mains croisées derrière le dos et l'attitude abattue; un grenadier voulut lui donner une pétition... — Laisse-le pour aujourd'hui, lui dit un des vieux grognards, regarde comme il est triste... *Il a perdu un de ses enfans!...*

La France a payé les funérailles du duc d'Istrie; ce fait est bien glorieux pour lui après les positions brillantes dans lesquelles il s'est trouvé.

CHAPITRE VI.

Bataille de Lutzen. — Napoléon au tombeau de Gustave-Adolphe. — Méditation. — 40,000 coups de canon. — Bataille d'Égypte. — Dernier soupir. — Le roi de Saxe et le prince Eugène. — Médiation armée. — Scène entre l'empereur et le comte de Metternich. — Le chapeau tombé! — Qui le ramassa. — Sort de l'Autriche. — M. de Bubna. — Bautren. — Histoire de Paris, par Dulaure. — Griefs. — Supplément à l'*Almanach national de France*, pour l'an VIII. — Nous avons un maître. — Constitution du gouvernement consulaire. — Madame la comtesse Bertrand. — Jonction du prince royal de Suède aux alliés de la coalition. — Trahison de Bernadotte. — Marie-Louise et Joséphine. — Votre père est une *ganache*. — Synonyme. — *Bon et brave homme*. — L'archichancelier brave *ganache*.

Tandis qu'un premier deuil était pris par l'armée française, un triomphe dont les lauriers avaient été bien sanglans était annoncé avec une grande emphase par nos journaux... C'était la bataille de Lutzen. Cette bataille est appelée autrement par les Russes, qui la nomment *Gross-Gœrshein*. Je pense que Napoléon a voulu réveiller le souvenir de Gustave-Adolphe, qui est

mort à Lutzen, où il est enterré. Napoléon y arriva dans la nuit du 1er au 2 mai. La situation de son esprit était profondément triste ; la mort de Bessières, arrivée depuis quelques heures, et qu'il était contraint de cacher, de *refouler* en lui-même, pour ainsi dire, la gravité de sa position, tout autour de lui donnait une teinte solennelle aux objets, ainsi qu'une forme presque fantastique. Napoléon n'était pas ordinairement dominé par les choses extérieures, mais ici l'effet moral avait une réaction... Il se fit conduire au tombeau de Gustave-Adolphe ; et là, dans le silence de la nuit, pendant les heures qui s'écoulèrent entre la perte d'un ami et le gain d'une bataille, Napoléon éprouva des impressions qui, de son propre aveu, étaient bien étranges et lui parurent à lui-même une sorte de révélation. Quoi qu'il en soit, la bataille de Lutzen fut gagnée par une sorte de phénomène ou d'inspiration du génie de l'empereur, qu'en effet un esprit comme le sien pouvait attribuer à une cause comme celle que je viens de faire remarquer [1].. une sorte de prédestination.

... Cette bataille de Lutzen [2], au rapport de

[1] Jamais il ne s'est expliqué plus clairement... Voulait-il faire entendre que le génie de Gustave-Adolphe évoqué par lui, ne lui avait répondu que par un assentiment à sa propre volonté, qui était de faire la guerre?

[2] On sait comment la bataille fut gagnée. Le maréchal Ney occupait Gross-Gœrshein ; l'empereur était parti et était en marche pour Leipzig, lorsqu'il apprit que le maré-

gens qui s'y entendent mieux que moi, est un des plus beaux faits militaires de Napoléon.

— C'est une bataille d'Égypte, avait-il dit en arrivant sur le terrain... Infanterie et artillerie... point de cavalerie [1]!... Messieurs, il faudra payer de nos personnes ici!...

Et plus tard il a dit lui-même :

— J'ai gagné la bataille de Lutzen comme général en chef de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte!...

Au plus fort de l'action, on vit Napoléon mettre pied à terre ce jour-là, et, comme il l'avait dit, *payer de sa personne*... Et c'est au cri de *Vive*

chal Ney avait en tête toute l'armée ennemie!... A cette nouvelle Napoléon revient au galop suivi de sa garde, et changeant subitement les ordres donnés, il en envoie d'autres, accepte le champ de bataille de l'ennemi... puis se frottant les mains, il dit en riant : — A trois heures la bataille sera gagnée!... A trois heures nous étions vainqueurs...

[2] Il y eut quarante mille coups de canon de tirés dans l'armée française. Une particularité bien extraordinaire qui m'était encore rappelée hier au soir par un officier-général qui s'y trouvait, c'est que l'empereur ne put pas poursuivre sa victoire faute de cavalerie!... Le soir rien n'était magnifiquement horrible, me disait-il, comme l'illumination du champ de bataille couvert lui-même de morts, de blessés et de mourans, dont les gémissemens servaient comme de sinistre accompagnement à la lueur infernale de l'incendie de trois villages où le combat avait été livré corps à corps, et où le feu promenait son ravage destructeur... c'était horrible à voir!...

l'empereur ! que des batteries entières étaient enlevées à la baïonnette !... Oh ! que notre dernier soupir fut beau [1] !...

Pendant ce temps, le prince Eugène, par une marche aussi savante que belle, ouvrait les portes de Dresde au bon roi de Saxe... La fidélité saxonne, sans doute toujours fort remarquable, se remit encore plus en attitude après la victoire de Lutzen. Quant au vice-roi, ce fut le dernier exploit de sa belle campagne. Napoléon avait malheureusement besoin de lui en Italie, il dut y retourner, et partit le 12 mai, le même jour de la rentrée du roi de Saxe dans sa capitale... Le 18 mai, Eugène était à Milan... Une nouvelle armée se recréait par ses soins, et cette armée se battait en Allemagne au mois d'août de cette même année... et elle était de quarante-cinq mille hommes d'infanterie et de deux mille hommes de cavalerie... Tout cela tient au miracle !... Et pourtant l'armée d'Italie avait, dans l'espace de onze mois, fourni quatre-vingt-dix mille soldats !... Quarante mille au commencement de 1812...

[1] Il est entendu une fois pour toutes que je ne veux en aucune manière attaquer l'époque actuelle; je connais trop bien le sang français pour n'être pas certaine que la jeune génération dans laquelle se trouvent deux gages de mon sang n'est pas aussi bonne et aussi vaillante que toute celle dont je parle... Mais la gloire de l'empire, voilà ce que je pleure! voilà ce qui était unique... et ce que la valeur française doit également regretter comme moi...

vingt mille à l'automne... et vingt-huit mille à la fin de mars 1813... Ces derniers, conduits par le général Bertrand, arrivèrent à l'armée d'Allemagne pour ce même jour de la bataille de Lutzen. Ceci est un fait que je crois pouvoir affirmer... Ce départ du prince Eugène fit, je le sais aussi, une vive impression sur l'Autriche... Elle y vit une méfiance que peut-être on n'avait pas... Et dans ce moment, où elle prenait ouvertement le caractère de *médiatrice armée*, elle se sentit blessée... Pourquoi cela ?...

Il arriva dans ce temps un fait qui n'a de valeur qu'autant que les deux personnages mis en scène sont nommés, car le fait en lui-même *n'est rien*, et pourtant il *est beaucoup*...

Napoléon avait une conférence avec le comte de Metternich [1]... Elle était violente, et l'entretien prenait souvent une direction qui pouvait faire craindre à ceux qui auraient entendu qu'il ne finît par une scène, et une scène fâcheuse. L'empereur était peu maître de lui dans de pareils instans ; M. de Metternich, toujours parfaitement en mesure, conservait un immense avantage sur son adversaire, et cet avantage doublait et triplait de force, en ce que tous deux voyaient ce que la colère et le sang-froid de l'un et de l'autre leur faisaient gagner et perdre. Enfin le paroxisme parvint à son point *d'intensité*... Napoléon se prome-

[1] Il n'était que comte à cette époque.

nait rapidement dans son cabinet, contraignant M. de Metternich à le suivre, mais ne pouvant cependant lui faire accélérer son pas. Ce sang-froid qui semblait le braver accrut encore sa colère. Il s'avança vers M. de Metternich avec une grande violence, et lui parla d'une voix encore plus élevée... Dans le même moment, sa petite main retomba sur le chapeau que M. de Metternich tenait; et comme celui-ci était loin de prévoir la secousse, le chapeau tomba à terre...

Napoléon le vit à l'instant, et je suis sûre qu'il regretta vivement que sa main eût touché le malheureux chapeau, soit que le mouvement ait été volontaire, soit qu'il ne l'ait pas été, chose que nous ne pouvons savoir et que nous ne saurons jamais !... Quoi qu'il en soit, son regard rapide suivit le chapeau dans sa chute... M. de Metternich continua sa promenade, avec le même calme, ne parut pas s'occuper de son chapeau... Son intention était non-seulement visible, mais il était facile de voir ce qu'il pensait de la chute du chapeau.

Cette circonstance, si futile en elle-même, avait évidemment influé sur l'humeur et sur l'esprit de Napoléon... Il était préoccupé... regardait le malencontreux chapeau toutes les fois qu'il repassait auprès, et montrait visiblement que ce fait avait action sur lui...

Que va-t-il faire? se demandait M. de Metternich... car dans sa pensée il était déterminé à sortir

sans chapeau, mais à ne le pas relever... Enfin, à la troisième tournée, l'empereur s'arrangea de manière à passer tout près du chapeau, de manière qu'il pût gêner sa marche... Il le poussa alors légèrement du pied, *le ramassa*, et le jeta négligemment sur une chaise qui était près de lui. Il se conduisit, à ce qu'il paraît, dans cette circonstance, puérile en elle-même, mais dont il avait fait une affaire sérieuse, avec toute l'adresse et l'esprit qu'il savait mettre à ce qu'il *voulait bien faire*... Quant au prince de Metternich, son attitude fut noble et belle dans toute cette petite scène, comme elle l'est toujours, au reste, dans les diverses positions où le sort lui fait jouer un rôle... C'est une généreuse et noble créature ayant une excellente bonté...

Tandis que l'armée d'Allemagne était ainsi occupée à tenir tête aux Russes, les communications les plus actives avaient lieu entre la France et l'Autriche. Le comte Louis de Narbonne, connu pour sa volonté de faire la paix, le grand-écuyer de France, M. de Caulaincourt, qui voulait d'autant plus la paix, qu'il était intimement convaincu que la Russie la voulait aussi, étaient tous deux chargés des intérêts de la France. Il y eut à cette époque un fait assez singulier qui mérite de trouver place dans la vie de Napoléon.

Je n'ai jamais beaucoup compris pourquoi Napoléon avait épousé Marie-Louise... Il n'aimait pas l'Autriche, et connaissait sa force, puisqu'il l'avait

détruite trois fois en neuf ans [1]... Il ne se fiait pas à sa politique... Pourquoi donc alors s'unir à elle par un lien qui, de son côté à lui, semblait devoir le lier?... C'est une sorte d'énigme, comme cette énigme chinoise où il se trouve une pièce qui n'a jamais sa place, que la politique de Napoléon, quelquefois pour moi... et cette affaire de son mariage autrichien est dans ce cas-là... Le fait est que, dans cette même année 1813, ce même mois de mai où il livrait des batailles, tout en conduisant politiquement et diplomatiquement les affaires, il avait bien accepté la médiation armée de l'Autriche, mais il n'y croyait pas, et avait contre l'Autriche et sa politique un ressentiment d'une violence qu'il lui était difficile de cacher... En voici une preuve assez remarquable... M. de Bubna lui avait été expédié à Dresde... Il le renvoya à son beau-père avec des instructions et des propositions nouvelles, tandis *qu'au même temps il faisait demander aux avant-postes russes l'admission du duc de Vicence* auprès de l'empereur Alexandre... Mais celui-ci, qui dans ce même moment se voyait à la tête d'une armée de cent quatre-vingt mille hommes, et dans une superbe position, fit de manière que sa réponse fut retardée jusqu'après la bataille qui se préparait : cette bataille était celle de Bautzen...

1 Marengo et 1800... Austerlitz en 1805, et Wagram et es suites en 1809.

C'était le 21 mai, et la bataille de Lutzen avait été livrée le 2 mai!... — Nous serons vainqueurs ce soir à trois heures, avait dit l'empereur le 2 mai!... La même prédiction précéda aussi la victoire de Bautzen... Mais que de flots de sang firent disparaître cette fois la teinte brillante des lauriers de nos soldats. Notre perte fut immense, quoique bien inférieure encore à celle des Russes et des Prussiens... Mais un homme qui tombait dans nos rangs faisait une brèche qui ne pouvait se remplir... *Il faut serrer les rangs!*... L'ennemi a avoué vingt mille hommes de perdus pour lui... toutefois l'avantage de cette victoire fut immense... Il nous rendit maîtres de toutes les routes qui conduisent en Silésie, nous ouvrant ainsi le cœur de la Prusse... Un autre avantage fantastique par son importance, fut de redonner à Napoléon un nouveau baptême de gloire qui le représentait au monde comme le premier capitaine de tous les âges. La supériorité de son génie militaire reçut par cette victoire et par celle de Lutzen une sanction que rien maintenant ne peut plus lui enlever... Avec quels moyens avait-il vaincu dans cette campagne? Était-ce donc *à force d'hommes*, comme on le lui a reproché si souvent!... ou, pour parler plus juste, comme l'ont prétendu des gens qui présument tout de lui sans savoir ce qu'ils disent... Il y a vraiment pitié[1]!...

[1] Sans parler des guerres d'Italie et d'Égypte, il faut

Des Mémoires, et surtout les Mémoires d'une femme, c'est une mosaïque variée, toujours faite sur le même fond, à la vérité, mais avec des pierres différentes. Je crois donc pouvoir faire ici ce que j'ai fait souvent, je veux dire revenir sur des souvenirs oubliés, mais non pas effacés... Ce que j'ai dit plus haut de la légèreté de quelques personnes, en parlant surtout de Napoléon, me rappelle une rectification que j'ai déjà voulu faire relativement à lui, et puis un autre fait venait à m'entraîner, et je laissais l'autre en arrière. Il s'agit cependant d'une chose qui peut-être a été reçue comme vraie dans nos provinces, et surtout dans les pays étrangers... Il existe une *Histoire de Paris* par Dulaure. C'est un ouvrage d'un mérite achevé, et qui est aujourd'hui à sa six ou septième édition, et dont le succès est entièrement

commencer par Marengo, puis Austerlitz, Iéna, Wagram, une foule de campagnes et de batailles où le nombre des ennemis fut toujours supérieur au nôtre. Il y a dans ce que j'avance une vérité *chiffrée* et toute numérique facile à prouver; mais il en est de cela comme de bien d'autres choses, c'est une ignorance des temps et des faits qui est toute pitoyable. Ainsi, dans un ouvrage que j'ai lu l'autre jour, je voyais que le *Directoire envoyait des messages à la Convention*, et qu'il existait en 1794 une administration volant sur les centimes additionnels... tandis qu'en prenant le *Moniteur* tout simplement, on y voit que le Directoire remplaça la Convention en 1796 (13 vendémiaire), et que les centimes additionnels furent l'œuvre, habilement conçue du reste, du génie de l'empereur, alors premier consul.

mérité... C'est précisément ce mérite qui me fait être sévère pour ce qu'il rapporte relativement à l'empereur Napoléon.

Dulaure n'aime pas Napoléon. Il était fort républicain et son opinion était d'une telle nature, qu'il n'a jamais pardonné à l'empereur d'avoir rouvert les églises, de s'être fait sacrer par un pape, et d'avoir pris le titre d'empereur... Ce n'est pas son despotisme qu'il blâme au fond, quoiqu'il s'en prenne à lui, ne pouvant mieux faire, non ; car le comité de salut public en faisait bien au delà, et Dulaure trouvait cela à merveille. Robespierre n'est un mauvais homme, selon lui, que le jour où il brûla le fanatisme et l'athéisme. Il y a dans cette manière de voir un côté burlesque bien curieux à approfondir et bien propre à la moquerie. Le jour en viendra.

Donc M. Dulaure, dans son *Histoire de Paris sous Napoléon*, tout en lui rendant la justice qu'il ne lui peut refuser, justice bien éclatante et qu'il est de notre devoir, à nous autres Napoléonistes, de mettre au jour, parce qu'elle montre le grand homme sans tous les rayons de son auréole. M. Dulaure dit de lui tout le mal que lui inspire sa vieille haine républicaine contre l'homme qui a ramené la noblesse et la messe... Et n'ayant pas beaucoup de choix dans les reproches et les mots de dédain qu'il veut adresser à Napoléon, il dit qu'il fut *seulement troisième* consul le 19 brumaire après la fameuse révolution qui détruisit

ce même Directoire, que lui-même avait établi, le 13 vendémiaire, en dépit des efforts des sections de Paris qui étaient soulevées par un mouvement royaliste [1]. Il s'est trompé, ou bien il a fait un reproche qui n'était pas réellement de bonne foi. Voici le fait tel qu'il est. Je le rectifie, parce qu'il me semble qu'il est peu convenable pour Napoléon de se voir dans une position inférieure tandis qu'il était le maître. Voici la vérité :

L'Almanach de l'an VIII était déjà, non-seulement composé, mais imprimé, lorsque la révolution de brumaire fut accomplie. On fit mettre dans le même volume ce supplément invoqué par M. Dulaure à l'appui de ce qu'il dit. C'est avec ce supplément lui-même que je vais lui répondre.

« Bonaparte [2], dit-il, fut *troisième consul provisoire*, » et il met *troisième consul provisoire* en italique, pour montrer que cela lui paraît extraordinaire et presque ridicule... Voici comment est imprimé, et cet article, et l'arrêté des conseils, dans l'Almanach national de France de l'an VIII de la république.

1 Et conduites par le général Danicamp.

2 Voyez dans le 9e volume de l'*Histoire de Paris*, 4e édition, période XVIIIe, *Paris sous Napoléon Bonaparte*, p. 139. Voyez aussi la note mise au bas de la même page.

SUPPLÉMENT

à l'Almanach national de France, pour l'an VIII.

« Par décret du conseil des Anciens du 18 brumaire an VIII, rendu en vertu des articles 102, 103 et 104 de la constitution, les deux conseils [1] ont été transférés à Saint-Cloud pour y siéger le lendemain 19.

» Le général Bonaparte a été chargé de l'exécution de ce décret, et de prendre les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale.

» Le général commandant la 17e division [2] militaire, la garde du corps-législatif, les gardes nationales sédentaires, les troupes de ligne qui sont dans la commune de Paris, dans l'arrondissement constitutionnel et dans toute l'étendue de la 17e division ont été mises immédiatement sous ses ordres.

» Le 19 brumaire, le corps-législatif [3] réuni à Saint-Cloud a rendu une loi qui porte :

[1] Celui des Anciens, composé de deux cent cinquante membres, et celui des Cinq-Cents. C'est du premier, où étaient les plus vieux députés, que fut formé en grande partie le sénat.

[2] La première division s'appelait alors la dix-septième; c'est le premier consul qui remit les choses en ordre.

[3] Il se composait des deux conseils réunis... des Anciens et des Cinq-Cents.

» Article 1er : *Il n'y a plus de Directoire*, et ne sont plus membres de la représentation nationale les individus ci-après nommés, etc., etc.

» Un article spécial porte que chaque conseil nommera, *séance tenante*, une commission de vingt-cinq membres choisie dans son sein.

COMMISSION CONSULAIRE EXÉCUTIVE,

Créé provisoirement par l'article 2 *du* 19 *brumaire an* VIII, *et installée le* 20 *du même mois au palais du Luxembourg.*

C. Sieyès, C. Royer Ducos,	*ex-directeurs,*	Consuls de la république française.
C. Bonaparte, *général,*		

C. Hugues-B. Maret, *secrétaire-général.*
C. Lagarde, *secrétaire adjoint.*

» Cette commission est investie de la plénitude du pouvoir directorial, et spécialement chargée d'organiser l'ordre dans toutes les parties de l'administration... de rétablir la tranquillité intérieure, et de donner une paix honorable et solide.

» Elle est autorisée à employer des délégués, mais avec un pouvoir déterminé, et dans les limites du sien... »

Voilà comment est *imprimée* la position morale de Napoléon le 19 brumaire an VIII. Ainsi qu'on peut le voir, il n'est question ni de *premier*, ni de *second*, ni de *troisième* consul... Les deux ex-directeurs sont, à la vérité, sous une même accolade ; mais c'est pour montrer bien plutôt leur situation passée que la présente... Le général Bonaparte vient ensuite comme le plus jeune, non-seulement en effet, mais dans l'apparence du monde politique, et une même accolade réunit les trois noms sous la dénomination de : CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE... Mais ce qui peut être ajouté à ce que je viens de rapporter, c'est le fait que voici :

Le lendemain de ce même jour, c'est-à-dire le 20 brumaire, les trois consuls se réunirent dans la salle des conférences au palais du Luxembourg... Il y avait trois fauteuils parfaitement pareils ; mais quelque égalité que les autres consuls voulussent apporter dans leurs relations avec Bonaparte, sa volonté dominait déjà la leur... En entrant dans la salle, il marcha de ce pas rapide que nous lui avons tous connu vers le fauteuil du milieu, s'y plaça avant que ses collègues fussent arrivés au tiers de la salle, et leur faisant signe d'approcher et *de s'asseoir*, il entra d'abord en matière avec cette force de logique et cette clarté, cette concision qui établissaient sa supériorité en si haut lieu qu'aucun autre ne l'y pouvait atteindre... La conférence terminée, Sieyès sortit

de la salle, mais bien différent de ce qu'il y était entré... Il s'approcha du duc de Bassano ; alors M. Maret, secrétaire-général de la commission consulaire, lui frappant sur l'épaule, comme son âge lui en donnait le droit :

— Mon ami, lui dit-il avec une voix profondément pénétrée, NOUS AVONS UN MAÎTRE !...

Et plus tard, dans une autre conversation, il ajouta : « Il raisonne *sur tout, de tout*, avec une connaissance profonde des hommes et des choses, et paraît tout savoir mieux que personne. »

Et puis, un mois après parut la constitution de l'an VIII, promulguée le 24 frimaire, et qui nommait le nouveau gouvernement. Celui-là par exemple, était, comme le dit M. Dulaure, avec des *premier* et des *troisième* consuls... mais Bonaparte n'était pas au troisième rang...

GOUVERNEMENT.

C. BONAPARTE, *premier consul*,
C. CAMBACÉRÈS, *second consul*,
C. LE BRUN, *troisième consul*,
} Au palais des Tuileries.

C. HUGUES-B. MARET, *sécrétaire d'État.*
C. LAGARDE, *sécrétaire-général des consuls.*

J'ai rectifié cette erreur, au reste, constatée dans toutes les éditions de M. Dulaure, parce qu'il me déplaisait de voir l'empereur placé dans

une position toute inférieure, lorsqu'il est à cette époque du 18 brumaire plus grand que dans aucune occasion de sa vie. Il paraîtrait, d'après Dulaure, prendre craintivement et par une sorte *de ruse* le pouvoir qu'il a conquis sur les mains souillées qui le prostituaient au mépris de l'Europe et du moude. Je ne connaissais pas cette portion de l'ouvrage d'ailleurs si estimable de M. Dulaure, autrement je l'aurais réfutée à son lieu, comme je viens de le faire. Mais dans ma *mosaïque* tontes les places sont bonnes pour y mettre une vérité... J'ai même une obligation à cette digression tout en dehors des sujets qui nous occupent, de ces sujets si lugubres et si profondément malheureux!... Hélas! il faut y revenir!... il faut encore ouvrir des tombes et s'entreteuir avec les morts...

J'ai déjà dit le terrible effet que fit sur nous la nouvelle de la fin terrible de cet excellent duc d'Istrie!... elle nous donna une terreur qui ne devait être que trop tôt justifiée... Chaque estafette était attendu avec impatience, et cependant on craignait son arrivée... La position de Junot en Illyrie et à Venise me rassurait complétement. Il n'avait à craindre que le débarquement des Anglais, et comme il ne pouvait s'exécuter qu'en troupes partielles et très-peu nombreuses, je n'étais pas du tout alarmée. Le général Bertrand, qu'il avait été remplacer en Illyrie, vint me voir à son retour avec la comtesse,

et ce qu'ils me dirent du pays, s'il me donna de l'inquiétude pour l'amusement de Junot, me rassura sur ce qui pouvait m'inquiéter; d'ailleurs madame Bertrand fut parfaitement bonne et aimable dans cette entrevue, qui était, pour ainsi dire, la première que nous avions ensemble; elle me parut ce qu'elle est, une femme spirituelle, ayant une grâce infinie quand elle veut plaire, et toute assurée d'être aimée aussitôt qu'elle le voudra. Le général, que je connaissais depuis longtemps, me parla avec un grand intérêt de la position de Junot. Il avait jugé de la profondeur de la plaie par quelques paroles que la douleur avait rendues plus persuasives encore, et il me dit qu'il espérait beaucoup du séjour de Junot dans son gouvernement des provinces illyriennes.

— Il a un immense bien à y faire, me dit le comte Bertrand. Ce bien, pour être effectué, a besoin d'un homme qui possède l'entière confiance de l'empereur, parce qu'il faut à chaque instant des secours que les ministres n'accordent que lentement et avec une extrême difficulté; tandis que lorsqu'on correspond avec l'empereur, comme Junot, les affaires sont améliorées avec une rapidité difficile à croire... Junot jugera de cette position en homme habile et accoutumé à de pareilles besognes.... Le bien qu'il peut faire à l'Illyrie est une création pour le pays. Dites-le-lui bien chaque fois que vous lui écrivez. En présentant ainsi un but à sa vie, vous lui rendrez

sa confiance en lui-même... Vous lui montrerez l'emploi de ses facultés, et il aimera une existence dont le prix lui sera révélé par une voix aussi aimée que la vôtre l'est par lui.

Une nouvelle qui se répandit alors donna une sorte d'agitation plus penible encore à toutes les inquiétudes que nous éprouvions.... ce fut la certitude de la jonction du prince royal de Suède aux alliés de la coalition. On apprit que, le 18 mai, il était débarqué à Stralsund avec trente mille Suédois. Il y a dans cette démarche de Bernadotte une *vérité de trahison* envers sa patrie, que rien n'effacera jamais. La postérité, loin d'accueillir les raisons qu'il a voulu donner pour avoir marché contre la France, et que ses partisans continuent encore aujourd'hui à présenter comme bonnes, ne verra qu'un homme envieux d'une immense renommée qui toujours lui fut importune, et qui a saisi le moyen de vengeance aussitôt qu'il s'est présenter. Non, non, Bernadotte ne fut ni grand, ni généreux, le jour où la bannière suédoise vint augmenter le nombre de celles qui marchaient contre nous. Qu'il ne vienne pas nous répéter ici ces belles phrases de *despotisme châtié.. de soif de conquêtes réprimée...* tout cela est pitoyable. M. le général Bernadotte, tout républicain qu'il le voulait paraître, a trouvé très-bon que les conquêtes de Bonaparte le missent à même de donner de grandes récompenses à ses généraux, et *le prince de Ponte-Corvo* ac-

ceptait gracieusement les dotations et les titres d'*altesse sérénissime* que Napoléon lui donnait. Mais j'ai déjà signalé une profonde vérité : c'est que dans tous les généraux qui avaient fait leurs premières armes, soit à l'armée des Pyrénées-Orientales, soit à celle de Moreau, l'empereur n'avait trouvé qu'une reconnaissance sèche et stérile qu'il pouvait même au besoin présenter comme de l'ingratitude ; *ce qu'ils ont fait,* et Bernadotte leur en a donné l'exemple. Du reste, nous avons vu en 1814 comment le prince royal de Suède traitait son ancienne patrie. Tout cela paraîtra en son lieu. J'ai, pour ma part, un bon souvenir à rappeler.

Après avoir débarqué à Stralsund, Bernadotte avait réuni sous ses ordres une armée forte de cent quarante mille hommes, composée de Russes, de Prussiens et de Suédois. Ce fut cette armée qui, après avoir battu le maréchal Ney à *Dennewitz*, ainsi que le brave Oudinot, sauva Berlin en empêchant Napoléon de profiter des avantages de Dresde... Lui, Bernadotte !... être un obstacle à la gloire des armes françaises !.. et il se dit Français !... Mais en effet il ne l'est plus, il nous a reniés !.. il a renié la France le jour où Napoléon eut en lui, non pas un ennemi de plus, mais un bourreau !...

Tandis qu'il débarquait à Stralsund, il se préparait une grande scène du drame terrible qui se représentait alors. La bataille de Bautzen, dont

j'ai parlé plus haut, fut livrée le 21 mai... Les bords de la Sprée, accoutumés à nos triomphes, revirent encore nos aigles vainqueurs briser les vautours du Nord et leur arracher leurs plumes.. Mais le défaut de cavalerie arrêtait les pousuites de nos troupes !.. Il fallut abandonner en rugissant, au milieu de la victoire, des résultats immenses, parce qu'on ne pouvait atteindre cette misérable cavalerie russe qui, sans oser nous approcher, *s'égaillait* [1] dans la plaine pour piller les fermes et faire des prisonniers isolés.

Pendant ce temps, nous étions à Paris attendant des nouvelles avec une extrême impatience. Souvent j'écrivais à l'archichancelier pour lui en demander, car avec Marie-Louise il n'en allait pas comme avec la bonne Joséphine, qui venait au-devant de nos inquiétudes. Celle-ci, toute gourmée, toute raide et toute étiquette, ne permettait qu'à la duchesse de Montebello d'approcher d'elle. J'ai déjà dit que le choix était parfait, mais peut-être que madame la duchesse de Montebello aurait dû engager l'impératrice à être un peu plus *populaire* parmi nous, si je puis dire ce mot ; au jour du malheur elle aurait peut-être trouvé des sympathies qu'elle n'a pas

1 On appelle ainsi la manœuvre que faisaient les chouans dans la Bretagne ; ils se lançaient dans la plaine, s'abritaient dans les ajoncs, les haies, et de là tiraillaient nos fantassins et nous faisaient des prisonniers.

même éveilées. Comment l'aurait-elle pu faire? Déjeûner, faire un signe de tête à son fils, monter à cheval, faire de la tapisserie, manger de la crême... jouer, tant bien que mal, du piano, bavarder très-peu royalement sur tous nos intérieurs : voilà à quoi l'impératrice s'occupait après les affaires de Dresde, quand elle venait d'apprendre que son père et son mari avaient brisé tous les liens qui les unissaient... Il courut dans ce temps une histoire que je ne crois pas vraie, mais qui eut assez de vogue pour faire juger à quel point Marie-Louise était peu aimée, elle qui aurait été adorée de la France si elle l'eût voulu.

Voici l'histoire :

Parlant un jour de son père avec l'empereur, comme il en était mécontent, il lui répondit avec humeur. Marie-Louise, tout étonnée d'être *rudoyée* par Napoléon, lui qui ne lui parlait jamais qu'avec amour, Marie-Louise insista et continua à vouloir parler de son père à Napoléon. Comme il était sous une impression profondément irritante, il sortit de la chambre en tirant la porte violemment après lui, et dit à l'impératrice :

— Votre père!... votre père est une ganache!...

Le mot *ganache* n'est pas impérial... il n'est pas noble non plus... il n'est pas même fort distingué, j'en conviens, mais il est très-significatif, et peint à merveille... quoi?.. Voyons: ma foi, comment ferai-je pour trouver un synonyme?... Eh bien!

c'est le contraire d'un homme d'esprit... L'impératrice Marie-Louis, que sa grande-maîtresse n'avait pas élevée à savoir ce que voulaient dire de telles paroles l'ignorait entièrement. La voilà répétant le mot *ganache*, de peur de l'oublier, comme Xaïloun, dans le joli conte de l'*Imbécile* [1], répétait pendant une journée :

« Des pois chiches !.. des pois chiches !... »

Et qui redit toujours *ganache*, *ganache*, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la duchesse de Montebello.

— Mon Dieu, ma chère duchesse, dit-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, expliquez-moi donc ce que signifie un mot que l'empereur vient de me dire en parlant de l'empereur mon père : il l'a appelé ganache !...

La duchesse de Montebello fut très-embarrassée... Si l'impératrice lui avait dit comme une autre femme : Mon père... mais cette solennelle parole :

L'empereur mon père !

Arrêtait la duchesse dans sa réponse, et l'explication ne lui semblait pas facile. Cependant craignant qu'une autre moins timorée ne traduisît grossièrement l'épithète, elle répondit avec sa douce voix à l'impératrice :

[1] *Xaïloun, ou l'Imbécile*. C'est un des plus charmans contes de la suite des Mille et une Nuits. C'est une collection peut-être, au reste, supérieure à l'autre que cette suite.

— Madame, cela veut dire un bon et brave homme...

— C'est singulier ! dit Marie-Louise, l'empereur avait l'air bien en colère pourtant en disant ce mot-là... Mais bientôt elle n'y songea plus, et seulement le mot *ganache* eut dans son dictionnaire de mémoire le mot *brave homme* placé en regard.

Quelque temps après, l'impératrice est nommée régente, avec un conseil présidé par le prince archichancelier, qui devenait ainsi *son tuteur*. Voulant un jour lui dire un mot agréable tandis que le prince était magistralement assis auprès d'elle :

— Monsieur l'archichancelier, lui dit-elle en souriant avec le plus de grâce qu'elle put apporter dans ce mouvement de sa bouche, je suis bien aise que l'empereur m'ait donné un conseil formé comme celui que je dois consulter. Mais je suis particulièrement contente, ajouta-t-elle en réservant toutes ses grâces pour le compliment personnel du choix de son président, et j'espère qu'aidée par une brave *ganache* comme vous, je ne ferai rien qui puisse déplaire à l'empereur.

Qui fut étonné ?.. l'archichancelier, j'espère !.. Il regarda son auguste souveraine avec une surprise mêlée d'une certaine expression qui était presque interrogeante, et voulait dire :

— Ah çà ! vous moquez-vous de moi ?...

Mais hélas !... la bouche impériale n'y songeait pas vraiment !...

Du reste je ne garantis pas la vérité de l'histoire. Je sais seulement qu'elle courut dans tout Paris à cette époque, et que l'impératrice demeura propriétaire de sa drôlerie. N'est-ce qu'un prêt ?... je l'ignore... En tous cas on ne prête qu'aux riches, ainsi que le dit un vulgaire proverbe.

———

CHAPITRE VII.

Paris désert. — Passe-temps quotidiens. — Visite et tristesse de Lavalette. — Lettre de Duroc. — Encore une victoire! — Nouvelle visite. — Duroc est mort. — Douloureux avertissement. — Caractère du duc de Frioul. — Amour malheureux. — Dégoûts. — L'envie ne raisonne pas. — Hostilités tacites. — Affliction de l'empereur. — Mademoiselle Hervas d'Alménara. — *Biographie universelle* des frères Michaud. — Bassesses désapprouvées par les Bourbons. — La famille royale de Prusse et l'empereur Alexandre. — Lucien Bonaparte. — Lettre de l'empereur à Madame-mère. — Indépendance. — Royaume de Toscane. — Grandiose.

Paris était désert. Les femmes dont les maris étaient absens, et c'était le plus grand nombre, partaient pour leurs terres ou bien pour les eaux, et il ne demeurait à Paris que celles qui, comme moi, avaient une raison péremptoire pour n'en pas sortir. Ma grossesse avançait; ma santé, sans en avoir reçu le grand bien qu'en espérait Corvisart, était cependant fort améliorée. Je pouvais me promener, m'occuper, et ma vie n'était plus au moins suspendue. Seulement je

pouvais difficilement aller en voiture... j'étais alors grosse de quatre mois et demi....

Tous les soir on se réunissait chez moi. On causait, on faisait de la musique, on jouait au billard, on dessinait sur une table couverte d'albums, de couleurs et de pinceaux, on brodait même, car il y avait des métiers... et puis la bibliothèque était attenante au billard, et ceux qui voulaient lire ou bien regarder de belles éditions, pouvaient facilement se contenter. A minuit on servait le thé, et presque toujours avec le thé on apportait un pâté de Strasbourg, ou bien une terrine de Nérac, ou même une volaille froide, et nous soupions... C'était le meilleur moment de la journée.

Un soir (je n'oublierai de ma vie ce que j'éprouvai pendant quelques heures), un soir, ce bon Lavalette vint me voir. Lui dont la physionomie était toujours si riante et si bonne pour ceux qu'il aimait, il paraissait sombre, et presque farouche.

— Mon Dieu! lui dis-je, qu'avez-vous donc? vous êtes triste comme si vous reveniez d'un enterrement.

Hélas! je devais craindre de prononcer légèrement une telle parole!.. Il tressaillit, et mettant la main dans son sein, il me remit une lettre de la grande armée: elle était de Duroc.

— Oh! que vous me faites plaisir! m'écriai-je...

Je n'avais pas de nouvelles depuis bien long-temps !... Oh ! que je vous remercie !

J'ouvris la lettre ; elle était écrite en deux fois, et si rapidement, que l'écriture en est à peine lisible. Il me l'avait écrite la veille de la bataille de Bautzen, et l'avait continuée le lendemain !... du moins à ce que je puis présumer... Toute la bonté, la bienveillance de son amitié et de son cœur, sont dans ce peu de lignes... Mon Dieu ! mon Dieu ! quel souvenir !

Je relisais ma lettre pour la troisième fois, lorsque, me retournant pour la faire voir à Lavalette parce qu'il y avait un mot charmant pour l'empereur que je voulais qu'il vît, je ne l'aperçus plus... On me dit qu'il était parti dans un trouble fort étrange... Comme lui-même l'était fort souvent, je n'y fis pas une grande attention, et je me couchai sans avoir le moindre pressentiment du malheur qui m'avait déjà frappée.

Voici la lettre de Duroc...

« Il est dix heures du soir. Quoique je sois ex-
» cédé de fatigue, je ne veux pas que l'estafette
» parte sans vous donner de mes nouvelles, car
» voilà bien long-temps que je n'ai pu vous écrire.
» Mais vous ne m'accusez pas, parce que vous
» connaissez toute mon amitié pour vous. J'ai
» reçu hier une lettre de Junot à laquelle je ré-
» pondrai dès que j'aurai un moment. En atten-
» dant que je le fasse moi-même, écrivez-lui que
» l'empereur est content de lui et *qu'il l'aime tou-*

» *jours*... Pauvre Junot! c'est qu'il est comme
» moi... c'est que l'amitié de l'empereur est toute
» notre vie. Tenez, je ne puis supporter la vue
» de son chagrin.... Cette mort de Bessières l'a
» accablé... Je le trouve heureux d'être ainsi re-
» gretté, et si je l'étais autant cependant, j'en
» aurais par avance du regret... Faut-il donc que
» ce soit nous qui lui donnions de nouvelles
» peines!...

» ... Encore une victoire!... Il semble qu'un
» pressentiment *heureux* m'empêchait de fermer
» ma lettre. Cette victoire est un des plus beaux
» faits d'armes de la vie militaire de l'empereur.
» Vous pouvez le dire hautement. Adieu. Donnez-
» moi de vos nouvelles... Je suis inquiet de
» vous.

» DUROC. »

Le lendemain il était à peine dix heures du matin qu'on m'annonce M. de Lavalette... En me rappelant son trouble de la veille, une pensée toute sinistre me traversa le cœur. Je pensai à l'Illyre, et, m'élançant vers lui aussitôt qu'il entra :

— Qu'est-il donc arrivé à Junot ?

— Rien! rien! s'écria-t-il... Et s'asseyant près de moi, il prit mes deux mains dans les siennes, et me dit avec ce charme de bonté qui n'était qu'à lui :

— Ma bien excellente amie, il vous êtes arrivé un grand malheur... mais il est commun à tous ceux qui le connaissaient, car on l'aimait !...

Puis, comme s'il craignait de ne pouvoir dire la fatale nouvelle, il jeta pour ainsi dire ces paroles, comme poussé par une force inconnue :

— Duroc est mort !

Je fis un cri perçant !...

— Oui, poursuivit-il, Duroc est mort... Il a été tué au combat de Rippenbach... ou plutôt par un de ces hasards terribles que la Providence nous inflige... car tout était fini !

Et alors il me raconta comment Duroc, étant derrière l'empereur et causant avec le général Kirschner [1], il fut tué par le ricochet d'un boulet lancé d'une telle distance, que l'on ne conçoit pas que le projectile ait pu avoir son effet... Mais il n'en eut qu'un trop épouvantable, puisque le second ricochet frappa Duroc et le frappa à mort !... Les batailles devenaient terribles!.. l'ennemi apprenait à nous viser au cœur !...

Ce ne fut que quelques jours après que je pus comprendre toute l'horreur des détails de la perte d'un si véritable ami... Dans le moment où Lava-

[1] Beau-frère du maréchal Lannes. Il avait épousé la sœur de madame la duchesse de Montebello, mademoiselle Gheeneuc. C'était un homme fort estimé... Une heure avant, le brave général Bruyères, ancien aide-de-camp de Berthier, avait eu les deux jambes emportées à l'entrée du village de Reichenbach.

lette me les raconta, j'étais dans une sorte de stupeur qui m'empêchait même de l'entendre... Oh! combien je souffris!.. Il semblait que dans ce second coup frappé à ma porte par la mort il y eût une voix sinistre qui me criât de me tenir prête pour une autre affliction qui devait toutes les surpasser!...

L'empereur fut vivement touché de cette mort du duc de Frioul [1]... Il fut auprès de lui dans la chaumière où il fut transporté, dans le village de *Markersdorf*, à l'entrée duquel il avait été frappé... Duroc était couché sur un lit, n'ayant qu'un drap blanc posé sur lui et respirant à peine... Quand il vit l'empereur si ému (il avait les yeux humides), il lui dit:

— Sire, éloignez-vous... la scène qui se prépare vous serait trop pénible... Je vous recommande ma famille...

Mais il n'est pas vrai, j'en suis fâchée pour le *Moniteur*, qu'il ait tenu un aussi long discours que celui qu'on lui prête... Il était accablé... mourant... et peut-être même s'il eût parlé eût-il dit tout autre chose que ce qu'on lui a fait dire... Le maréchal Lannes, qu'on a rendu orateur à son

[1] Michel Duroc, duc de Frioul... Il était né à Pont-à-Mousson en 1772... Son père était chevalier de Saint-Louis, et d'une ancienne et bonne famille; il n'était pas Lorrain, mais de la province d'Auvergne. C'est par suite de son mariage qu'il s'établit en Lorraine et que Duroc y naquit.

dernier soupir, n'a pas dit un mot de ce qu'on a mis dans le *Moniteur*...

Duroc était un de ces hommes que la nature, dans son avarice, ne donne que rarement à la société. Il a été connu, estimé par le monde, qui ne voyait en lui qu'un favori sans morgue et ne connaissant que l'obligeance. Mais pour ceux à qui son âme fut révélée!... pour ceux qui ont pu lire dans cette âme!... oh! que de trésors de bonté, d'ineffable bonté!... Il méritait un bonheur qu'il n'eut jamais.... Pauvre Duroc, je sais ce qu'il a souffert!... Peut-être suis-je la seule!... car celle-là même qui fut la cause de cette souffrance l'a sans doute toujours ignorée... J'ai déjà dit que dans l'origine le hasard seul me rendit sa confidante... on était alors à la Malmaison... Depuis ce moment j'ai toujours été la SEULE personne qui ait eu avec lui ce rapport de confiance... Non-seulement ce bonheur lui *fut enlevé* par la personne qui pouvait le lui donner, mais le malheureux jeune homme n'a jamais connu un jour heureux par le bonheur du cœur... c'est-à-dire par l'amour...

— Je cherche à l'être, me disait-il quelquefois avec ce sourire doux et triste qui lui était propre! je cherche à l'être, mais *nulle part* je ne trouve de sympathie...

J'ai déjà dit que jamais nos rapports ne furent différens de ceux d'un frère avec sa sœur. S'il en eût été autrement, je n'en parlerais pas du tout...

mais la pureté de ces relations me donne le droit de proclamer toute mon estime pour lui et de dire tout le bien que je sais de son beau caractère.

Il me disait souvent :

— Si vous saviez les dégoûts que me donnent tous les hommes que l'empereur a rendus puissans, vous me plaindriez... Grâce à vous, Junot n'est plus injuste, mais combien il l'a été!... Et Marmont... il l'est toujours, lui!... Mais que croient-ils donc que je veux de l'empereur?... un de leurs commandemens militaires?... j'en serais bien faché [1]... un de leurs gouvernemens?... eh! mon Dieu! il me semble que celui des Tuileries en vaut bien un autre... Mais l'envie ne raisonne pas... on est envieux de moi et l'on me croit envieux des autres... on se trompe... je méprise cette passion, qui n'est que dans les âmes non-seulement basses, mais très-inférieures... L'envie est le cachet de la médiocrité... de l'homme incomplet... Aussi de tous ceux qui me voulaient du mal, Junot est-il presque le seul, avec Lavalette et Caffarelli, qui soient revenus de bonne

[1] Sa réputation militaire était justement une des plus belles de celles qui formaient la couronne de Napoléon : lieutenant d'artillerie en 1792, il parcourut rapidement tous les grades, les obtenant presque tous sur le champ de bataille. Ce ne fut qu'en 1796 qu'il fut nommé aide-de-camp du général Bonaparte; le titre de duc de Frioul lui fut donné pour sa belle conduite au passage de l'Izonzo.

foi, parce qu'ils sont hommes de cœur et en même temps supérieurs aux autres.

Cette sorte d'hostilité tacite dans laquelle il vivait avec sas anciens camarades, était pour lui un véritable sujet de peine. J'ai quelques lettres de lui, qui me parlent de cette lutte entièrement occulte, qui donnent une idée juste de la peine qu'elle lui faisait éprouver...

L'empereur fut accablé par cette mort, qui d'ailleurs suivait de si près celle de Bessières [1]... Duroc était une perte immense pour Napoléon... Il y avait treize ans qu'il vivait avec lui dans des relations intimes qui souvent faisaient disparaître le souverain pour n'y voir que l'ami. Ces relations ne furent jamais à la vérité de la nature de celles qui avaient existé entre l'empereur et Junot. Elles avaient eu leur cours pendant une époque terrible de la vie de Napoléon... Il avait *souffert* avec Junot, et souffert des premiers besoins de la vie... Avec Duroc, les chagrins qu'il épanchait dans sa confiance étaient d'une nature différente de celle des chagrins de 1795, lorsque le *général réformé* manquait souvent du nécessaire, et que son aide-de-camp était assez heureux pour venir à son aide [2]...... Ce sont des mystères du cœur

[1] Peut-être même l'excès de cette souffrance en rendait-elle le souvenir pénible à l'empereur... Après tout, l'homme se retrouve toujours et partout; c'est tout dire...

[2] Junot, comme je l'ai dit dans les premiers volumes de

humain bien profonds et bien abstraits... Il est difficile de les expliquer sans blesser bien avant la dignité de l'homme...

Duroc avait épousé une Espagnole, mademoiselle Hervas d'Alménara... C'était un fort beau mariage de fortune. De ce mariage, il eut une fille qui hérita du titre de son père, faveur que l'empereur ne fit que pour elle. M. Molé, alors ministre (je crois qu'il était grand-juge), fut nommé tuteur de la jeune duchesse. Il paraît que son père lui avait légué son âme et toutes ses belles qualités... aussi la mort l'a-t-elle frappée à son matin!... J'étais loin de Paris à cette époque... elle-même était à Nancy... mais j'aurais certes fait bien du chemin pour voir la fille de mon pauvre ami me rappelant son père dans l'exercice de toutes ses vertus.

Et maintenant que j'ai payé mon tribut à l'amitié... maintenant que j'ai dit tout ce que mon cœur savait de l'homme qui ne mérita *pas un reproche* pendant une longue et entière faveur, il

ces Mémoires, était dévoué au général Bonaparte avec une tendresse fraternelle : tout ce que sa famille lui envoyait à cette époque était remis *en entier* aux mains de son général, qui demeurait dans un assez mauvais logement, rue Louis-le-Grand. Il existe encore aujourd'hui un de mes meilleurs amis, qui l'était également de Junot, qui alors se trouvait être aide-de-camp du brave général Laharpe. C'est M. le baron Van Berchem... il peut se souvenir de toutes ces circonstances.

me faut attaquer les serpens haineux qui ont osé lancer leur venin sur une si belle vie. Je veux parler de la *Biographie universelle* des frères Michaud. — Ils ont osé dire dans le tome XII de leur ouvrage (page 379) que : « *Duroc était plus fait pour servir dans un palais que sur un champ de bataille, et que cependant il avait eu l'honneur d'y mourir, le 22 mai* 1813, *à Wurtchen, où il fut tué d'un boulet de canon, quoiqu'il se tînt alors fort loin de la mêlée...* »

Non-seulement l'article est injurieux à la manière des gens qui ne mangent pas à table... mais il est mensonger et tout empreint de cette haine qu'il était de bon goût de verser sur les noms de l'empire à l'époque de la Restauration... bassesse que n'ont jamais ordonnée les Bourbons et qu'ils ont même défendue..... Duroc!..... lui!..... aller mettre en oubli tout ce qu'il avait fait de grand et de remarquable en Italie, en Égypte, surtout à Saint-Jean-d'Acre, où, s'élançant dans une tour, comme au siége de cette même antique Ptolémaïs auraient pu le faire les chevaliers de Philippe-Auguste et de Richard, il se battit corps à corps avec les Turcs et prit cette portion du rempart... A Znaïm, à Wagram, partout où il fallut payer de sa personne, Duroc fut toujours prêt à s'acquitter. Habile dans les négociations diplomatiques, connaissant parfaitement le caractère de l'empereur, il fut souvent employé par lui, et toujours avec une entière approbation de son sou-

verain et l'estime de ceux qu'il était cependant contrait d'amener à des résultats pénibles pour eux... La roi et la reine de Prusse ont éprouvé le bonheur de l'avoir pour ami. L'empereur Alexandre lui portait également une haute estime, et le jour où il me parla si amèrement du duc de Rovigo, il me dit que l'empereur Napoléon avait fait dans le duc de Frioul une perte irréparable... Et ce sont des Français qui ont osé tenter de flétrir une aussi belle vie!... Il y a une sorte de honte même dans la réfutation... On est comme malheureux d'avoir à répondre à une attaque aussi bassement faite après la mort d'un homme!!...

Oh! ce fut une cruelle douleur pour moi que cette mort de Duroc[1]!...

Je n'eus pas la force de l'écrire à Junot... Hélas! lui-même était déjà bien souffrant, et la tragédie devenait à chaque scène plus sombre et plus terrible... .

M. de Narbonne m'écrivit à cette époque une lettre bien touchante. Il avait eu de fréquens rapports avec Duroc et savait combien je l'aimais; ensuite, il appréciait toute l'étendue de la perte

1 On retrouve une preuve touchante de l'amitié de l'empereur pour la mémoire de Duroc dans cette volonté qu'il manifesta de prendre le nom de colonel Duroc, lorsque, en 1815, il voulut passer et vivre en Angleterre... Jamais il ne fut remplacé... Il l'eût été par Junot, si la mort ne l'eût aussi frappé deux mois plus tard.

que faisait Napoléon... Elle n'avait pas de compensation...

Ce fut au milieu de ce deuil intérieur et général que Lucien se montra ce qu'il avait toujours été, une noble et généreuse création de Dieu. Il écrivit à son frère pour lui demander de venir auprès de lui... Il était prisonnier en Angleterre à la vérité, mais non pas sur parole, et il pouvait donc quitter les bords peu hospitaliers où il était retenu par le moyen qui l'y avait conduit, par la force. En lisant sa lettre, Napoléon fut touché, et comment ne l'eût-il pas été en voyant ce frère constamment persécuté par lui pendant ses heureuses années, lui revenir à l'heure de l'affliction, comme pour lui prouver que les cœurs brisés ont toujours une ancre d'espérance dans les âmes généreuses. Cependant il ne lui répondit pas *directement*. Il était sans doute embarrassé pour faire cette réponse... mais il écrivit à Madame-mère, et voici sa lettre !

« Lucien vient de m'écrire pour me proposer
» une réunion que je désire vivement aussi. Mais
» le moment n'en est pas encore venu. Écrivez-
» lui de ma part que sa lettre a trouvé un écho
» dans mon cœur... *Je lui réserve le trône de*
» *Toscane. Il ira régner à Florence, et fera revi-*
» *vre le siècle des Médicis.* Comme eux il aime et
» protége les arts... comme eux aussi il donnera
» son nom à l'époque de son règne... »

Madame pleura de joie en lisant cette lettre.

Elle y voyait enfin la cessation de cette lutte fraternelle qui lui coûtait des larmes depuis dix années!... C'est un des plus beaux caractères de l'époque que celui de Madame-mère!... Je ne puis comprendre comment il a pu se trouver des gens assez stupides pour ne pas l'apprécier à sa juste et immense valeur... Qu'est-ce qu'un accent plus ou moins pur à côté d'actions dignes de l'admiration même des temps antiques, époque où, pour le dire en passant, elles étaient bien autrement communes que dans la nôtre? La conduite de Madame lors de sa fuite de Corse est sublime. Cette femme jeune encore, poursuivie par les factions en furie, et leur dérobant sa tête et celle de ses enfans en fuyant au travers des précipices et des torrens, seule, sans guide, bravant la mort qu'elle croyait trouver à chaque pas!...

« Mais elle ne pouvait pas me frapper, environnée comme je l'étais par mes jeunes enfans, me disait-elle en me racontant son miraculeux voyage à travers les montagnes qui séparent Ajaccio de Calvi... La Providence ne pouvait abandonner une mère qui restait elle-même comme seul secours à un jeune garçon et à trois jeunes filles dont la beauté doublait le danger... »

Et en me parlant ainsi, la matrone vénérable, alors mère de quatre rois puissans, devenait elle-même d'une beauté lumineuse... Toute la noblesse de son âme venait se refléter dans ses yeux, et je baisais sa main avec un respect involontaire,

auquel répondait une profonde et véritable tendresse.

Cette lettre de l'empereur concernant Lucien, et l'offre du trône de Toscane (que Lucien n'accepta pas à cette époque), est un fait fort curieux et très-important pour l'histoire de Napoléon, et qui fut tout-à-fait ignoré dans le temps. Je le publie *parce qu'il est vrai*, et que je veux autant qu'il est en mon pouvoir justifier mon dévouement à Lucien et à tout ce qui lui appartient. Ce dévouement n'est pas une de ces choses purement machinales qui portent vers un individu parce qu'il porte le nom d'un autre... J'aime Lucien depuis mon enfance. J'ai appris mon affection de tous les miens, et elle me fut ensuite inculquée par son propre mérite... Plus tard l'injustice de Napoléon fit sur moi l'effet que l'injustice produit toujours sur les âmes généreuses[1]... Elle m'attacha pour la vie à l'homme qu'on persécutait parce qu'il voulait demeurer dans son indépen-

1 Il est une autre chose qui produit aussi sur moi un effet étrange. C'est le monde poursuivant un être supérieur de sa haine. J'éprouve d'abord de l'attrait pour l'individu condamné... J'examine, j'étudie et je cherche la vérité dans la nuit obscure dont la prévention entoure une vie qui souvent est noble et généreuse... Alors, quand j'ai reconnu la haine et l'envie, quand je les ai bien séparées de leur victime, cette victime devient pour moi un objet saint et vénéré, que je ne puis assez venger des injustices d'un monde toujours prêt à condamner, et ne sachant jamais absoudre.

dance native, sa noble indépendance d'HOMME, que je voyais tant d'autres prostituer, le front dans la poussière devant celui qui du reste avait des balances et des poids bien justes pour taxer la valeur de chacun. Sans doute il pouvait être irrité contre Lucien de cette ferme résistance qui se levait avec calme devant ce pouvoir colossal d'une puissance fantastique, et qui se contentait de répondre :

— Avant d'être votre frère, je suis une créature de Dieu. La mission qu'il m'a donnée sur la terre est de soulager, non d'opprimer mes semblables... Améliorer leur sort, voilà ce que je me dois à moi-même. Il m'est donc impossible d'être votre délégué pour imposer des lois despotiques..... Laissez-moi mon obscurité... je la préfère à vos couronnes, car je suis libre.

Voilà les paroles que Lucien proféra TOUJOURS. Voilà les sentimens qui l'ont animé pendant son exil à Rome, pendant sa captivité presque cruelle à Malte, pendant sa prison rigoureuse en Angleterre [1]... Partout et toujours libre de pensées et de volonté, Lucien offre à ceux qui voudront admirer son beau caractère sans une ridicule par-

[1] L'offre d'aller auprès de Napoléon fut faite par Lucien, lorsque l'empereur était à Sainte-Hélène... Il offrait à son frère d'aller s'enfermer avec lui, avec sa femme et ses enfans!... s'engageant avec le gouvernement anglais à n'en *jamais sortir !*... Ce fut Napoléon qui refusa!!!...

tialité contraire, un des plus beaux types que l'époque si fertile de la Révolution présente à l'œil de l'homme observateur... Il y a du héros dans cet homme... Il y a *du grandiose* dans la coupe de son être.

CHAPITRE VIII.

Le duc de Vicence. — Entretien avec l'empereur Alexandre. — Estime. — Caractères appréciés. — Ruse de guerre. — Prétentions diminuées par les victoires de Wurschen et de Bautzen. — Ouvrage de M. de Norvins. — M. de Metternich. — Portrait. — Citation de Tacite. — L'homme d'affaires. — Joachim. — Flotte anglaise. — Méfiance. — *Le destin et les aides-de-camp.* — Le conseil des ministres. — Projet d'indépendance. — Grave offense. — Plans et perspectives de résidences royales. — *Michaïlow.* — Nouvelle Bastille. — Paul 1er de Russie. — ... TU N'AURAS PAS DE CHAUMIÈRE. — Paroles prophétiques.

Me voici arrivée à une époque que je voudrais passer en silence... Il est de malheurs... des douleurs, qui n'ont pas de noms, et qui, d'ailleurs ne trouvent pas de sympathies dans ce qui nous entoure, passé un certain cercle dans lequel nous vivons... Je vais, au reste, reculer le plus que je pourrai le moment de parler d'une catastrophe qui fut aussi pour Napoléon un malheur réel...

On se rappelle que j'ai parlé plus haut d'une démarche faite par lui auprès de l'empereur Alexandre. Elle consistait dans la demande de l'admission du duc de Vicence, alors ministre des

affaires étrangères, auprès de l'empereur de Russie... Le duc de Vicence était fort aimé du czar, et Napoléon connaissait tout l'empire qu'il pouvait exercer sur lui... empire d'autaut plus positif, que le duc de Vicence était parfaitement de bonne foi, et croyait n'exprimer, *de part et d'autre*, que la vérité des sentimens de chacun... Lorsque l'empereur de Russie vint me voir en 1814, il me fit l'honneur de me parler de choses fort sérieuses et fort importantes, parmi lesquelles une surtout me frappa : ce fut particulièrement le choix, disait-il, des personnes que l'empereur Napoléon avait envoyées près de lui. Je parlerai de cette conversation avec toute l'attention qu'elle mérite, lorsque nous serons à son époque; mais il me faut en extraire ce qui a rapport à celle-ci...

— Lorsque je vis que l'*empereur Napoléon* [1] envoyait auprès de moi un homme comme le duc de Vicence, me dit l'empereur de Russie, je commençai à croire à sa sincérité... Le duc de Vicence est l'homme que j'estime le plus, ajouta le czar, après un de ces momens de recueillement sur soi-même, qui prouvent qu'on fait un appel intérieur à sa conscience... il a du chevaleresque dans l'âme... oui, c'est un honnête homme.

[1] Le czar n'appelait jamais l'empereur autrement que *l'empereur Napoléon*. En général il était admirablement bien en parlant de lui.

— Sire, lui dis-je fort émue, Votre Majesté ne peut louer le duc de Vicence devant une personne plus faite pour apprécier ce qu'elle en pense que moi... Nous avons été presque élevés ensemble. Je l'appelais mon frère, et son digne père m'appelait sa fille. Armand est digne de vos éloges...

— Vraiment! s'écria l'empereur de Russie, tout enchanté de trouver enfin une sympathie de cœur entre lui et la personne à laquelle il parlait d'un homme auquel il s'était attaché par la raison qui fait qu'on est *lié* par le bien qu'on fait... Vraiment! vous êtes aussi intime avec le duc de Vicence!.. cela me fait plaisir... Mais vous avez dit tout à l'heure : *Je l'appelais mon frère!..* et pourquoi ne l'appelez-vous plus ainsi?...

Je rougis beaucoup, et bien que j'eusse derrière moi une tenture de soie pourpre, l'empereur s'aperçut de l'effet qu'il venait de produire sur moi par sa question... Mais je ne veux pas poursuivre : ce qui suit appartient à 1814. Je dirai seulement ce qui est de 1813...

— Oui, me dit l'empereur Alexandre, je fus *bien heureux*, *et bien heureux* est le mot, madame Junot, vous pouvez en croire ma parole... elle est celle d'un homme d'honneur [1]. Je *fus bien heureux*

[1] J'ai conservé plus que de l'estime pour la mémoire de l'empereur Alexandre. Je ne parle pas de ma reconnaissance personnelle pour ses bontés envers moi ; je ne parle

quand je vis ce nom du duc de Vicence dans l'homme envoyé pour traiter avec moi à Bautzen... Oh ! si Napoléon avait voulu, à Bautzen !... à Plewitz, lors de l'armistice !... mais il ne voulait pas la paix... même à Prague !...

— Il y avait aussi, à Prague, un homme bien honnête, et bien dévoué, Sire... M. le comte de Narbonne !...

L'empereur de Russie me regarda avec une grande attention, comme pour voir si je ne lui tendais pas une piége... puis il dit, en inclinant la tête :

—Oui, c'est un loyal chevalier... et il était en 1813 ce qu'il était en 1788, lorsqu'il se battit pour un bouton de rose... A Prague, il n'en eut que les épines... Mais je sais que ce n'est pas sa faute si les affaires n'ont pas mieux été.

Je m'arrête ici... La conversation du 17 avril

ici du czar que comme le vainqueur le plus modéré que l'histoire puisse présenter dans ses pages : il était à la fois humain, valeureux, libéral et roi habile. J'aime l'empereur Alexandre... je l'aime comme Française, ce qui peut être expliqué par sa belle conduite en 1814... Les résultats de 1815 ne peuvent lui être imputés... Le fait réel, c'est qu'en 1814 il eut une noble conduite. Certes l'homme dont on vient de brûler la maison, et qui, une heure après, entre dans celle de l'incendiaire ayant une torche allumée à la main, et qui est assez maître de lui pour ne pas user de représailles, est un homme qu'il faut admirer, et c'est ce que je fais.

1814 viendra en son lieu ; j'en ai seulement extrait ce qui avait rapport à l'époque où nous sommes, pour indiquer le degré de faveur où était alors le duc de Vicence auprès de l'empereur Alexandre...

Il y eut une sorte de ruse assez singulière en raison de ce qui se passa lors de la demande de l'admission du duc de Vicence, la veille de la bataille de Bautzen. L'empereur Alexandre comptant la gagner, ne répondit pas d'abord à Napoléon, remettant à le faire *après la victoire*, parce qu'alors le ton de la réponse devait avoir une tout autre physionomie... Mais le sort en ordonna tout autrement, et ce fut Napoléon qui, sans cavalerie, avec de jeunes soldats, vainquit une armée plus forte que la sienne de plus de trente mille hommes... Le czar répondit alors d'un autre ton que celui qu'il avait projeté de prendre. Le duc de Vicence fut chargé, comme l'avait demandé Napoléon, de ses intérêts, et le 14 juin l'armistice de Plewitz fut conclu. On reconnaît là le caractère de Napoléon... il demande un armistice, mais c'est entre deux victoires... dont l'une est mémorable, comme exemple du plus habile talent militaire. Je dois encore faire ici une observation, c'est que si l'empereur Alexandre avait franchement accepté la proposition le 18 mai, lorsque Napoléon fit demander aux avant-postes russes l'admission de Caulaincourt, tout le sang versé dans les deux batailles de Wurschen et de Baut-

zen aurait été épargné... mon malheureux ami vivrait peut-être encore, et mes enfans auraient eu un second père... mais il en fut ordonné autrement par la Providence... Toutefois, cette victoire de Bautzen, si miraculeusement obtenue, ou plutôt si habilement imposée au sort des armes, avait changé l'esprit de la coalition. L'Autriche voulut encore revoir les affaires avant de se mettre contre ce lion terrible auquel les forces revenaient si vite après les avoir épuisées M. de Bubna, l'un des hommes les plus remarquables du cabinet de Vienne, après M. de Metternich toutefois, que je regarde comme l'homme d'État le plus habile qu'il y ait aujourd'hui en Europe, fut envoyé à Dresde auprès de l'empereur Napoléon, pour remplir auprès de lui les mêmes fonction diplomatiques que M. de Stadion auprès du roi de Prusse et du czar... L'armistice était une chose du plus haut [1] intérêt pour nous. Notre armée était fatiguée et demandait du respos. Napoléon attendait une cavalerie qui arrivait, mais à laquelle il fallait du temps... L'armistice don-

[1] Toute cette époque est admirablement décrite dans le bel ouvrage de M. de Norvins sur Napoléon. Cette histoire est un bien beau morceau; rien n'est comparable au beau style et à la vérité des faits importans. Je possède une foule de lettres écrites à Junot, ainsi qu'à moi, de l'armée d'Allemagne à cette même époque; ces lettres sont des relations fidèles des événemens, et se trouvent en rapport exact avec M. de Norvins.

nait tout cela... en le demandant, Napoléon comprenait toutes ses conséquences. Je crois que les alliés ne les ont pas aperçues... autrement il serait stupide de penser qu'avec la possibilité d'abattre le colosse redouté, on lui laissait au contraire celle de renaître, et de devenir plus formidable encore par le prestige d'une invulnérabilité que nul revers ne pouvait attaquer. On a dit à la vérité que l'empereur de Russie attendait deux renforts... Le premier était l'armée du général Saken, le second l'arrivée du transfuge Moreau, à qui le prince de Suède, *le général Bernadotte*, avait écrit lettres sur lettres pour accélérer son retour en Europe et qui pourtant n'arrivait pas... On disait que l'Autriche avait aussi son intérêt à l'armistice, parce qu'elle *n'était pas prête*... enfin, il paraît qu'il arrangeait tout le monde, cet armistice[1]... Il est à regretter qu'au lieu de l'accorder on n'ait pas persisté à continuer la guerre... du moins Napoléon aurait-il évité sept années d'agonie sur le roc de Sainte-Hélène... Oh ! si l'avenir lui eût été dévoilé, il aurait bien préféré une mort glorieuse au milieu de ces jeunes bataillons mourant pour lui, à peine âgés de vingt ans, à des années de torture, sans gloire et sans espérance !..

1 Une chose assez bizarre et que j'ai déjà rapportée, je crois, c'est que Napoléon se servait en parlant du mot *armistice*, ou *amnistie* indifféremment, sans spécifier les deux cas, qui sont pourtant bien différens l'un de l'autre.

J'ai parlé tout à l'heure d'un homme dont le nom doit se trouver souvent maintenant dans ces Mémoires, c'est M. de Metternich. Je vais tâcher d'esquisser son portrait, et de ne le colorer ni avec la partialité d'une amie, ni avec la prévention d'une ennemie, car le sort a voulu, par la conséquence de tous nos revers, que nous fussions l'un et l'autre.

M. de Metternich est un homme d'une capacité qui le place immédiatement hors de la ligne des hommes d'État d'aujourd'hui. Il est impossible, quand on le connaît, de ne pas regarder en pitié les petites ruses, les continuelles finesses d'un homme que l'Europe a placé pendant quarante ans tout en haut d'une colonne, mais dont aujourd'hui elle démolit l'apothéose pour le placer là où toujours il aurait dû seulement être, c'est-à-dire avec les hommes d'esprit... Il existait encore, il y a peu de temps, un autre homme élevé à son école, et comme lui rempli de ruses et de détours... il est mort... que Dieu le prenne en grâce, et lui pardonne tout le mal qu'il nous a fait... C'est le duc d'Al... g.....

M. de Metternich a un caractère ferme, un sens et un jugement parfaitement droits, un esprit fin, actif, capable de grande application, et réunissant à la fois la raideur de la résistance à la flexibilité qui sait accorder. J'ajouterai qu'il a bien plus que du talent, et que son génie lui a marqué depuis long-temps la première place parmi les hommes

d'État qui régissent aujourd'hui et qui régissaient en 1813 les empires de l'Europe... A cette époque, il possédait une faculté merveilleuse à l'âge si peu avancé qu'il avait [1] : c'était une connaissance parfaite des affaires, des hommes et des choses. Il joint à ces qualités une grande élévation d'âme, de la générosité et de la franchise dans les relations de la vie d'homme d'État, comme il le ferait dans celle d'homme privé; il a de la bonté et un esprit charmant tout complet de finesse et de grâces.

Sa figure était remarquablement belle; son regard si calme et si pur était lui-même éloquent comme une parole presque toujours bienveillante, et qui appelait la confiance, parce que ce regard était en harmonie avec un sourire gracieux, quoique à demi-sérieux, et tel qu'il convenait à un homme chargé des intérêts d'un grand empire, lui, étant encore jeune homme, et envoyé près de l'homme que le monde entier regardait alors avec une juste crainte. Ce fut dans cette partie de sa vie politique que M. de Metternich déploya une grande capacité, et prit ses degrés comme ministre habile dans le collége des hommes d'État. Sa position, souvent des plus critiques, fut traitée par

1 M. de Metternich n'avait pas quarante ans en 1813... lorsqu'il vint à Paris comme ambassadeur d'Autriche; après la bataille d'Austerlitz, il n'avait pas trente-deux ans; il paraissait si jeune avec ses cheveux blonds, qu'il mit de la poudre pour se vieillir.

lui avec l'attention qu'il devait apporter à celle d'un ministre d'une grande nation malheureuse, et il prouva souvent dans les heures difficiles qu'il dut entendre sonner, qu'il savait aussi bien suivre l'inspiration du génie que prendre conseil de la méditation. J'ai vu M. de Metternich dans la position la plus étrange, et à la fois la plus terrible, car nulle époque ne pouvait lui offrir un point comparatif pour avoir un lieu de départ, et se guider dans le labyrinthe qu'il parcourait... Ce fut là qu'il prouva qu'il était plus qu'un ministre et qu'*un homme d'affaires* enfin... Il révéla l'homme d'État, et l'homme d'État d'une haute portée... Il aurait pu prendre pour sa devise ce mot de Tacite : *supra negotia* [1] !...

J'ai quelquefois entendu des Français parler de M. de Metternich avec une amertume qui était peut-être naturelle, mais qu'il eût été convenable de dissimuler, ou tout au moins de contraindre : M. de Metternich était Autrichien avant tout. Il devait non-seulement fidélité, mais secours, assistance de ses lumières et de ses services à celui qui était son maître, et son maître malheureux... En le condamnant, ceux qui l'attaquent ne font pas leur éloge... Que feraient-ils donc à sa place?...

1 *Supra negotia.* (TACITE, liv. III.) « Il était au-dessus des affaires. » Et l'explication du mot est juste; car rien n'est pitoyable comme l'homme qui conduit les affaires avec une exactitude trop scrupuleuse...

Non, non... ce n'est pas dans les années que nous venons de parcourir, ni en 1813, ni même en 1814, que M. de Metternich est susceptible de reproches... Il reste une époque qui, à elle seule, suffit pour lui en mériter de bien graves, et qu'il pouvait éviter... cette époque, c'est 1815... Nous y arriverons... jusque là demeurons dans le silence...

C'est une campagne étrange que cette campagne de 1813... Cette manière de livrer une bataille et d'avoir une conférence, d'obtenir une victoire et de signer un armistice ; il y a là dedans toute une satire sanglante de la mauvaise nature de l'homme... car Napoléon n'était pas dans sa conduite plus méchant, plus sanguinaire qu'un autre !... Les passions humaines lui avaient été seulement inculquées par la nature sur un modèle plus vaste et plus fort que celui des autres... mais il obéissait à la loi commune, qui, pour satisfaire les appétits déréglés de ces mêmes passions, leur jette des hommes à dévorer... des royaumes à anéantir...

J'ai déjà dit que j'avais beaucoup d'amis à Naples dans tout ce qui entourait la reine et le roi Joachim. Je reçus à cette époque des lettres qui me surprirent étrangement. Le roi, me disait-on, avait reçu de l'empereur la demande de l'aller rejoindre en Allemagne, et le bruit courait dans l'intérieur même du palais, que le roi de Naples *refusait*... J'avais déjà eu la relation de son arrivée à Naples, et c'est ici le lieu de raconter sommai-

rement ce qui suivit le départ inexplicable du roi de Naples lors de son abandon de la France à Posen le 17 janvier 1813.

Murat a certainement de grands torts envers l'empereur, mais une chose que je puis certifier, parce que les preuves en sont dans mes mains, c'est qu'une conspiration formée dans son plus intime intérieur a été l'unique cause de ses premières fautes. C'est une intrigue très-habilement formée d'ailleurs, qui le fit partir aussi précipitamment de Posen le 17 janvier... Joachim fut à dessein alarmé sur les projets des Anglais sur son royaume; on lui fit parvenir des avis très-pressans qui lui annonçaient qu'une flotte anglaise était en vue des côtes de la Calabre, et qu'un débarquement se préparait... Cet avis, avec des lettres de la reine, qui était également dans l'erreur, je veux bien le croire, lui parvint inopinément à son quartier-général le 15 ou le 16 janvier. Murat partit aussitôt avec le général Rosetti, son aide-de-camp, et courut à Naples dans une inquiétude qui lui ôta pendant la route toute faculté de dormir, de manger et même de parler... Quelquefois il se frappait le front en répétant :

— Les Anglais !... les Anglais !... Rosetti, vous verrez qu'à Florence nous apprendrons qu'ils sont débarqués, et qu'ils sont déjà maîtres de la Calabre !...

En arrivant il ne fut pas descendre à Naples... il fut à Caserte, où était la reine avec sa famille...,

La personne qui m'a donné tous ces détails était alors à Caserte où la retenait son service, et elle me disait que l'entrevue de Joachim et de Caroline avait été, non-seulement contrainte et froide, mais que des scènes violentes avaient suivi le retour du roi... Le lendemain même de l'arrivée de Murat, le duc de........ attaché à la reine, reçut ordre de se retirer de la cour, et peu de jours après il fut exilé... beaucoup d'exécutions de ce genre eurent lieu dans le mois qui suivit... Ce malheureux Murat était en butte à une méfiance d'autant plus terrible qu'elle frappait sur tout ce qu'il devait aimer, et qu'il aimait toujours, car il était bon et n'avait que des ridicules... Mais bientôt sa politique devint sombre et mystérieuse... Il était agité, inquiet... Souvent, au milieu de la nuit, on le réveillait pour introduire auprès de lui des hommes inconnus... Il y a des renseignemens sur cette époque de sa vie qui donnent la preuve que dès cet instant Murat préparait la séparation qu'il voulait amener entre l'empereur et lui; il avait alors un motif beau et généreux, c'était l'indépendance de l'Italie... Je ferai connaître tout à l'heure sa correspondance secrète entre lui et l'empereur Napoléon, que je suis assez heureuse pour posséder... elle jettera beaucoup de jour sur ce temps obscur et mystérieux de sa vie... Je dois dire ici qu'au commencement de 1813, l'Angleterre, qui, par le fait, gouvernait et possédait la Sicile depuis la mort de la reine,

avait offert de traiter avec Murat, en lui proposant une armée et des subsides considérables... Le malheureux prêta l'oreille à la tentation... Le serpent qui le séduisit fut le désir d'échapper à sa femme, dont il soupçonnait aussi les desseins... Sa vie était misérable !... il était bien autrement malheureux que lorsqu'il se plaignait au destin *de n'avoir pas d'aides-de camp* [1]... L'infortuné !... c'est ici que se termine sa vie !... le reste est une

[1] Le gravité de l'époque et des événemens empêche de mettre autrement que dans une note le fait suivant : Le roi de Naples était en Russie, lors de la première campagne, n'étant à cette époque que grand-duc de Berg et de Clèves... Un jour, il avait fourni la plus belle part de toutes les parts de gloire, et après être rentré excédé de fatigue, ses aides-de-camp, au nombre de douze ou quinze jeunes officiers, tout-à-fait distingués, tels que M. de F.....t, M. de L.......n, M. de R........, M. M. D...n*, et une foule d'autres, s'étaient retirés dans une grange, et là, au milieu d'une vingtaine de bottes de foin qu'ils avaient déliées, ces messieurs dormaient d'un sommeil profond qu'ils avaient certes bien acheté. Le prince, qui voulait envoyer un ordre, fait chercher un de ses aides-de-camp, et ne trouve personne ; enfin, il les cherche si bien lui-même qu'il les déterre dans leur foin... A cette vue, il fait une exclamation, et levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria avec une expression dont son accent si fortement prononcé fait tout le prix...

« Malheureux prince qué jé suis!... jé n'ai pas d'aidé-de-camp!... Non, jé vous lé dis... jé n'ai pas d'aidé-de-camp!... malhureux prince!... »

* Père de Madame Sand.

grande infortune sans doute; mais si Murat eût été un homme, cette infortune eût été honorable et grande.

Le jour où le courrier de Napoléon arriva à Caserte, le roi assembla un conseil général de ses ministres.

— Messieurs, leur dit-il, l'empereur Napoléon m'engage à aller le joindre à son armée d'Allemagne...

Et après ce peu de mots, il se tut et joua avec une lettre qu'il tenait à la main, paraissant absorbé dans une profonde rêverie; par intervalles la main qui tenait la lettre la serrait convulsivement, et venait ensuite lacérer une feuille de papier qui était devant lui...

Ceux qui composaient le conseil, croyant que Joachim ne cherchait qu'un prétexte pour refuser l'empereur, furent au-devant même de sa parole, et lui en fournirent à l'envi.

— Sire, lui dit le duc de G...., le peuple de Naples ne *veut* plus que Votre Majesté s'éloigne de lui... Son amour est trop vif... ses inquiétudes trop profondes... Sire, ne nous quittez plus !...

— Sire, lui dit un autre, votre santé altérée par tant de fatigues n'en pourrait soutenir de nouvelles... Ne nous quittez plus, *n'abandonnez pas vos enfans*... Ils vous aiment tant !..

— Et puis, disait un troisième, pourquoi Sa Majesté, si elle doit tirer l'épée cette année, la tirerait-elle pour une autre cause que celle de ses

sujets ?.. Ils peuvent être attaqués... ils le seront CERTAINEMENT... Sire, demeurez avec nous...

Murat ne disait rien. A chaque discours il faisait un signe de la tête et semblait approuver... Le conseil se sépara, et chaque conseiller se retira chez lui bien convaincu que son éloquence, et surtout son apparent attachement, avait empêché le roi de quitter Naples... ils le dirent dans toute la ville.. Le lendemain matin on apprit que le roi Joachim était en route pour l'Allemagne... Ce mouvement, tout d'impulsion, fut la dernière lueur de sa grande âme... C'est un beau mouvement, et qui rachète bien des fautes, selon moi... Il rejoignit l'empereur pendant l'armistice de Plewitz... Napoléon lui donna le commandement de l'aile droite de son armée le jour de la bataille de Dresde... A partir de ce jour jusqu'à celui de son départ pour l'Italie, qui eut lieu après la bataille de Leipsik, sa conduite fut celle qu'il avait tenue jadis à l'armée d'Italie et à l'armée d'Égypte. Il semble qu'il voulait prouver que ce n'était pas son sang qu'il refusait à l'empereur !.. Je le répète... les torts ne viennent pas de lui...

C'était sans doute une belle utopie à mettre en pratique que cette indépendance de l'Italie... L'empereur Napoléon, qui avait délivré cette belle partie de l'Europe en 1796, lorsque l'Autriche et le Nord tout entier la couvraient de leurs bataillons, ne pouvait que sourire à une telle entreprise... Mais le général Bonaparte était devenu

l'empereur des Français, et maintenant il en était de sa manière de voir, comme l'homme qui est de l'opposition tant qu'il a sa fortune à faire, mais qui change la direction de son gouvernail aussitôt qu'il est dans la route du pouvoir... Rien n'est plus relatif que les vues politiques... Aussi le vrai patriote... l'homme du pays... celui qui ne connaît qu'une chose... le bonheur général... voilà celui qui peut être écouté quand il parle et appelle sous sa bannière... Oui... mais combien y en a-t-il de ces hommes-là ?...

J'ai présenté autant que je l'ai pu le portrait moral des hommes qui figurent au premier rang dans cette lutte européenne dont les secousses ébranlent le monde dans cette année 1813... Les derniers soupirs du colosse étaient plus redoutables que les pulsations pleines de vie d'un cœur vulgaire... Quant à l'attitude des souverains, elle était convenable, mais elle annonçait que l'orage suivrait ce calme imposé par une loi que chacun n'observait qu'à regret. Le roi de Prusse et l'empereur de Russie étaient ensemble à Schweidnitz... l'empereur d'Autriche et M. de Metternich au château de Gittschin, et l'empereur Napoléon à Dresde même, où il occupait le palais Marcolini... Il se promenait beaucoup dans ses beaux jardins, et ce fut dans ces jardins même qu'il dit à M. de Metternich cette parole si offensante que M. de Metternich eut la générosité d'oublier en-

suite..... même à Prague, où sa conduite fut admirable pour nous [1].

C'est une belle chose que ce palais Marcolini... L'empereur Napoléon en parlait un jour devant moi avec ce bon roi de Saxe, qui nous disait ce que cet édifice avait coûté, et, sans me rappeler le chiffre positif, il me souvient seulement que c'était une somme immense; Napoléon en avait le le plan très-détaillé et parfaitement bien colorié...

A cette époque, Napoléon prenait des renseignemens sur toutes les belles résidences de l'Europe... Les châteaux royaux, comme les habitations particulières, devenaient l'objet de son attention, et tout cela pour le palais du roi de Rome. Un jour il me fit longuement causer sur les résidences espagnoles et portugaises... Je lui donnai à ce sujet tous les détails qu'il voulut, et je lui fis remettre le lendemain deux vues, l'une de Cintra et l'autre de la Granja... Celle de Cintra ne pouvait lui être bonne à rien, parce que, avec toute sa puissance, il ne pouvait pas faire une vallée comme celle de Cintra... Quant à la Granja, les jardins ne sont qu'une mauvaise copie de Ver-

« 1 Eh bien, comte de Metternich, combien l'Angleterre vous a-t-elle donné pour me faire la guerre?... dites-moi cela à présent... »

Il est inconcevable comment l'empereur avait peu le tact sûr et même convenable, en blessant ainsi des hommes qu'il devait au contraire gagner à sa cause, et qui d'ailleurs le méritaient si peu!

sailles, et le château est du plus mauvais goût comme architecture...

— Mais Votre Majesté devrait avoir des vues de l'Escurial, c'est un monument bien curieux comme habitation royale ; et dans la collection qu'elle en fait...

Je regardais en même temps en souriant une vingtaine de vues de tous les châteaux royaux et impériaux de l'Europe[1] où il ne manquait *seulement* que *l'Escurial, Aranjuez* et *Versailles*... Il me comprit et me pinça le nez.

— Oui, oui, riez, me dit-il... Mais au fait vous avez raison ; quoique je n'aime pas ce château de Versailles, ce n'en est pas moins une bien belle chose... Si l'on avait une baguette de fée pour le transporter sur le plateau de Chaillot, il ferait un bel effet de là comme point de vue pour les gens de Paris, n'est-ce pas ?

— D'autant mieux, répondis-je sans élever la voix, qu'alors les Parisiens ne diraient pas que Votre Majesté veut faire élever une citadelle sous le prétexte de bâtir un palais au roi de Rome.

Il comprit probablement combien je trouvais cette pensée ridicule, car il me répondit en souriant et en levant les épaules...

— Les imbéciles !..

1 Ce fut dans une audience particulière, que j'eus de lui le 7 mars, que je vis cette multitude de plans et de vues des différens châteaux de l'Europe.

L'empereur avait merveilleusement ce don si rare d'achever votre pensée avant qu'elle eût passé par vos lèvres...

Voici, à propos de ce que je viens de raconter pour les palais et les châteaux, une histoire que j'ai entendu raconter à Percier en 1812... étant chez Girodet, autant que je puis me le rappeler.

Quelques jours avant de partir pour l'Allemagne, lors de la campagne de 1812... l'empereur avait fait demander M. Fontaine et M. Percier. Il paraît que ce palais du roi de Rome était une création que son esprit faisait, embellissait et recréait chaque nuit et chaque matin.

— Eh bien! messieurs, leur dit l'empereur en les voyant, avons-nous quelque chose de nouveau?... m'apportez-vous quelque plan extraordinaire?... moi j'en ai plusieurs très-curieux...

M. Fontaine lui montra alors le plan d'un château russe, du château de *Michaïlow*, résidence favorite de Paul I[er] et théâtre encore sanglant de sa mort tragique... L'empereur repoussa le plan avec une sorte de dégoût, tandis que Fontaine lui expliquait que ce petit château avait coûté 72,000,000 de notre monnaie!...

— Et cependant, dit l'empereur, malgré les bastions, les souterrains, les portes secrètes, la mort n'en a pas moins pénétré jusque dans la chambre impériale!...

M. Fontaine dit alors à Napoléon qu'il avait appris que ce n'était qu'avec la plus grande diffi-

culté qu'on avait pu obtenir de la cour de Russie la permission de prendre ce plan, tout informe qu'il était.

— Cela ne me surprend pas, dit Napoléon... Il y a une pudeur toute naturelle à cacher les traces encore sanglantes d'un crime épouvantable dont mon alliance a été la principale cause !... Certes je conçois leur répugnance !.... Voilà cependant les ennemis auxquels nous avons affaire, poursuivit l'empereur en s'adressant plus particulièrement à Duroc qui venait d'entrer... et voilà les armes avec lesquelles on nous fait la guerre !..

Je suis sûr qu'en ce moment la catastrophe de Paul Ier reporta ses idées sur une parole de l'empereur Alexandre [1] qui lui fut dite par lui à Erfurt, lors de la fameuse entrevue de 1808.

Tout en examinant le plan de Michaïlow, on parla de l'assassinat de l'empereur Paul, et Duroc, qui fut envoyé en mission à Pétersbourg, soit immédiatement avant ou après, donna sur la

1 On sait dans quel degré d'intimité les deux empereurs étaient à Erfurt. Un matin le czar arrive chez Napoléon, et lui trouve l'air soucieux : — Qu'avez-vous, mon frère? lui dit Alexandre en lui prenant la main avec l'expression de la véritable amitié. — Tenez, dit l'empereur en lui montrant une longue lettre toute écrite en pieds de mouche ; lisez cela. Cette lettre venait de Valancey, où était enfermé le malheureux Ferdinand VII, et contenait des détails sur les intrigues toujours renouvelées du roi d'Espagne Ferdinand VII, avec une foule d'individus de tout âge, de tout sexe et de toute qualité. C'était une autre chose qu'une

position du château tous les renseignemens qu'on peut si bien donner *quand on a vu*... Ce fut alors, dit Fontaine, qu'un personnage d'une haute distinction qui se trouvait dans le cabinet de l'empereur, et qui, dix-huit mois plus tard, en 1814, tenait un langage bien différent, fit remarquer avec un empressement dont l'empereur était dupe en ce moment, que le roi de Rome ne serait pas assez en sûreté.

— Une tête si chère, disait cet homme, ne saurait être trop gardée... Dans tout ce que vous avez fait je ne vois que des choses d'agrément....

Duroc dit alors avec réserve, mais avec franchise, que l'on devait au contraire se méfier de tout ce qui pouvait avoir l'air de redoute ou même de simples fossés... On ne parle déjà que trop, ajouta-t-il, de l'intention de l'empereur de *reconstruire la Bastille* sur l'emplacement destiné au palais du roi de Rome.

— Duroc a raison, dit Napoléon... Et d'ailleurs

garde ordinaire, que celle du roi Ferdinand VII, il s'y joignait en outre *la garde noble de sa pudeur,* et tous les jours il arrivait les déclarations les plus étonnantes du monde, faites par les paysannes des villages environnans... la province sera noble comme les Asturies!... — En vérité, dit Alexandre après avoir lu la lettre *du châtelain,* je comprends que tout cela vous ennuie... mais ce que je ne comprends pas, c'est que *cela vous ennuie aussi long-temps.* Si vous vous *débarrassiez de cet* ENNEMI-*là, tout le monde s'en trouverait mieux à commencer par lui-même.*

à quoi serviraient, je vous prie, des batteries, des fossés, des redoutes ?.. Messieurs, ce sont de faibles moyens, pour ne pas dire nuls, contre la trahison... voilà la seule tentative qu'on ait à craindre... et contre laquelle viennent échouer toutes les précautions... Paul Ier avait autour de sa demeure des fossés remplis d'eau, des corps-de-garde remplis de soldats, des bastions... des passages secrets, des portes secrètes... et pourtant ! le poignard de l'assassin est venu le chercher jusque dans son lit... parce que ces corps-de-garde, toujours remplis de soldats, l'étaient le jour du meurtre d'hommes vendus pour que le crime s'exécutât... La confiance et l'affection... l'attachement de mes peuples, voilà ma sauvegarde... c'est la seule... Voyez si la profonde retraite du grand seigneur le sauve des mains meurtrières des janissaires ; quand ils marquent son heure... elle doit sonner... il en sera de même pour moi... et ma vie est à celui qui voudra donner la sienne pour avoir la mienne... Mais mon fils apprendra de moi à gouverner les Parisiens sans forteresses et sans canons... et, j'espère, à s'en faire aimer.

Dans le moment l'huissier du cabinet ouvrit la porte et annonça *le roi de Rome !*.. L'enfant courut à l'empereur d'un pas encore mal assuré, car il l'aimait avec une telle tendresse, que rien ne lui donnait de distraction dès qu'il voyait son père... Napoléon l'enleva dans ses bras, l'em-

brassa avec émotion... Jamais cet homme n'a pu voir son enfant sans que son cœur fût délicieusement ému... puis il s'assit, et, prenant l'enfant sur ses genoux :

— Nous parlions de vous, Sire, lui dit-il en le caressant et le tourmentant tout à la fois, ce qui n'était nullement désagréable à l'enfant... Nous te bâtissons un beau palais...

Et tout à coup son front devenant soucieux, il mit le roi de Rome aux mains de madame de Montesquiou, et se levant, il marcha avec une vive agitation, et s'écria, au bout de quelques minutes de silence : « Oui, nous te bâtissions un palais !... et S'ILS NOUS ACCABLENT, TU N'AURAS PAS UNE CHAUMIÈRE !... »

Ces paroles sont remarquables, et d'autant plus qu'elles semblent prophétiques... Parmi les personnes qui furent témoins de cette conversation, beaucoup sont encore vivantes [1]. Je l'ai rapportée parce qu'elle sert, comme tout ce qui se touche par une corde vibrante, à faire connaître plus parfaitement l'empereur...

1 Je crois même que cette conversation, ainsi que beaucoup d'autres sur les bâtimens, doit se trouver, ou je suis bien trompée, dans un fort bel ouvrage de MM. Percier et Fontaine, intitulé : *Résidences des souverains*, par Percier et Fontaine.

CHAPITRE IX.

Traités de Reichenbach et de Peterswalden. — Défection de la Prusse. — Proclamation du 15 août. — Bernadotte. — Intrigue. — Junot à Gorizia. — Les trois cents Croates. — Mort du général Thomières. — Douleur partagée. — Murmures. — Brutalité de M. de Rovigo. — Ce qu'était le général Thomières. — La Vendéenne. — *Pourquoi diable ne mange-t-elle pas?* — Découragement. — Moreau à Gothembourg. — Le général J..... — MORT. — Souffrances de l'agonie. — Soif ardente. — Le chien anglais. — Hurlemens. — *J'appartiens au général Moreau.*

Les malheurs de l'Espagne avaient eu un affreux retentissement dans le Nord, et cela malgré la présence de Napoléon... On voyait enfin se détruire sous les coups de la fortune ce même édifice prestigieux que la capricieuse folle s'était si gracieusement plu à élever pour son favori... Les désastres de Russie, ceux de la Péninsule donnaient une hardiesse à nos adversaires que nous ne leur connaissions pas... Eux-mêmes en étaient étonnés... Partout on signait des alliances contre nous... le traité de Reichenbach [1]... celui de Peterswalden venaient de donner à la coali-

[1] 14 et 15 juin 1813, le premier entre l'Angleterre et la Prusse, l'autre entre l'Angleterre et la Russie.

tion une armée de deux cent cinquante mille hommes, et cependant au commencement de la campagne, l'Angleterre était si dépourvue de moyens financiers, qu'elle ne pouvait donner de subsides. Mais la défection de la Prusse et l'abandon de l'Autriche créèrent des ressources dans un pays éminemment fait pour comprendre les avantages de cette nature. L'Autriche, quoique *médiatrice*, était aussi agissante, mais *masquée*, à Reichenbach, et là on se partageait nos dépouilles avant que nous fussions abattus... Napoléon fut encore bien imprudent dans sa manière de parler de l'Autriche pendant l'armistice... Il créa une hostilité qui pouvait ne pas exister... Il doubla ses ennemis pour avoir le plaisir de les braver... mais alors commençaient les fautes...

« Je préfère la guerre de l'Autriche à sa neutralité, » s'écrie-t-il en écrivant au duc de Vicence.

Quelle incroyable folie!... Hélas! il l'eut cette guerre qu'il préférait!... et s'il l'eût voulu, je crois pouvoir affirmer, car j'en ai la certitude, il aurait pu se recréer une nouvelle position belle et grande... Pour lui tout consistait *dans le temps... Gagner du temps*... voilà quelle était la pensée qui devait l'occuper constamment... Loin de la flatter et d'en faire un but de conduite, il semblait au contraire se rire d'elle. Eh? grand Dieu! c'était cependant une guerre d'extermination!!... Le prince royal de Suède, dans une pro-

clamation de lui, faite le 15 *août*, jour de la fête de Napoléon, jour que lui-même, quand il n'était que le général Bernadotte [1], avait fêté avec solennité, j'en suis certaine... eh bien! ce même jour, Bernadotte disait *que l'Europe devait marcher contre la France avec le même sentiment qui, en 92, animait la France contre l'Europe...*

Ainsi donc, c'était la voix d'un Français qui proclamait une sorte de proscription!... qui dévouait la tête de Napoléon au boulet suédois, à la lance du Cosaque, à la balle autrichienne!... Dans le même moment, ses lettres réitérées à Moreau retiré en Amérique, près de la Delaware, avaient enfin un résultat. Moreau avait quitté sa retraite où il vivait oublié, pour venir recevoir en Europe le nom de transfuge et de traître à la patrie... Aussi, à cette même époque, M. de Metternich déclara-t-il, vouloir rester étranger, ainsi que son souverain... à l'*intrigue de Moreau*.... Oh! jamais Bernadotte ne se lavera de cette tache... elle est indélébile...

Je reçus, vers ce temps, une lettre de Junot

1 Il existe un joli mot de Talleyrand, qui est riche au reste en pareille propriété, qui est vraiment bien spirituel. La princesse de Suède (madame Bernadotte) ne pouvait, disait-elle, s'accoutumer à la vie de Stockholm... Je m'ennuie trop profondément, répétait la princesse à M. de Talleyrand qui la regardait en grande pitié... Oh! je m'y ennuie à y mourir! que faire?... — *Prendre patience, madame; car enfin... c'est bien joli pour commencer.*

datée de Gorizia. Il allait partir pour un grand voyage sur les bords de l'Adriatique... Des nouvelles sûres faisaient craindre que les Anglais n'opérassent un débarquement à Fiume. Il revint aussitôt à Gorizia, et, en effet, le 5 juillet, les Anglais se présentèrent devant Fiume avec une petite escadre composée d'un vaisseau de 80 canons et de quelques autres moins considérables, ainsi que des embarcations remplies de soldats anglais... Les vaisseaux anglais tirèrent sur la ville, et, après une courte résistance, qui fut abrégée par la défection des troupes croates, les Anglais opérèrent leur débarquement au milieu de la ville sans aucun empêchement... Junot reçut cette nouvelle dans un moment où lui-même commençait ses dernières souffrances... Cependant l'infortuné était toujours lui-même, et il écrivait à l'empereur, en lui rendant compte de cette affaire :

« Je vais faire arrêter les trois cents Croates qui se sont sauvés sans combattre, et les faire mettre à une commission militaire. Ils méritent d'être TOUS fusillés, mais je les ferai *décimer* au sort pour les épouvanter d'avantage, officiers et soldats... il n'importe... »

Il sentait encore la nécessité de comprimer fortement tout mouvement insurrectionnel dans les provinces conquises... et pourtant il était déjà bien souffrant.

Pendant ce temps j'étais à Paris, avançant pé-

niblement dans ma grossesse, et réellement malade, car je souffrais aussi de maux d'une tout autre nature. J'avais une peine relative, dans une amie qui avait été une Providence pour moi dans mes douleurs d'Espagne, en 1811. C'était madame Thomières... Ses pressentimens ne l'avaient pas trompée... Son mari était mort [1] dans cette Espagne où elle voulait demeurer avec lui. Je n'ai jamais vu de douleur qui fît une impression plus déchirante que la sienne... Elle m'écrivit quelques mois après l'événement pour me demander de venir pleurer auprès de moi... Elle savait bien que j'aurais des larmes pour répondre eux siennes... Je lui répondis aussitôt que ma maison était la sienne, et que je l'attendais avec un cœur disposé à consoler toutes ses peines... Quelques jours après elle arriva chez moi, et m'offrit, comme je viens de le dire, le spectacle de la plus profonde affliction... Elle ne se plaignait pas... sa douceur habituelle se retrouvait dans sa souffrance; mais elle pleurait en silence, et ces larmes sans paroles avaient une expression déchirante. Elle fut longtemps à ne pouvoir supporter les questions qu'on lui faisait dans le monde, avec une indifférence révoltante quelquefois... Aussi venait-elle à moi quelquefois, et me serrant la main, elle me disait :

1 Le général Thomières, brave et bon officier-général, fut tué à la bataille des Arapiles. C'était un de ces hommes dont le nombre devenait plus rare de jour en jour, en 1803. Junot et Lannes en faisaient le plus grand cas.

« *Je m'en vais ; ces gens-là me tuent avec leurs demandes !... comme si je pouvais leur parler seulement !...* »

Hélas ! la mort frappait alors sur toutes les têtes... aucune n'était à l'abri de la faux meurtrière... il semblait même que les têtes plus élevées fussent aperçues de plus loin par la camarde et abattues par elle... Pauvre Agathe!... comme elle a souffert... Cette mort arrivait sur son cœur brisé après avoir renversé tout ce qui était autour d'elle... Sa mère, qu'elle idolâtrait, son fils, tout jeune encore, toutes ces affections si saintes avaient été brutalement ravagées par la mort... Il lui restait son mari!... Elle avait réuni sur sa tête tout ce qu'elle avait d'affections dans son âme si tendre et si aimante... Cette affection était plus que de l'amour... c'était une passion presque magique, dans laquelle était une portion de sa vie... Qu'on juge de l'effet que dut produire sur elle cette nouvelle : *Votre mari est mort !...* Je crus que l'infortunée perdrait la raison. C'étaient des événemens aussi terribles dans leurs résultats qui commençaient à *démoraliser* l'armée et l'intérieur des familles... En voyant cette foule de femmes et de filles en deuil, on commença à se demander qu'elle serait donc la fin de toutes ces tentatives de guerre dont le malheur entourait maintenant les clairons!... Ce fut alors que, pour la première fois, j'entendis hautement murmurer contre l'empereur ; et, je l'avoue, je

ne l'excusais plus... Hélas ! le moment approchait où l'heure de mon malheur allait aussi sonner !...

L'empereur n'était pas à Paris ; il n'y avait que l'impératrice et un seul homme qui auraient pu, l'un par son attachement *de fait*, l'autre par son attachement *de devoir*, balancer et détruire même ces germes de révolte qui commençaient à vouloir montrer leurs têtes de vipères... Mais Marie-Louise n'avait ni le pouvoir, ni la volonté en elle-même, de venir de cette manière au secours de son mari... du père de son enfant !... et le duc de Rovigo accrut le mal au lieu de l'éteindre... Il faisait alors le rôle de l'ours avec la pierre, qui écrase les mouches, mais la tête en même temps... Un jour il vint chez moi, et, fort brutalement, me dit que l'empereur était mécontent de moi, chaque jour davantage...

— Vous vous *entêtez* à ne voir que ses ennemis, me criait-il aux oreilles... oui, toujours ses ennemis !...

Je le regardai d'un œil tout étonné.

— Oui, oui, *ses ennemis*, reprit-il avec une véhémence toujonrs croissante... Qu'est-ce que c'est, par exemple, qu'une *madame Thomières*, qui est chez vous en ce moment et qui ne cesse de pleurer, *on ne sait pourquoi*, et de dire des horreurs sur le gouvernement de l'empereur?.....

Je fus encore bien plus stupéfaite. Le duc, qui croyait m'avoir convaincue, poursuivit :

— C'est une indignité à vous, madame Junot...

Si Junot savait cela, il en serait sûrement fâché, et vous en gronderait, quelque empire que vous ayez sur lui.

Dans cette dernière phrase, il y avait toute la haine que cet homme nous portait, à Junot et à moi... Je traduisis plus de vingt rapports dans le regard qu'il me lança.

— Et vous avez sûrement écrit à l'empereur que ma maison *était remplie de ses ennemis,* n'est-ce pas, monsieur le duc?... Peut-être, même, aurez-vous dit qu'il y avait des rassemblemens de royalistes !... Et haussant les épaules, je lui dis avec une expression dédaigneuse que j'aurais voulu doubler : Si vous connaissiez mieux notre armée *combattante*, vous sauriez ce que c'est que le nom d'un brave homme. Madame Thomières est veuve du général Thomières, ancien aide-de-camp du maréchal Lannes... Il vient d'être tué à la bataille de Salamanque, et les larmes de sa malheureuse veuve ne peuvent lui être imputées à crime, si ce n'est par...

Je n'achevai pas...

Savary fut tout surpris de retrouver *un frère d'armes* dans l'homme qu'il croyait *un ennemi de l'empereur*...

— Mais sa femme est Vendéenne, me dit-il après une douzaine de *Oh!... Ah!... Eh! mais... cependant*...

— Sa femme n'est pas Vendéenne... seulement elle DEMEURE au Mans, lui répondis-je tout

ennuyée de cette inquisitiou ignorante qu'il ne savait pas même conduire...

— C'est singulier !... on m'avait dit qu'elle était Vendéenne... Au moins, ce qui est certain, c'est qu'elle n'aime pas l'empereur... et de cela, j'en suis sûr... car jeudi dernier, à votre propre table, elle a dit qu'on serait bien heureux s'il n'existait plus.....

— Monsieur le duc, lui dis-je avec amertume, je sais très-bien que vous avez des espions chez moi... mais faites-moi grâce, je vous prie, de ce qu'ils inventent pour vous mystifier... Non-seulement madame Thomières n'a jamais tenu le propos que vous me citez, mais aucun autre qui lui ressemble... A peine puis-je obtenir d'elle de descendre de sa chambre, et pendant tout le dîner elle ne dit pas une parole, et n'ouvre la bouche que pour manger la pitance d'une colombe.

— Eh ! pourquoi diable *ne mange-t-elle pas ?*... Il n'y a rien de plus insoutenable que ces femmes qui veulent se singulariser.

Jamais je n'oublierai ce mot !... Il me glaça le cœur !...... Une insensibilité si profonde!...... un endurcissement si cruel !... Je ne pus lui répondre que par une inclinaison silencieuse, lorsqu'il me dit adieu...

Cet homme aimait vraiment Napoléon... du moins je le crois, et pourtant il lui a fait plus de mal que le plus cruel ennemi...

Paris était alors dans un état d'agitation qui rappelait les temps orageux de la révolution... On était inquiet... On cherchait un port sur cette mer sans rivage où Napoléon avait lancé le vaisseau de la France, et nulle lumière libératrice ne brillait pour nous rassurer... L'armistice de Plewitz allait expirer, et rien ne révélait la paix qu'on avait espérée... C'était bien autrement alarmant qu'en 1792... Alors tout était chaleur et dévouement... Tout était jeune et périssait même par une surabondance de vie et de force qui nuisait à la santé de l'État. Aujourd'hui il n'y avait que de l'épuisement et un découragement total... On ne voyait plus les mères attacher elles-mêmes le havresac sur le dos du volontaire... non... elles pleuraient, et cherchaient, au prix de leurs jours, à dérober la tête de leur enfant à une mort presque certaine... Et cependant l'enthousiasme était grand au commencement de la campagne... Mais cet élan n'avait pas trouvé d'écho dans les cœurs de pauvres femmes en deuil de leurs pères, de leurs frères et de leurs maris, et dont les yeux étaient encore humides des larmes du désespoir... Les désastres de Russie étaient trop près de nous...

Pendant ce temps, Moreau, parti de Morinville [1] le 21 juin, s'était embarqué pour l'Europe

[1] Sa campagne était située à côté de Morinville, au pied de la chute de la Delaware.

avec sa femme et M. de Svinine, conseiller d'ambassade russe, et cinglait vers sa patrie, avec la vengeance au cœur et la volonté de la satisfaire à tout prix, même à celui de l'honneur... Il arriva le 24 juillet à Gothembourg, je crois, et de là se rendit à Prague pour y voir tous les souverains alliés qui l'attendaient avec une impatience qui, à elle seule, était injurieuse pour lui, car elle semblait lui dire : *Nous comptons sur vous pour faire bien du mal à la France...* Quant à lui, heureux de revenir avec le fer et la flamme devant cet homme qu'il n'aima jamais et dont toujours il fut jaloux, il s'engagea avec les souverains alliés à diriger les opérations de la campagne... Bravant, pour se venger, l'œil de la patrie, tristement fixé sur un de ses fils tombé aussi bas... celui de ses camarades, de ses frères d'armes... mais, plus que tout, la vue de ces couleurs nationales, de ces uniformes, que lui-même avait conduits si souvent contre les Autrichiens et les Prussiens... Il en souffrit, m'a-t-on dit, et lorsque la veille de la bataille de Dresde, l'empereur Alexandre vint à lui et lui dit :

— *Je viens prendre vos ordres...* je suis votre aide-de-camp...

Moreau, m'a dit un officier russe attaché à l'empereur Alexandre, devint fort pâle et trembla assez violemment pour qu'on le vît distinctement... Il souffrait et souffrait profondément... Un jour il rencontra le général J..... qui, par des sujets

de mécontentement, venait de quitter le service de France où il était depuis long-temps... Moreau, qui le connaissait peu, fut tellement heureux de rencontrer quelqu'un dans sa position, qu'il fut à lui tout aussitôt, lui prit la main, et ne s'aperçut pas que l'autre retirait sa main, et ne répondait qu'avec un air glacé aux prévenances du général Moreau, dont peut-être quinze ans plus tôt, il aurait payé un mot d'une blessure.

— C'est une chose étrange, dit Moreau à l'autre transfuge, mais avec une parole plus contrainte, car il voyait enfin que le genéral J..... ne répondait pas à ses avances... c'est une chose étrange, n'est-il pas vrai, de nous voir ici tous deux?...

— Sans doute, général, répondit l'autre... c'est en effet une des chances bizarres du sort... Toutefois, nos destinées ne se ressemblent pas... vous savez, je crois, que je ne suis pas Français?...

Moreau ne put retenir un gémissement qui venait du cœur, et couvrant son visage de ses deux mains, il s'éloigna sans continuer la conversation... Elle eut lieu telle que je viens de la rapporter trois ou quatre jours avant la mort de Moreau.

On sait comment il fut frappé... L'empereur Alexandre était avec lui, et ils faisaient une reconnaissance devant Dresde... Le czar, toujours persistant dans sa volonté *d'obéissance*, contrai-

gnit Moreau à passer le premier sur un pont, je crois, qui était assez étroit... Un boulet lancé de l'armée française vint frapper Moreau et lui fracassa le genou droit... puis traversant le cheval, il lui emporta le mollet de la jambe gauche [1]... Aussitôt une terreur profonde se répandit dans toute l'armée russe... Le czar parut vivemenit affecté... Quant à Moreau, il souffrait des douleurs inouïes... Les Cosaques formèrent à la hâte un brancard avec leurs piques, et c'est sur des armes ennemies que Moreau fut emporté d'un champ de bataille!... Aussitôt qu'il fut à l'abri dans une maison, le premier chirurgien de l'empereur Alexandre lui fit l'amputation de la jambe droite... Le général Moreau supporta l'opération avec courage... puis il dit au chirurgien :

— Et la gauche, monsieur, qu'en voulez-vous faire?...

Le chirurgien le regarda avec surprise...

— Oui, poursuivit le blessé, que voulez-vous faire de ce lambeau qui est là fort inutilement, à ce qu'il me parait?...

Le chirurgien répondit qu'il était de toute impossibilité de la conserver...

— Eh bien! dit froidement le général Moreau, il faut aussi la couper...

Et il tendit la jambe avec un stoïcisme qui eût

[1] Il fut blessé à mort le 27 août 1813, et mourut cinq jours plus tard, malgré l'amputation.

été plus admirable encore si la blessure eût été reçue POUR sa patrie, mais qui n'en était pas moins d'un grand prix aux yeux de la philosophie, parce qu'il montrait l'homme dans l'exercice de sa force et de sa vertu... Ce qu'il souffrit est horrible même à rappeler... L'empereur de Russie fut profondément affecté de la position terrible de cet homme, qui pouvait être un coupable pour nous et un lâche transfuge, mais qui, pour lui, était un de ces caractères qu'on pouvait admirer, et même donner comme le type d'un homme remarquable, et d'une belle et immense spécialité... Il l'avait nommé son ami... l'avait pris pour conseil... il pleura sur son lit de souffrances... il le devait...

L'armée alliée fut blessée tout entière dans le général Moreau... On aurait dit que ce boulet s'était multiplié et avait frappé tous les chefs dans le premier... L'armée fut mise en complète déroute... battue sur tous les points, elle ne sut que fuir... C'est alors, me disait un aide-de-camp de l'empereur Alexandre, que les tourmens du général Moreau firent croire en effet à une punition providentielle. Tourmenté d'une soif ardente, qui lui donnait le mirage et les tortures d'une mort du désert, il appelait la mort et ne pouvait mourir!... enfin, dans la nuit du 1er au 2 septembre, Dieu le prit en pitié, et il mourut... Son corps fut embaumé à Prague, et de Prague transporté à Saint-Pétersbourg, où le czar le fit enterrer dans l'église catholique de cette ville. Ce fut dans ce

silencieux voyage que le corps de Moreau fit une station d'un jour dans cette même chambre à Varsovie, où Napoléon, quelques mois avant, avait aussi, lui, médité la vengeance en quittant les champs ravagés de la Russie, devenus le tombeau de quatre cent mille Français... Certes, à cette époque, Napoléon ne pensait peut-être plus à ce danger qui sommeillait encore au delà des mers dans la personne de ce rival, que la haine avait si long-temps cherché à lui opposer, et que lui, Napoléon, avait toujours voulu conquérir à force de grandeur d'âme, et qui avait fini par tenter de lui faire payer de sa vie le don généreux de la sienne.

Le 28 d'août, la chaleur était accablante, et se faisait surtout sentir dans les rues de Dresde... Peu de personnes s'y faisaient voir, et y passaient même rapidement... Cependant un groupe se forma autour d'un chien qui inspirait une sorte d'intérêt... C'était un de ces terriers anglais, un de ces chiens qui suivent et aiment les chevaux, mais qui sont encore plus attachés à leur maître... Ce chien hurlait et gémissait avec une expression déchirante... On aurait dit qu'il cherchait et appelait une personne aimée... mais avec un accent dans lequel il y avait des larmes... La pauvre bête errait depuis le matin dans cette ville étrangère, demandant celui qu'elle cherchait à tous ceux qu'elle rencontrait... Excédé de fatigue, mourant de soif, ne pouvant plus marcher, le

pauvre chien se laissa tomber sur le seuil d'une maison, et ne fit plus entendre que des cris étouffés, mais qui avaient toujours l'accent de la plainte et de la douleur... Ce fut alors que quelqu'un regarda sur le collier d'argent qui lui entourait le cou et y lut ces mots :

« J'appartiens au général Moreau [1]. »

[1] Ce fait m'a été raconté par un témoin oculaire. C'est M. Niemcewitz, le poète, l'historien de la Pologne, mais de la Pologne libre !... de la belle Pologne. M. Niemcewitz est un homme que j'estime et dont le beau caractère est dignement apprécié par une personne qui comme moi, ayant beaucoup souffert, sait ce que c'est que la souffrance et la place en bien haut lieu, comme pierre de touche.



CHAPITRE X.

Ma souffrance. — Grossesse pénible. — Annonce terrible. — Message de l'empereur. — Le duc de Rovigo. — Mon frère. — Désespoir. — Injustice. — Départ pour Genève. — Butini. — La maison du lac. — Attente trompée. — Malheur. — Le duc d'Abrantès à Montbard. — Le vieux père. — Le délire. — Les vrais amis. — M. de Montbreton. — M. de Rambuteau. — M. de Brigode. — M. de Courtomer. — Madame la marquise de Brehan. — La comtesse de La Marlière. — Mes oncles. — L'abbé de Comnène. — Madame Lallemand. — Le baron Van Berchem. — Lettre de Lyon. — Le neveu de Junot, M. Charles Maldan. — Un mot sur lui. — Catastrophe. — Apparition. — Nouveau malheur. — Biographie mensongère. — Rectification. — Ayoub-Bey, Kléber et Junot. — Le combat de Nazareth. — Les 300 braves. — Le baron Gros. — L'histoire de France de Saint-Acheul. — Le marquis de Bonaparte. — Le père Loriquet. — Le commandant de Paris, le général des grenadiers d'Arras, le grand-officier de l'empire, l'ambassadeur, le gouverneur de Paris et le gouverneur-général de Portugal. — La bataille de Vimiero et le duc de Valmy. — Mon amitié pour lui. — Le duc de Wellington. — Les beaux livres. — L'avocat devenu soldat. — L'empereur à Dresde. — Le palais Marcolini. — La nouvelle. — Douleur de Napoléon. — Le duc d'Otrante. — Encore les vrais amis. — M. de Narbonne. — Sa lettre. — Un beau-frère en mission. — L'exil. — Le

courage. — Le retour. — Toujours les amis. — Violation des lois. — La visite nocturne. — Scène violente. — Dernière lettre de Junot à Napoléon.

J'étais fort souffrante de ma grossesse, et à mesure qu'elle avançait je souffrais, je le crois, davantage... Les secousses que j'avais reçues par ces deux morts de deux amis bien chers, Bessières et Duroc, avaient porté une atteinte terrible à ma santé, déjà si altérée... hélas! il me restait à recevoir le coup mortel!... Mais comment, grand Dieu!...

J'étais un jour dans ma chambre, couchée sur mon canapé et dormant à demi, après une nuit de souffrances et d'insomnie, lorsque je reconnus la voix de mon frère, dans la pièce attenante, parlant d'un accent élevé, et dans l'interlocuteur je crus distinguer le duc de Rovigo... Dans le moment la porte s'ouvrit, et le duc, presque retenu par Albert, entra malgré lui dans la chambre.

— Monsieur le duc, lui dit Albert d'une voix tremblante de colère, je vous répète que je m'oppose fortement à ce que vous fassiez ce que vous voulez faire... C'est une indignité... ma sœur est malade, et ne peut vous recevoir en ce moment...

— Je viens de la part de l'empereur, répondit le duc, et toutes les portes doivent s'ouvrir à son nom!...

Ce fut en cet instant qu'Albert, cédant au nom

de l'empereur, cessa de disputer l'entrée de ma chambre, et le duc de Rovigo entra chez moi comme je viens de le dire... Mais comme il se préparait à parler, Albert le précéda, et, venant à moi, il me prit les deux mains dans les siennes, et me regardant avec cet œil paternel qui avait toujours été ouvert sur moi, il me dit d'une voix brisée par une vive émotion:

— Ma bonne sœur... ma Laure..... écoute-moi, sois calme... Monsieur le duc t'apporte une nouvelle pénible... c'est l'annonce d'une grave maladie qui vient d'attaquer Junot...

Je fus frappée au cœur !... Je poussai un gémissement étouffé; et ne pus articuler un seul mot... mais mon âme tout entière, avec ses déchiremens, devait être dans mes yeux, car Albert me comprit, et me dit en me serrant contre sa poitrine:

— Non, sur l'honneur, il n'est rien arrivé au delà de la maladie qui l'a attaqué dans l'espace d'une heure... en sortant de déjeûner... Ma sœur... ma fille chérie... mon enfant bien-aimé, calme-toi; au nom de Junot lui-même, sois bonne pour lui, pour tes enfans... pour celui que tu portes...

Mais je ne l'entendais pas. Je n'avais compris que cette maladie terrible qu'on venait de me signaler en levant tout à coup le voile qui me la cachait... et cela sans aucune préparation !... sans antécédent !... Hélas ! j'avais reçu, quatre

jours avant, une lettre de Junot, ayant huit pages, et si bonne et si tendre, si raisonnablement bonne surtout!... Je ne pouvais pleurer... j'étouffais... et les mouvemens précipités de mon enfant m'indiquaient à quel point je souffrais de ma cruelle agitation... Enfin je pus parler, et regardant le duc de Rovigo qui se promenait silencieusement, je ne pus lui dire que ce peu de mots : — Ah ! monsieur le duc, vous avez bien peu de pitié !...

— Et vous aussi, me dit-il d'un ton assez brusque, et qui était plus que cruel dans un pareil moment, et vous aussi vous allez vous fâcher !... Que diable ! je suis les ordres de l'empereur... au reste, si vous aviez voulu lire ce qu'il vous écrit, au lieu de perdre du temps, cela serait fini...

Et il jeta sur mes genoux une lettre pour moi qui en renfermait une autre... C'était la lettre que Junot, dans son premier moment de délire, lui avait envoyée par un courrier extraordinaire, et que Napoléon me renvoyait à moi-même...

« Madame Junot, voyez ce que votre mari m'écrit... J'ai été péniblement affecté en lisant cette lettre. Elle vous donnera une juste mesure de son état, et vous prendrez des mesures pour y remédier aussitôt. Partez sans perdre une heure. Junot doit être bien près de France en ce moment, à ce que m'écrit le vice-roi... »

... Je laissai retomber la lettre de l'empereur,

et je regardai mon frère et le duc de Rovigo d'un air stupide... J'étais moi-même un être privé de raison en ce moment... Albert était au désespoir du malheur qui frappait sa famille, et tremblait de crainte pour moi, car, dans l'état où j'étais, c'était la mort peut-être que je recevais là... Il n'était pas question, et je le dis ici pour ne plus le répéter, d'aucune affectation de sentiment exagéré, ni d'une parade d'affection plus violente et plus tendre que ne le comportaient treize années d'union entre Junot et moi... mais il était toujours mon bienfaiteur et celui de tous les miens, il était le père de mes quatre enfans, il était mon meilleur, mon plus sûr ami... Malheur et malédiction sur la voix de celle ou de celui qui pourrait souiller d'une remarque, même légère, la solennelle dignité du deuil profond, du désespoir, où me plongèrent les nouvelles que je venais de recevoir... Oui, je le répète, anathème sur l'impie qui pourrait méconnaître ici les pleurs et les signes d'une véritable et profonde douleur!...

Le duc de Rovigo, impatienté probablement du silence prolongé d'Albert ainsi que du mien, le rompit en me disant :

— J'ai des ordres de l'empereur à vous communiquer...

Je tressaillis... Je le croyais loin de la chambre, sa voix me fit mal... Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et tirant une lettre fort longue de sa poche, il me lut ce que je vais rapporter, et ce

que je ne pus croire à la première lecture qu'il m'en fit... du reste la lettre était comme une note extraite d'un ouvrage.

L'empereur le chargeait de venir me trouver, et de m'annoncer la maladie subite de Junot... de me dire de partir aussitôt pour aller au devant [1] de lui... — Mais une chose sur laquelle insiste Sa Majesté, poursuivit le duc de Rovigo, *c'est que vous n'ameniez pas Junot à Paris... et que vous ne l'ameniez même pas dans ses environs...* C'est la volonté précise de l'empereur, ajouta le duc avec une voix péremptoire...

Je ne sais où je pris la force qui m'anima en ce moment; mais je me levai de ma chaise longue, que je ne quittais presque plus, et m'avançant vers le duc de Rovigo, je me mis devant lui, et croisant mes bras, je lui dis avec un grand calme, mais avec la mort au cœur:

— Monsieur le duc... vous vous êtes chargé d'une mission qui n'est pas celle d'un bon camarade... je ne dis pas d'un ami... vous n'avez jamais été celui de Junot.

Albert me fit signe de me taire...

— Non, mon frère, non, je veux parler, je veux dire ce qui m'oppresse... ce qui m'étouffe... car je mourrais, vois-tu, si je ne disais pas les paroles amères qui débordent de mon âme.

[1] Pourquoi l'empereur ne me l'aurait-il pas dit dans la lettre qu'il m'écrivait?

— Oh ! si vous allez faire *des scènes*, je m'en vais, dit Savary en ouvrant la porte pour sortir... Mais par un mouvement plus rapide que le sien, je le repoussai dans la chambre, et je refermai la porte.

— Vous ne sortirez pas, monsieur !... vous me direz avant de me quitter ce que signifie *cet ordre* de ne pas conduire mon mari à Paris !... Qu'elle est donc cette défense de ne pas le mener au milieu des secours de l'art ?.. Où voulez-vous que je le conduise ? mon Dieu !... où cela ?... Est-ce donc dans le village où il est né !... sans doute, il y trouvera des cœurs qui l'aimeront, car il est le bienfaiteur de tous les habitans de la vallée... mais des secours, monsieur... des secours... où les trouverais-je ?... Le mènerai-je à son père, vieillard presque octogénaire, qui peut lui-même mourir en voyant son fils dans l'état où j'apprends qu'il se trouve... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, ayez pitié de moi !...

Et je retombai anéantie sur une chaise... Mon Albert vint à moi... il était pâle... ses lèvres tremblaient, et la contraction de ses mains me révélait la violence qu'il se faisait pour se contenir...

— Que voulez-vous que je fasse ? dit enfin le duc de Rovigo...... Sans doute c'est pénible ; mais enfin, moi, que puis-je faire à tout cela ? je le répète... J'ai mes ordres...

— Cela n'est pas possible, m'écriai-je exaspérée

par tant de dureté... cela n'est pas possible !... l'empereur n'est pas devenu un bourreau, un assassin !

— Chut!... chut!... dit le duc en allant vers la porte, comme pour écouter si personne ne pouvait m'entendre!.. Si l'on *écoutait et qu'on repètât* de pareilles paroles à l'empereur, savez-vous *que vous seriez perdue ?...*

Ce fut Albert qui me répéta ces mots, car, moi, je n'entendais rien dans ce moment-là... ma tête était comme un brasier... Je suis étonnée de n'avoir pas eu dans ce même instant une congestion cérébrale... Heureusement... ou malheureusement... je pus enfin pleurer, et ce fut ce qui me sauva...

— Savary, lui dis-je en allant à lui, et prenant une de ses mains dans les miennes, Savary, il n'est pas possible que vous puissiez oublier votre frère d'armes au point de le laisser mourir sans secours dans un village... Vous voyez bien que ce n'est pas l'empereur qui a pu donner un pareil ordre!... C'est vous!... mais dites que vous en êtes fâché, et je n'en parlerai à personne, et l'empereur ne le saura pas!...

J'étais folle presque entièrement, et Albert fut effrayé de la rougeur de mes joues et de l'éclat de mes yeux... J'avais la fièvre... Enfin, je pleurai avec tant d'abondance de larmes, que ma raison revint, mais avec elle aussi un accroissement de douleur... Savary n'était pas parti... Albert lui

avait demandé de rester, car, disait-il, il faut prendre un parti, et le prendre promptement...

— Mais que pouvons-nous faire contre les ordres de l'empereur? répétait toujours le duc de Rovigo...

Je réfléchissais, et j'étais perdue dans une mer de pensées déchirantes... et moi aussi, je répétais : Que faire!... et le désespoir seul me répondait... Enfin, je m'arrêtai à un parti qui s'offrit à moi dans cette sorte de détresse, et qui me parut un moyen de salut.

— Écoutez, dis-je au duc de Rovigo, je partirai demain dans la nuit... il me faut ce délai pour que ma dormeuse soit prête, et que je puisse me mettre en route sans un danger positif pour l'enfant que je porte... J'irai sans m'arrêter d'ici à Genève... Junot préside à vie le collége électoral du Léman, et j'y ai quelques amis, de plus, Butini est un des médecins les plus habiles de l'Europe... En louant une maison sur les bords du lac, dans la partie la plus solitaire, j'y pourrai placer mon malade, et être en même temps à portée de tous les secours possibles... Oui, plus j'examine ce projet, et plus il me convient.

Albert l'approuva, et le duc de Rovigo me dit que je ne pouvais mieux faire.

— Eh bien! lui dis-je, vous pouvez maintenant m'être d'une grande utilité... D'après ce que vous m'avez dit, vous ne savez pas par quelle route Junot vient en France?...

— Non, le vice-roi ne m'en dit rien.

L'insouciance du vice-roi, dans une circonstance aussi grave, est un reproche grave que j'ai à lui faire. Une déception, dans un pareil cas, est une peine amère de plus dans la balance déjà bien remplie... je le sentis vivement... Eugène que je croyais si bon !... Eugène, presque l'élève de Junot !... Oh ! cette conduite me fut bien pénible !... Il ne parlait en rien, en effet, de l'itinéraire de la route de Junot, que je fus réduite à deviner.

— Eh bien ! dis-je à Savary, voilà ce que je demande. Écrivez à Lyon par le télégraphe, et donnez ordre que si le duc d'Abrantès vient par le Mont-Cenis, et Lyon conséquemment, on le dirige à l'instant même sur Genève par Nantua. S'il vient par le Simplon, comme je serai à Genève, je me trouverai à son passage, et je me charge du reste... Savary trouva que j'avais complétement raison, et me donna l'assurance que la dépêche télégraphique partirait le lendemain matin pour être transmise au préfet de Lyon... Il partit alors, et me laissa avec Albert, après m'avoir renouvelé mille fois l'assurance de son attachement pour moi et pour Junot.

Après son départ, je tombai sur le cœur de mon pauvre Albert, que je savais aussi blessé que le mien, et je pleurai, car il me fallait pleurer ou mourir... Il fit demander mes enfans, et m'en entoura à l'instant même... il pensa avec

raison que cette entrevue serait d'autant plus déchirante en raison du retard qu'on y mettait... En effet, je crus que mon cœur se briserait lorsque ces chères créatures me voyant toute baignée de larmes me demandaient :

— Est-ce que papa est malade, maman ?...

D'abord ce fut ma Joséphine, mon cher trésor... et puis sa sœur, et puis mon Napoléon... et cet enfant bien-aimé venu dans les danger et les larmes, qui, marchant à peine, quittait sa nourrice pour s'attacher à ma robe, et me balbutiait aussi :

— Maman, est-ce que papa est malade ?

Oh ! ces souvenirs sont déchirans, et pourtant on voudrait les éterniser ; on s'identifie avec eux, et l'âme s'y attache avec une sorte d'amour.

Ce n'est pas l'histoire de ma vie ni de mes impressions que je mets dans ces Mémoires.... Il me faut donc passer sur ces détails, et ne m'y arrêter qu'autant que la nécessité l'exige, pour ne pas détruire l'ensemble du tableau.

Je reçus dans cette circonstance les témoignages les plus doux de l'affection de mes amis... Le cardinal, ce bon Millin, madame de Brehan, M. de Montbreton, ce loyal et excellent homme, cet ami si parfait qu'on retrouve toujours quand on souffre... M. de Cherval, la duchesse de Raguse, qui *alors* était une amie fidèle, et plusieurs autres intimes aussi, parmi lesquels étaient en première ligne madame de Brancamp, fille aînée

de M. de Narbonne, madame de Rambuteau, sa sœur, et son mari..... et puis M. de Brigode et M. de Courtomer[1]..... et ma bonne maman, la comtesse de la Marlière, cette amie parfaite qui m'a donné son amitié sur mon berceau, et qui jamais n'a manqué à la fidélité de ce sentiment; plusieurs autres que je pourrais encore nommer, et qui tous furent pour moi de vrais amis qui

[1] M. de Courtomer était un de mes plus intimes amis. C'était un homme qui possédait des qualités éminemment distinguées; comme bonté et comme spécialité d'esprit, il avait celui de son époque, ce qui faisait rire les hommes ayant cinquante ans de moins que lui... mais il n'en est pas moins vrai que M. de Courtomer était spirituel à la bonne manière de Louis XV, car il y en avait deux; peut-être bien que la meilleure n'était pas très-remarquable; mais enfin cette façon en valait bien une autre, et ce n'est pas à nous autres femmes à nous en plaindre; car nous étions encore un peu souveraines dans ce temps-là, il nous restait au moins une ombre de pouvoir. M. de Courtomer était un de ceux qui avaient conservé toutes les traditions de ces temps de courtoisie... Il mêlait à d'excellentes manières un tour fin et railleur... et causait avec beaucoup de charmes quand il voulait surtout quitter ce ton gouailleur, que, du reste, il n'avait jamais chez moi... Alors il était parfaitement aimable, racontait une foule d'anecdotes selon la coutume de son temps, dont, grâces à lui, je connaissais la chronique aussi parfaitement que si j'y eusse vécu... M. de Courtomer était en outre bon, et de cette bonté à laquelle on attache plus de prix, parce qu'on ne peut se cacher qu'elle n'existe guère que pour vous... il était un des amis les plus habitués de mon cercle intime.

adoucirent avec le baume de leur amitié la douleur cuisante de mon âme... Hélas ! j'en avais bien besoin, car je souffrais à mourir !...

Mais les amis qui étaient toujours là autour de moi, m'entourant de leurs soins les plus tendres, de leur affection, de tout ce qui pouvait me soulager dans cette douleur affreuse qui me tuait, c'étaient madame Lallemand, madame Thomières, dont la peine se taisait devant la blessure toute fraîche et toute saignante d'une amie, et puis M. de Cherval... Je ne parle pas de mon frère... il était ma providence dans ces terribles heures... mais un homme que je ne dois pas oublier, car il fut aussi pour moi un ange consolateur, c'est mon oncle, l'abbé de Comnène... c'était un saint... un homme tout-à-fait selon Dieu, et tout entier dans la vertu... Il me parlait de la soumission à la volonté divine avec une voix si persuasive, que je n'osais élever la mienne en sa présence pour accuser ma destinée... et cependant !... elle était bien malheureuse, mon Dieu !...

Madame Lallemand était dans un état de souffrance qui ne lui permettait pas de venir avec moi... Aussi lui demandai-je de demeurer avec mes enfans pendant mon absence, et de leur servir de mère... Un pressentiment me disait qu'ils étaient au moment de devenir orphelins... je ne me trompais pas.

Madame Thomières voulut m'accompagner... Je ne la refusai pas... il ne m'en vint même pas

la pensée. Je l'avais associée à mes plans de voyage, même sans lui en parler. Il est une sympathie de cœur qui ne trompe jamais... Albert venait avec moi... il ne devait plus me quitter...

Je partis de Paris, le 17 juillet, à onze heures du soir, et j'allais sans m'arrêter jusqu'à Genève, où je descendis à Sécheron, chez le bon Dejean, le 21, à dix heures du matin. J'étais extrêmement fatiguée ; cependant je sentais les mouvemens de mon enfant, et je n'avais aucune inquiétude ; je fis demander sur-le-champ M. Butini[1], et lui fis part du motif qui m'amenait à Genève... Je demandai M. le baron Van Berchem, le meilleur ami de Junot[2] ; mais il était absent dans ce moment... Je ne voulus avoir alors de relation avec personne, bien que je connusse beaucoup de monde, et des gens excellens qui eussent été particulièrement heureux d'ètre utiles à un être souffrant qui venait demander l'hospitalité à leur ville, entre autres M. le comte de Sellon ; mais ma position demandait la solitude, et je priai Butini de ne parler à personne de mon arrivée... Il vint me prendre à deux heures ; nous fûmes

[1] C'est M. Butini, l'oncle de celui qui existe aujourd'hui, car je crois que celui à qui je dois presque la vie n'existe plus maintenant.

[2] M. Billy Van Berchem, l'ami le plus cher qu'ait eu Junot ; il est demeuré le mien comme il était le sien. C'est un de ces hommes dont l'esprit a du cœur et le cœur a de l'esprit.

en calèche sur la rive vaudoise du lac, et nous arrêtâmes une petite maison charmante dominant sa belle nappe d'eau et ayant en perspective toute la rive de Savoie et le Mont-Blanc. De retour à Genève, nous envoyâmes du linge, des provisions, des domestiques pour le service sanitaire, et à six heures du soir tout était prêt pour l'arrivée du duc... je l'attendais ce même jour, d'après les combinaisons du duc de Rovigo.

J'étais accablée de fatigue, et je me reposais sur mon lit, en contemplant les glaciers étincelans de Chamouny et songeant avec moins d'inquiétude à l'arrivée de Junot... Butini m'avait questionnée, et, d'après les indications que j'avais pu lui donner, il m'avait rendu quelque espoir... j'étais donc plus calme et je songeais déjà à de meilleurs jours comme si la destinée nous faisait grâce... lorsqu'on me remit une lettre timbrée de Lyon!... En la recevant je pâlis, et regardai mon frère, sans oser ouvrir ma lettre...

— Quel enfantillage! me dit-il... Allons donc!.. c'est l'annonce de l'arrivée des voyageurs... peut-être arrivent-ils demain!...

J'ouvris la lettre avec un pressentiment qui me glaçait le cœur... je ne puis l'expliquer, mais il était terrible... hélas! il n'était que trop motivé!...

La lettre était d'un jeune neveu de Junot... un fils de sa sœur cadette, Charles Maldan, qu'il avait auprès de lui comme secrétaire, et qui fut par son peu de fermeté et de raisonnement une

des causes de la fin tragique de son oncle... Il m'écrivait de Lyon cette lettre que je venais de recevoir et que j'ai conservée :

« Ma chère tante,

» En arrivant à Lyon avec mon oncle, nous
» avons trouvé un ordre télégraphique de M. le
» duc de Rovigo pour conduire le duc à Génève ;
» l'officier qui l'accompagne par ordre du vice-
» roi, *a décidé* que cet ordre ne serait pas suivi,
» attendu que le prince Eugène avait, *lui*, or-
» donné que mon oncle serait conduit dans sa
» famille ; et comme l'état de santé de mon oncle
» le met hors d'état de décider la chose lui-
» même, nous partons pour Montbard, où vous
» pourrez venir le joindre, ma chère tante, et
» où je serais bien heureux de vous voir.

» Votre obéissant et dévoué neveu,

» Charles Maldan. »

Un gémissement sorti du fond de mon cœur suivit le dernier mot de cette lettre fatale... Je vis en un instant tous les malheurs qui allaient résulter de cette funeste faiblesse d'un homme qui avait si peu compris la belle mission qu'il devait au contraire accomplir auprès du malheureux

duc... Je vis mon pauvre ami arriver dans la maison de son père, comme la plus terrible des apparitions... frappant peut-être de mort ce malheureux vieillard à qui j'avais caché par pitié pour lui l'état de son fils... Toutes les raisons que j'avais données au duc de Rovigo pour ne pas conduire Junot à Montbart étaient devenues bien plus fortes encore depuis que j'y avais passé quelques heures [1].... J'avais demandé à mon beau-père et à quelques-uns des plus notables de la ville quelles étaient les ressources qu'ils avaient... elles étaient NULLES!... et c'était dans un pareil lieu, sans une personne assez habile pour remédier au moins en partie à cet isolement de secours... En quelques minutes ce tableau désolant se déroula devant moi avec une effrayante et lucide rapidité!... c'était le rouleau d'Ezéchiel, pleurs et grincemens de dents!... Ah! que je souffrais en ce moment!!!.. Une malédiction sortit de mon cœur dans cette heure d'agonie, et jamais elle ne fut révoquée.

Sa famille!... et qu'était donc, pour l'homme, œuvre de ses œuvres, sa femme et ses enfans? où donc fallait-il chercher *sa famille*, si ce n'était dans sa maison?... Les misérables, ils étaient à la fois cruels et stupides...

Je sentis tout à coup en moi un mouvement

1 J'avais passé à Montbard en allant à Genève, et j'avais caché à mon beau-père l'état de son fils!...

qui m'avertit d'une nouvelle catastrophe... C'était le dernier soupir de mon enfant... pauvre fleur tombant avant de naître !... Je fermai les yeux et me renversai sur mon lit dans un état que j'espérai être assez violent pour mettre fin à une vie si remlpie d'orages [1] !... et je n'avais que vingt-sept ans ! si j'avais pu lire dans mon avenir, j'aurais encore reculé devant les jours d'infortune qu'il me restait à parcourir !.. Combien de tombes je devais encore fermer !... que de deuils il me restait à porter !...

— Je partirai demain matin avant le jour, dis-je à mon frère et à madame Thomières... L'excellente femme ne me répondit d'abord qu'en me serrant la main... elle pleurait sur moi... Partout où vous irez je vous suivrai ! me dit-elle... Et j'en étais sûre.

Albert donna les ordres pour que tout fût prêt pour quatre heures du matin... A une heure, les douleurs d'enfantement me prirent... tant de secouses avaient frappé juste... mon enfant était mort !...

J'appelai Albert auprès de mon lit... Écoute, lui dis-je... je ne puis partir... mais je meurs si tu restes ici... pars pour Montbard... et envoie-moi des nouvelles.

[1] Ce que j'ai souffert ne se peut comprendre ; comme ce n'est pas mon histoire particulière que j'écris, j'en parle peu, je dirai seulement que je dois la vie à M. Butini.

Albert me laissait avec une amie qui le rassurait sur les inquiétudes qu'il pouvait avoir sur moi, et puis j'avais une femme de chambre qui était la plus attentive et la plus soigneuse des femmes, tandis que celui qui nous intéressait si vivement, était pour ainsi dire abandonné et livré à des soins étrangers ou mal dirigés.

Albert partit, et arriva dans la nuit à Montbard... Hélas! mes pressentimens étaient vrais, et les plus horribles scènes avaient suivi l'entrée de mon malheureux ami dans la maison paternelle, où régnait alors la plus grande confusion. Le père de Junot, d'un caractère naturellement sombre, avait reçu de cette apparition terrible un choc qui le rendait entièrement inhabile à la moindre chose utile. Ses deux sœurs, également frappées de terreur, ne pouvaient que pleurer et se lamenter... du moins la plus jeune... Quant à son fils, ce jeune Charles Maldan, il était là ce qu'il avait été à Lyon, un enfant dont la nullité était funeste dans ses résultats... Personne ne savait ce qu'il faisait... Junot était seulement entouré de l'affection des habitaus de la ville de Montbard, dont la noble et généreuse conduite fut admirable dans cette circonstance. Quatre d'entre eux veillaient et gardaient le malade, et lui prodigeaient des soins fraternels... Ma reconnaissance les bénira jusqu'à mon dernier jour...

Junot reconnut son beau-frère, qu'il aimait avec une profonde tendresse, et sur-le-champ

il lui parla de moi et de l'empereur !... Hélas ! ces deux sentimens, les plus vrais, les plus ardens qu'il ait eus dans toute sa vie, étaient unis dans son pauvre cœur, déjà saisi par la main de la mort...

Il est des événemens qu'on ne peut rappeler, quel que soit le courage dont une âme soit trempée... Je ne puis parler des scènes terribles qui se sont succédé à Montbard dans les heures qui ont *immédiatement* suivi l'arrivée de Junot... Lorsque Albert y arriva, le mal était fait... Il n'y avait plus de remède... Cependant il jugea convenable d'envoyer un courrier à Paris pour chercher M. Junot, mon beau-frère, receveur-général de la Haute-Saône, en lui écrivant d'amener Dubois avec lui... car les dix-sept chirurgiens ou médecins qui d'abord étaient accourus autour de Junot ne valaient pas, comme sa monnaie, un seul de ses regards... Il y eut cependant deux hommes qui lui donnèrent leurs soins, l'un, le médecin de Semur, l'autre, de Châtillon, qui méritaient à la vérité toute confiance... mais le mal était fait [1]... Albert se dévoua à son beau-frère,

[1] Maintenant je puis pardonner, en raison du long temps écoulé, le mal que je puis reprocher à cette famille assez stupide pour avoir laissé son chef, celui dont elle devait au moins soigner la vie par orgueil, si ce n'était par attachement, faire tout ce qu'il a fait dans le délire d'une fièvre cérébrale portée au degré le plus violent... Mais l'oublier... jamais... mon cœur sera vindicatif pour une

et s'établissant à son chevet, il ne le quitta plus jusqu'au moment où se terminèrent ces déplorables scènes...

Ce fut le 29 juillet à quatre heures du soir...

. . . .

Pendant ce temps, l'accident provoqué par la mort de mon enfant avait lieu avec des détails impossibles à rendre... Je dirai seulement que mes pauvres enfans ont failli être orphelins dans la même semaine... Quand ma pensée se reporte à cette époque de ma vie, je redeviens pour ainsi dire insensée de douleur, et je me demande si les forces humaines n'ont pas pour la souffrance une bien autre faculté que pour le bonheur...

Je vais rapporter un fait qui eut alors pour témoins tous ceux qui m'entouraient, et dont la bizarre importance mérite d'être signalée.

C'était le 23 juillet... dans la nuit du 22 au 23.. Je sommeillais péniblement comme on dort dans un sommeille fiévreux, lorsque je fus saisie par une sensation tout-à-fait inconnue et douloureuse en même temps... Je m'éveille, et je vois distinctement auprès de mon lit, Junot, vêtu du même habit gris foncé qu'il portait le jour de son départ pour l'Illyrie, et me regardant avec une expression douce et mélançolique. Je poussai un cri perçant qui réveilla Blanche [1], et madame

pareille action... elle est toujours *là,* et son souvenir saigne encore.

1 Ma première femme de chambre... C'était la perfection

Thomières, qui, tout aussitôt, s'élança hors de son lit et vint à moi... On me demanda ce que j'avais... Hélas!... je voyais toujours cette apparition effrayante, car le visage de Junot était pâle et profondément triste... Il semblait déjà que nous fussions séparés ici-bas!... Mais le plus terrifiant pour moi, c'était de voir l'apparition marcher légèrement autour de mon lit, et pourtant, mon Dieu!... l'une de ses jambes était cassée!!... Enfin, je voyais par une révélation intime l'état dans lequel était Junot, et cependant aucune nouvelle ne m'était encore parvenue, et ne pouvait l'être, puisque l'événement arrivait en ce moment!... et plus tard mon frère, espérant qu'il aurait de meilleurs rapports à me faire, hésistait à me faire part de la terrible vérité... Il savait ce que je redoutais! et ce qu'il avait trouvé était tellement au delà, qu'il craignait pour ma vie dans la position où j'étais...

— Éclairez ma chambre, m'écriais-je dans un effroi toujours croissant... donnez beaucoup d'air... beaucoup de lumière surtout... et je suivais de l'œil l'apparition toujours visible, qui tantôt s'approchait de moi, tantôt se retirait dans un coin obscur de la chambre, en me faisant signe d'aller à elle!... Cette vue me mettait au cœur une glace

des femmes de chambre, et la plus digne, la plus excellente des femmes sous tous les rapports possibles. Elle vit toujours.

qui me faisait croire par moment que j'allais mourir... Alors il s'échappait de ma poitrine un cri sourd et prolongé qui semblait un appel à la mort!... Ce ne fut que vers le matin que l'apparition s'effaça par degrés et devint comme un nuage presque indistinct... Je n'explique pas ce phénomène, je le raconte tel qu'il est...

Lorsque, le 30 juillet, Albert, de retour à Sécheron, raconta à madame Thomières les accidens terribles qui avaient précédés la mort du duc, elle ne put retenir un cri d'étonnement, et lui dit à son tour ce qui était arrivé dans la nuit du 22 au 23... époque où l'infortuné se releva de son lit, et marcha une seconde fois sur sa jambe brisée [1]!...

1 Les détails les plus absurdes ont été insérés dans différentes biographies ; toutes sont également fautives. Il y en a qui ne disent même pas le véritable lieu de naissance de Junot. La *Biographie universelle*, surtout, est bien ridiculement faite. Il y a des erreurs continuelles. Elle dit d'abord que les parens de Junot étaient des cultivateurs de Bussy, et qu'ils lui avaient donné une éducation médiocre... cela est faux de tous points. Quoique la profession de cultivateur soit fort honorable, les parens de Junot ne l'étaient pas ; ils vivaient dans un bien de patrimoine *, venant de ma belle-mère. Les deux oncles de Junot étaient, l'un premier chanoine de la cathédrale d'Évreux, avant la révolution, et l'autre, médecin du comte d'Artois. Quant à Junot, il eut au contraire une excellente éducation, qu'il

* Ce bien valait *alors* soixante mille francs et mon beau-père ne le faisait pas même valoir entièrement lui-même.

Cette circonstance a long-temps produit sur moi un effet que je ne puis exprimer... Il y avait

reçut à Châtillon-sur-Seine, où il fut élevé dans le même collége que le duc de Raguse, et c'est même de cette époque que date leur amitié. Il était destiné à la profession d'avocat et il faisait son droit à Châlons-sur-Saône lorsque le tambour retentit en France, en 1791. Junot prit alors l'uniforme et fut d'abord officier de la garde nationale. Ce fut alors qu'il fut assez heureux pour être utile à madame de Brionne, et qu'elle lui donna son portrait en reconnaissance de son extrême politesse envers elle... Il partit ensuite dans le second et non pas *dans le premier bataillon* de la Côte-d'Or, il fut d'abord à Longwy... puis au siége de Toulon, où il fut remarqué par Napoléon comme sergent de grenadiers, et non comme *lieutenant*, ainsi que le dit la Biographie... Le fait de la bombe est pourtant assez connu, même des étrangers, pour qu'un Français ne l'ignore pas... Voilà ce qui a fait sa première réputation, ainsi que de beaux traits de courage dans la campagne d'Italie, *et non* pas des querelles particulières, comme le dit M. Michaud jeune... Il fut en Égypte, à la vérité, comme aide-de-camp de Napoléon, mais ce fut peu de temps; et lors du combat de Nazareth, il était général de brigade et n'était plus aide-de-camp de Napoléon... Avec trois cents hommes il combattit tout l'avant-garde du grand-visir, composée de quatre mille hommes, et *non pas de trois* mille. Ensuite il est faux, *entièrement faux*, que le général Kléber l'ait secouru dans cette affaire. Il était à plusieurs lieues, de l'autre côté du Mont-Thabor, et lorsqu'il se décida enfin à venir à l'aide de Junot, il rencontra la petite troupe de héros qui revenait victorieuse, avec ses prisonniers. Le chef, Ayoub-Bey, était tué de la main de Junot, et tout était fini. Ce trait, le plus beau peut-être des fastes militaires de la révolution, eut aussi une admirable

de la terreur, malgré tout ce que la raison pouvait me dire... et si j'osais... j'ajouterais qu'au-

récompense, une récompense unique : le premier consul rendit un décret pour que les noms *des trois cents braves* fussent mis à l'ordre du jour de l'armée, comme louange extraordinaire, et envoyés dans leurs communes, en France. Il ordonna également qu'il serait fait un tableau qui perpétuerait cette action... Ce fut M. Gros dont l'admirable talent fut chargé de l'exécution de ce tableau... M. Michaud me paraît avoir appris l'histoire de France, de la révolution et de l'empire, dans l'histoire de ce père jésuite qui dit que c'est sous le règne de Louis XVIII que les Français ont remporté le plus de victoires, avec le marquis de Buonaparte *... Junot ne revint pas non plus d'Égypte ** avec Napoléon, il était éloigné du lieu de l'embarquement et ne partit qu'après son général. Il fut pris par les Anglais, et ne put revenir qu'un an après lui en France. Napoléon l'accueillit comme un ami, et le nomma aussitôt commandant de Paris et lieutenant-général. Il lui donna ensuite le commandement de la réserve de l'armée d'Angleterre, qui fit ce beau corps des grenadiers d'Oudinot, les grenadiers d'Arras... Au couronnement, en 1804, Junot fut nommé par l'empereur l'un des vingt-quatre grands-officiers de l'empire, comme colonel-général des hussards... puis il fut nommé ambassadeur en Portugal, et ne fut rappelé que pour Austerlitz... Après la paix de Presbourg, Junot fut nommé gouverneur-général des états de Parme, pour apaiser la révolte des Apennins, ce qu'il fit avec une extrême sagesse. Après la pacification de ces provinces il fut nommé

* Le fait est réel, l'histoire fut faite à Saint-Acheul par le père Loriquet.

** Il était à Suez. J'ai raconté cela dans le 4e ou 5e vol., je crois, de mes mémoires.

jourd'hui encore, je ne puis repousser de ma pensée que c'est un rapport immédiat entre deux

gouverneur de Paris, comme jamais personne ne le fut. Il commandait plus de quatre-vingt mille hommes, et son autorité s'étendait jusqu'à Tours. Ce n'est pas ainsi qu'on traite un homme dont *on n'apprécie pas les talens, ainsi que le dit M. Michaud le jeune.* Il amalgame tout et fait une entière confusion. Il fait aller Junot en ambassade à Lisbonne, en 1806, après son gouvernement de Paris, tandis qu'il a été ambassadeur en 1804, lorsqu'il n'était pas encore gouverneur de Paris; c'étaient le prince Louis et le prince Murat... Il dit ensuite que Junot fut en Portugal pour en prendre possession, et qu'il en fut maître pendant deux ans... Tout cela est aussi faux pour l'histoire que pour nous. Les Français sont entrés à Lisbonne au mois de décembre 1807, et ils en sont sortis au mois de septembre 1808; ce qui fait neuf mois au lieu de deux ans... M. Michaud dit ensuite que Junot *s'y donna* le titre d'une des premières familles du pays; celui de duc d'Abrantès. Si M. Michaud était plus instruit de l'histoire en général, il saurait qu'en Portugal il n'y a pas de duché, si ce n'est dans la famille royale. Il n'y en a que deux; celui de Cadaval et celui d'Atafoëns... la famille d'Abrantès n'est qu'un marquisat. Le nom d'Abrantès, *qu'il ne s'est pas donné,* mais qui fut choisi par l'empereur, lui fut donné comme récompense de ce qu'il était entré dans la ville d'Abrantès (ce qui le rendait maître du Tage) bien plus tôt que l'empereur ne l'avait espéré. Quant à la bataille de Vimicro (et non pas *Vimiera*); M. Michaud est encore pour cela tout aussi peu instruit. La bataille fut perdue, c'est vrai, mais *il fallait* qu'elle le fût. Il le fallait pour pouvoir faire une capitulation honorable. Junot ne fut pas *écrasé,* au contraire, mais ce fut par son habileté, *et non par l'effet du hasard.* Il fallait en avoir une grande pour résister, même une heure, avec

âmes liées par tant de nœuds, qu'elles formaient une seule âme... Je le crois, et le crois *ferme-*

huit ou dix mille hommes, à une armée de trente mille et toute une population insurgée et menaçante autour de soi. Quant à la *convention*, car ce ne fut pas une capitulation, ce fut Junot qui en prescrivit les clauses, et lord Wellington est encore vivant pour dire que c'est à la fermeté connue de son noble et brave caractère que la France doit de ne pas avoir incliné ses aigles devant le léopard d'Angleterre. J'ai une extrême amitié et une haute estime pour le général Kellermann, mais je ne puis ici lui accorder une chose qui serait préjudiciable à Junot. L'habileté du général Kellermann fit sans doute beaucoup, mais la connaissance que les Anglais avaient de la fermeté du duc d'Abrantès, qui aurait fait sauter les forts de Lisbonne, et conséquemment la ville, ainsi qu'il le dit lui-même au moment d'hésitation lors de la signature de la convention, fut la vraie cause qui détermina les généraux ennemis. C'est un fait aussi connu qu'une nomination dans le *Moniteur*, livre que M. Michaud ferait bien de consulter pour ses biographies ; car si les autres ne sont pas meilleures que celle de mon mari, je ne puis guère y avoir foi... Il dit ensuite que contre sa coutume après un échec éprouvé par un de ses lieutenans, Bonaparte ne le reçut pas mal à son retour en France. Il parle encore là en ignorant des choses. L'empereur fut très-irrité, parce que, avant tout, il lui fallait des succès ; et il ne voulut pas que Junot revînt à Paris : il l'envoya, de La Rochelle où il débarqua, faire le siége de Sarragosse. Cette froideur dura même long-temps ; mais il est encore faux que Junot ne fut plus gouverneur de Paris, il n'a cessé de l'être qu'au retour de Russie, en 1813. Il y avait eu jusque là sur la porte de son hôtel : « *Hôtel du gouverneur de Paris.* » Il fut en Russie, fit la fatale campagne, et à son retour fut nommé gouverneur-général des provinces Illy-

ment... Les mystères de la Providence ont une profondeur que notre œil ne peut pénétrer.

Albert, avant de quitter Montbard pour venir me rejoindre, écrivit à l'empereur pour lui annoncer la perte que *lui* et *moi* nous venions de faire... Je dis *lui* et *moi*, parce que c'était un malheur bien réel et bien grand pour Napoléon, que la perte d'un ami comme Junot dans les circonstances où il se trouvait, et surtout après la mort si récente de Bessières et de Duroc!... C'était aussi un *malheur* pour l'empereur, et le moment où il devait surtout le sentir n'était pas éloigné.

riennes et de Venise; quant au titre de *capitaine-général*, que lui donne M. Michaud, j'ignore où il l'a pris... Il n'a jamais été donné qu'à ceux qui vont commander dans les colonies. M. Michaud est considérablement ignorant des moindres choses; il dit, par exemple, que Junot, quoique très-peu instruit, avait une fort belle bibliothéque et aimait beaucoup les beaux livres. Il n'y a de vrai que cette dernière phrase. Junot, je le répète ici, était fort instruit; son esprit était plein de finesse et d'un charme remarquable; il possédait les auteurs latins tellement bien que je lui ai vu soutenir un jour un défi contre le cardinal Maury, et lui dire le vers de Virgile suivant celui qu'il lui citait. Il avait le goût de la littérature et des beaux-arts. Il faisait des vers avec une grande facilité et avec une extrême grâce. Si M. Michaud avait bien voulu s'adresser à une personne qui connût le duc d Abrantès, il aurait eu des renseignemens justes et n'aurait pas mis dans son ouvrage d'absurdes mensonges dont je lui donne la preuve en invoquant seulement le *Moniteur* et le *Bulletin des Lois*.

L'empereur était alors à Dresde, et l'armistice durait toujours. Il habitait le palais Marcolini [1], et, au moment où la dépêche lui fut remise, il était dans le cabinet du secrétaire de service, qui était en ce moment-là M. Prévost, auditeur au conseil d'État. Ce cabinet est au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, un peu bas, et ressemble à celui qu'avait l'empereur à l'Élyssée-Napoléon. C'est, comme on le sait, la pièce contiguë à l'avenue de Marigny, et faisant la correspondance du boudoir aux ornemens d'argent qui est à l'autre extrémité du palais [2]. Napoléon aimait ce cabinet du palais Marcolini, parce qu'il donnait immédiatement sur les jardins du palais, et qu'il avait par là une sorte de liberté dont il pouvait jouir, sans traverser une foule de chambellans et de gardes...

Quand on lui remit la dépêche d'Albert, il la décacheta aussitôt, et la retenant de la main gauche, après en avoir lu les premières lignes, il se frappa violemment le front de la droite ; dans ce mouvement la dépêche lui échappa... il la releva avec la rapidité de l'éclair... et puis il s'écria, mais avec un accent déchirant d'expression :

[1] Le palais Marcolini est distant de la ville de Dresde comme l'arc de triomphe de l'Étoile l'est des Tuilleries.

[2] Là où sont sur les panneaux les amours peints par Gérard.

« *Junot !... Junot !... O mon Dieu !...* »

Et il joignit les mains si fortement, que la dépêche en fut toute froissée... *Junot !* répétait-il avec cette expression qui venait du cœur, et qui dénotait une douleur réelle !... Mais ayant regardé autour de lui, et voyant qu'il était observé, il ne voulut pas *être homme* devant un œil observateur !... il sourit avec une expression triste, mais indéfinissable, et dit d'une voix haute, quoique altérée :

« *Voilà encore un de mes braves de moins !... Junot !... O mon Dieu !...* »

Il paraissait, à ce qu'a dit depuis le témoin oculaire de cette scène, être sous la domination d'une impression profonde ; il marchait dans le cabinet du secrétaire de service avec une irrégularité qui frappait ceux qui l'entouraient... Il parlait à voix basse, et sans qu'on pût entendre ce qu'il disait ; mais l'expression de ses yeux et de sa physionomie révélait que ces paroles sortaient du cœur. Cet état dura plus d'un quart d'heure !... repoussant ensuite ces affections pures et saintes, qui retrempaient son âme et lui donnaient ce charme puissant, qu'il perdit au reste en perdant ceux qu'il aimait et dont il était aimé... il secoua fortement la tête en soupirant... puis il dit à voix haute :

— Je n'ai plus personne en Illyrie... il faut y envoyer quelqu'un !... Qui ?... Eh bien ! écrivez

au duc d'Otrante que je lui ordonne de se rendre à Dresde dans le plus bref délai...

Fouché était alors à Naples [1]...

Tandis que l'empereur apprenait que la mort avait frappé un de ses plus fidèles serviteurs, j'étais toujours bien malade à Sécheron, et attendant presque chaque jour le dernier moment de ma vie... Un coup si terrible m'avait terrassée... et dans quel instant! lorsqu'un événement toujours funeste pour une femme venait de m'arriver avec les plus douloureux résultats!... Je recevais, tous les courriers, des lettres de mes filles, de mes amis; on entourait mon pauvre cœur brisé d'amour et de soins... mais la plaie ne se pouvait encore fermer: elle saignait avec abondance, et sa douleur ne cédait parfois qu'aux consolations données par une main aimée... En voici une que je veux donner pour qu'on puisse être juge entre un monde injuste et un homme excellent, qui, toute sa vie, fut méconnu, et ne reçut, pour récompense d'une profonde sensibilité, d'une affection tendre et active, que la réputation d'homme du monde et d'homme léger... c'est le comte Louis de Narbonne... Voici la copie, et

1 Le duc d'Otrante était alors à Naples, où il intriguait beaucoup pour susciter des ennemis à Napoléon... Il est énigmatique pour moi que cet homme ait pu imposer à cette époque à l'empereur au point de lui faire donner le commandement important des provinces Illyriennes.

même le *fac-simile* d'une lettre qu'il m'écrivit alors, et que je reçus à Genève. M. de Narbonne était alors à Prague, à ce que je crois. Sa lettre n'est pas datée.

« Comment vous exprimer, ma bien chère amie,
» le besoin que j'aurais de partager d'une ma-
» nière quelconque le malheur qui vous acca-
» ble... Votre esprit si élevé, votre caractère si
» noble et si indépendant... votre âme si noble
» et si délicate, et surtout votre amour pour vos
» adorables enfans, me font espérer que vous
» trouverez, et du courage et des consolations
» dans d'aussi cruelles circonstances... Et je suis
» à trois cents lieues de vous!... ou plutôt je ne
» sais pas seulement où vous êtes!... Que je serai
» heureux, si vous trouvez quelque adoucisse-
» ment à parler de vos peines à la personne qui
» les sent le plus vivement... mais que je serai
» heureux surtout si vous croyez que ma position
» peut vous être de quelque petite utilité, et si vous
» avez la bonté de m'employer à *tout*, à *tout !*...
» J'aurais déjà prévenu vos ordres, ou votre
» permission, si je ne voyais pas beaucoup plus
» d'avantages à bien savoir ce que je dois dire
» et faire... Disposez de moi comme de votre
» père, de votre frère... je vous préviens que si
» j'étais malheureux, il n'est rien que je ne vous
» demandasse... Pensez donc à vos amis; serrez

» vos enfans bien fort, bien fort sur votre pauvre
» cœur ; mais faites tout pour vous conserver à
» eux... Qu'un mot de vous me fera de bonheur!...

» L. N. »

Cette lettre est bien bonne [1] !... Par le même courrier, j'en reçus une foule dont pas une n'était un de ces complimens qui ne sont autre chose qu'une mesure barbare qui rouvre la blessure de celui qui pleure, et ne lui porte aucune consolation... Mes douleurs, à moi, furent grandement adoucies par tant de témoignages venant du cœur. Madame Juste de Noailles, amie de jeunesse et même d'enfance, m'écrivit aussi la plus excellente lettre, dans cette circonstance la plus importante de toute ma vie, comme malheur et résultat d'infortune.

« Laurette, me disait Mélanie, je n'ai pas besoin de te répéter que je t'aime... notre amitié n'est pas de celles qui s'altèrent ou qui s'oublient.. tu me connais assez pour être certaine que, réunies ou séparées, de près comme de loin,

[1] Le temps a manqué pour faire les *fac-simile*. On ne peut les donner que dans la prochaine livraison, dans le 17e et 18e volume, dernière livraison des Mémoires. — Si l'on avait impatience de connaître les originaux des *fac-simile* promis, en s'adressant à mon éditeur, M. Mame, on pourrait les voir.

tu seras toujours pour moi une sœur par affection... Je te le dis en ce moment, quoique j'aie la conviction que tu n'as pas besoin de cette assurance de ma part ; mais je sais par expérience que lorsqu'on souffre, on est soulagé en recevant le renouvellement d'une tendre affection... »

« ... Ma pauvre amie, m'écrivait M. de Cherval, quel coup de foudre est venu frapper votre édifice de bonheur !... mais combien j'ai d'espoir dans votre force d'âme et votre amour pour vos enfans !... c'est lui qui vous ordonne de vivre et de vivre pour eux... Je ne parle pas de tous les amis qui vous aiment... ce cercle d'affection vous entoure et vous enserre ; il vous retiendra dans la vie... vous y resterez pour être aimée, adorée de tout ce qui vous connaît et tient à vous, comme moi, par la plus vive amitié et la plus profonde reconnaissance... N'est-ce donc rien que d'être aimée ainsi par des êtres dont vous faites le bonheur par votre touchante bonté ? »

« Lorsque je vois souffrir des êtres comme vous, m'écrivait Millin, c'est alors que ce scepticisme que vous me reprochez vient faire taire toutes mes bonnes pensées... Et pourquoi souffrez-vous ?... pourquoi des jours de malheur se lèvent-ils pour vous.... bonne et excellente amie !.. Combien je souffre d'être retenu *par force* loin de vous !... si j'avais pu disposer de huit jours, je serais aussitôt allé à Genève pour vous voir, vous offrir les consolations d'un ami

dévoué, mais surtout pour vous ramener ici... C'est dans votre maison... c'est au milieu de vos enfans qu'il vous faut venir abriter cette tête frappée du sort par la plus bizarre et cruelle des fatalités... Venez... vous trouverez des cœurs qui ne songeront qu'à adoucir les blessures du vôtre [1]. »

Ma bonne Caroline ne m'écrivit que quelques lignes, mais elles étaient déchirantes par l'expression qu'elle mettait à me peindre son affliction de la perte que nous venions de faire... C'était un frère qu'elle perdait...

Ma convalescence fut longue... Tant de coups répétés empêchaient que je pusse reprendre des forces... J'étais tellement pâle que souvent Albert en me regardant sentait des larmes mouiller ses yeux... Il pensait que cette pâleur n'était que le précurseur de celle de la mort, et il se sentait alors une douleur poignante au cœur, en se disant que cette sœur tant aimée, cette enfant qu'il avait élevée avec des soins paternels, allait peut-être succomber sous une agonie de malheur trop prolongée pour ses forces. C'est dans les journées qui ont suivi mon infortune que l'ai peut-être appris à connaître Albert, plus que je ne l'avais

1 Laure de Caseaux, la plus ancienne et la meilleure de mes amies, m'écrivit aussi la lettre la plus touchante. Hélas! la mort venait aussi de la frapper douloureusement dans la perte de la duchesse de Chevreuse.

fait depuis ma naissance. Lorsque nous perdîmes notre mère cette douleur nous était commune... la main de l'un essuyait les larmes de l'autre, car il y avait une communauté d'affliction, dont le poids se divisait et se supportait par une sorte d'instinct... mais ici mes larmes étaient *personnelles*... je souffrais, et j'aurais pu souffrir *seule*, si le cœur d'Albert n'était venu à l'aide du mien pour lui porter secours, et lui faire sentir toute la douceur de la consolation... J'en eus bientôt besoin...

Un matin (le 25 août), une calèche en poste entre dans la cour de Sécheron... Albert regarde par la fenêtre de sa chambre; et voit avec étonnement descendre de cette calèche M. Geouffre, mon beau-frère... C'était lui en effet... J'étais si abattue par le malheur, que je craignais pour les seuls biens qui me restaient, et en le voyant, mon premier mouvement fut de tendre mes deux mains vers lui et de lui crier :

— Mes enfans !... mes enfans !... que leur est-il arrivé?...

— Rien absolument, me répondit-il, et je vous apporte au contraire d'excellentes nouvelles de tous les quatre.

Alors je pleurai... La contraction nerveuse avait son résultat... J'embrassai mon beau-frère, et nous lui demandâmes pour quelle raison il était venu à Genève.

Il fut d'abord assez embarrassé de répondre,

parce que dans le fait, s'il avait refusé cette sotte mission, le duc de Rovigo n'en aurait osé charger probablement personne. Il me remit une lettre du ministre, par laquelle il me demandait officiellement la correspondance particulière de l'empereur et de Junot... Junot possédait plus de cent cinquante lettres de la propre main de Napoléon... et quand je dis cent cinquante, je dis bien peu. Ces lettres étaient dans un coffre secret... mais ceci est une histoire à part...

— Maintenant, ajouta mon beau-frère, voici une autre lettre du duc de Rovigo... Et il me remit un petit billet ne contenant que ce peu de mots :

« Reposez-vous sur vos amis pour que cet état de choses ne dure pas long-temps... Adieu, *croyez à ma sincère amitié...* »

Je regardai mon beau-frère pour lui demander l'explication de ce billet, et après avoir hésité, il me dit :

— Le duc de Rovigo m'a chargé de vous dire qu'il a reçu l'ordre de l'empereur de vous retenir à cinquante lieues de Paris, c'est-à-dire de ne pas en approcher au delà de cette distance.

Albert fit un saut de sa chaise jusqu'à M. Geouffre, et lui dit d'une voix tonnante :

— C'EST FAUX !... l'empereur n'a pas commandé cette infamie !...

Pour moi, j'étais attérée... Madame Thomières

vint à mon lit, et me prenant dans ses bras, elle éclata en sanglots.

— Voulez-vous bien répéter ce que vous venez de me dire ? dis-je à mon beau-frère... Et il recommença ce qu'il était chargé de me communiquer... Je lus ensuite ce petit billet si obscur, si entortillé... puis je lus aussi la grande *lettre officielle* pour la demande de la correspondance de l'empereur...

— J'oubliais de vous remettre une lettre de M. Junot le receveur général, dit M. Geouffre en me donnant une longue lettre de mon beau-frère.

Je l'ouvris, et mon étonnement fut extrême... L'intrigue formée autour de moi prenait à chaque moment plus de couleur, et une couleur sinistre et effrayante...

La lettre de mon beau-frère, M. Junot, subrogé tuteur de mes enfans, comme j'étais leur tutrice légale et naturelle, me rendait compte avec des détails inconcevables d'un événement des plus extraordinaires arrivé il y avait cinq jours seulement dans ma maison de la rue des Champs-Élysées... Le voici *textuellement*.

J'ai déjà parlé d'un coffre secret dans lequel Junot mettait tout ce qu'il avait de plus précieux lorsqu'il faisait un long voyage, ainsi que les papiers importans, tels que la correspondance de l'empereur et d'autres lettres remarquables personnellement et venant des membres de la famille impériale... Ce coffre était en fer... Il avait *un*

mur, si je puis parler ainsi, un mur d'enceinte en marbre blanc, pour prévenir le feu en cas d'incendie... le tout était fermé par une armoire en fer ayant une serrure de Reigner [1], dont les combinaisons se montaient, ainsi qu'on le disait, à plus de quatre-vingt mille lorsque le mot fermait avec orthographe, et qui doublaient lorsque le mot était mal écrit... Lorsque Junot partait, il me disait le mot qu'il choisissait, l'écrivait pour lui dans son portefeùille, et nous *étions les seuls*, lui et moi, qui sussions ce mot... Cette explication est nécessaire pour ce qui suit.

Toute cette sûreté dont je viens de parler était scellée dans le mur de la chambre à coucher de l'appartement du duc, et revêtue d'une magnifique *enveloppe* faite par Jacob, et ornée des plus beaux bronzes... Ce meubles avait l'apparence d'une armoire à bijoux; la porte d'acajou, ornée de bronzes dorés, fermait avec une clef d'or massif de la grandeur d'une clef ordinaire que le duc portait toujours avec lui...

Le mot qui avait fermé le coffre lors dû départ du duc pour l'Illyrie était Paris sans S... Il écrivait ainsi pour dérouter davantage, dans le cas où l'on aurait voulu forcer le coffre... Je savais le

1 On sait que ces serrures de Reigner sont étonnantes de sûreté; et lorsque l'orthographe n'y est pas surtout, il est impossible que le hasard fasse ouvrir la serrure... Cette affaire est bien étrange.

mot; mais j'étais bien tranquille, je l'avoue, avant d'avoir lu la lettre de mon beau-frère.

Voici ce qu'il m'apprenait en me demandant pardon de sa faute avec une telle humilité que je lui aurais pardonné même quand il n'eût pas été le frère bien-aimé de Junot, et le plus digne des hommes.

Le duc de Rovigo s'était présenté à mon hôtel, et avait *requis la présence de l'une des autorités de la tutèle pour avoir les lettres de l'empereur*. Mon beau-frère s'était présenté... mais en observant qu'il n'avait, comme subrogé tuteur, aucun droit, et qu'il n'en exercerait pas un surtout qui dût aller contre mon autorité; qu'en outre, il y avait une succession, des créanciers nombreux [1], et que les scellés étaient posés partout... chose qu'il aurait dû lui dire pour toute réponse, et tout aussitôt qu'il l'avait vu... Pendant ce colloque, M. Geouffre, mon autre beau-frère, mais qui n'avait aucun rapport avec la tutèle que de faire partie du conseil de famille quand il s'assemblait, survint ainsi que M. Fissont, secrétaire du duc d'Abrantès... Tous n'eurent qu'une même parole...

— Les scellés sont posés, et la tutrice est absente.

[1] J'étais moi-même la plus forte créancière de la succession, en raison de ma dot et de mon douaire, et puis j'étais la première, mes gens d'affaires m'ayant fait renoncer à la communauté de biens.

Mais à cette réponse, le duc de Rovigo ne fit que rire.

— Bah !... qu'est-ce que tout cela me fait ? *j'ai mes ordres*... Il me faut les lettres de l'empereur, et je les vais prendre !...

M. Junot lui dit alors, ainsi que M. Fissont, qu'il y avait d'abord un empêchement réel : c'était la possibilité d'ouvrir le coffre.

— La duchesse est maintenant *la seule* qui connaisse le mot, dit M. Junot, puisque mon pauvre frère n'existe plus !... et puis même quand nous aurions quelques données, la clef d'or que le duc portait avec lui doit être perdue.....

— Je vous demande pardon, dit le duc de Rovigo, la clef d'or de votre frère est ici, et la voici...

Et il montra tout aussitôt la clef... Ce fait est pour moi inexplicable... Albert avait vu la clef d'or à Montbard, et, religieux observateur des moindres convenances surtout en affaires, il n'avait pas voulu me rapporter cette clef... Comment le duc de Rovigo l'avait-il en sa possession?... voilà un fait que je ne sais comment traduire...

Tout en parlant avec ces messieurs, il avait atteint la salle de billard, puis le petit cabinet, le grand cabinet du duc, et enfin sa chambre à coucher...

— Allons, allons, dit-il en ouvrant lui-même le volet de la fenêtre qui est auprès du meuble, à l'ouvrage !...

— Monsieur le duc, lui observa encore une fois M. Junot, je ne puis en ma qualité de subrogé tuteur, exécuter une pareille mesure aussi illégalement, et sans les formalités au moins les plus simples... permettez que l'on aille chercher le juge de paix et le notaire qui est chargé des affaires de la succession... Vous savez qu'on prétend que mon frère a des diamans bruts dans ce coffre, ainsi que des objets d'une grande valeur, et il me semble que...

— Oh ! oh ! s'écria le duc de Rovigo, que de façons pour une méchante bande de papier et un cachet de mauvaise cire !

Et, tout en parlant, il avait arraché les deux bandes de papier, scellées du cachet du juge de paix, ainsi que cela se fait toujours ; et, prenant la clef d'or, il ouvrit la première porte de l'armoire : « Voyons, dit-il en se baissant pour mieux examiner la serrure, voyons comment Junot serrait *ses trésors !*... Il devait fermer la serrure à secret sur le nom de la duchesse... »

Cette réflexion était d'autant plus étonnante, que la chose était vraie... Le duc se servait souvent de mon nom, mais sans orthographe (Laur ou Lore, ou Lorr). Comment le duc de Rovigo le savait-il ?

Après quelque autre tentative, il dit :

— Je parie qu'il aura pensé à la ville de Paris, et qu'il aura écrit Paris sans S...

C'était encore vrai !...

Le coffre de fer s'ouvrit donc, et l'on put prendre dans son intérieur la correspondance de l'empereur, et en même temps *celle d'une autre personne de sa famille* [1]...

Mon beau-frère, M. Junot, craignant de se trouver compromis dans cette affaire, ne voulut pas rester à cette violation des *droits* et des *lois;* il passa dans une autre pièce, pour que sa présence ne pût pas constater leur mépris au point où le portait l'une des premières autorités du pays. — Cette faiblesse nous fut bien préjudiciable. Le *fait réel,* et tel que je viens de le rapporter, se passa dans mon hôtel, en mon absence, et sans qu'aucune des personnes qui en avaient le droit, ne fût-ce que mon suisse ou ma femme de charge, comme gardiens des scellés, eût le courage de faire une opposition toute naturelle, et qui aurait eu lieu en allant chercher le juge de paix, président naturel du conseil de famille, ou le notaire de la succession... La chose se passa en tout de la manière la plus inconvenante, et pour en donner une idée, les scellés ne furent même pas reposés. C'est particulièrement ce dernier fait qui m'a surtout irritée, c'est une faute d'autant plus grave que rien m'empêchait d'agir autrement, et avec une sorte de légalité [2]; mais au reste, il

[1] Elle n'y était pas entière, et il m'en est resté quelques parties que je conserve précieusement.

[2] On pense bien, et je n'ai pas besoin de le dire, qu'en

est vrai que cela n'en valait pas la peine, car je n'ai *rien* trouvé à mon retour dans le coffre de fer, si ce n'est une petite cassette renfermant des *gouttes d'eau*, espèce de topazes blanches et de saphirs blancs, que le duc m'avait rapportés de Lisbonne pour m'en broder une robe, chose à vrai dire sans valeur, parce qu'elles n'étaient pas taillées... C'était peut-être pour cela qu'il avait si bien fermé son coffre... Quoi qu'il en soit, voilà ce qui eut lieu... Il était bien simple cependant de ne pas m'exposer, ainsi que mes enfans et tous ceux que la succession de mon mari pouvait intéresser, à perdre peut-être ce qui pouvait assurer le sort des uns et contenter les autres... Une fois les scellés brisés sans aucune légalité, que pouvais-je dire?... Quel compte pouvais-je demander?... Maintenant mille voix s'élèveraient pour répondre à mon accusation, pour dire : *Mais nous étions* là!... que je n'y répondrais, *moi*, qu'avec le mépris qu'elles m'inspireraient... et que doit en effet m'inspirer un aussi profond abaissement devant la puissance...

Quelques jours après cet événement, le duc de

rapportant ce fait, je ne forme aucune accusation contre le duc de Rovigo; mais ce dont je l'accuse, c'est d'avoir ainsi violé les lois, parce qu'il pouvait attendre la levée des scellés, à laquelle seulement il aurait été présent, et puis ensuite de n'avoir pas, devant lui-même, fait reposer scellés par le juge de paix, président du conseil de famille. J'ai été absente plus d'un mois après cet événement.

Rovigo fit venir mon beau-frère, M. Geouffre[1], chez lui, et lui dit :

— Vous allez partir pour Genève, où votre belle-sœur doit être encore, car je sais qu'elle a été fort mal... Vous lui direz que l'empereur veut... qu'il désire que dans les premiers temps de son deuil elle soit absente de Paris, et qu'elle habite une terre à quarante ou cinquante lieues de Paris...

Enfin il donna à M. Geouffre la mission que celui-ci vint remplir à Sécheron, lorsque je rentrais à peine dans la vie, et que mes enfans avaient été au moment de devenir orphelins dans la même semaine, car leur père expirait, et leur mère était à l'agonie...

J'étais extrêmement faible... mais aussitôt que mon âme avait reçu le souffle vital qui la rattachait à l'existence, elle avait repris toute sa vigueur native, et j'étais toujours moi-même... La première impression que je reçus de la communication de mon beau-frère fut indéfinissable... Je vis les passions des hommes dans tout ce qu'elles ont de petit et de méchant, et je souris d'une pitié qui faisait une satire sanglante de l'espèce humaine... Je voyais l'empereur exécutant sur moi une vengeance comme celle qu'il avait exercée sur madame de Staël, sur madame de Chevreuse et madame

[1] Le mari de ma sœur... M. Junot, mon autre beau-frère, refusa de se charger de cette commission.

Récamier... Junot m'en avait seul préservée... A peine ses yeux étaient-ils fermés, que j'étais atteinte par cette main qui frappait là où elle voulait arriver... Voilà du moins quelles furent mes réflexions en recevant de mon beau-frère l'étrange nouvelle dont il s'était fait le porteur...

— Je suis pressé, me dit-il... je ne puis même demeurer pour dîner avec vous. Je vais déjeûner, et puis je repars... De quelle réponse me chargez-vous?...

—Je vais la faire tandis que vous déjeûnerez, lui répondis-je; elle ne sera pas longue...

J'écrivis en effet quelques lignes au duc de Rovigo, en lui disant que je comptais sur lui pour faire cesser *mon exil*. Je n'ajoutais rien, et je donnai ma lettre à mon beau-frère, auquel je répondis, lorsqu'il insista, par intérêt pour moi, pour savoir quel lieu je choisissais, que j'irais sans doute à *Rouen*... Il partit avec cette *réponse verbale, comme sa mission l'avait été*, quelques heures seulement après son arrivée à Sécheron.

Albert avait gardé le silence pendant cette matinée extraordinaire. Il avait vainement cherché sur mon visage ce que j'éprouvais... Habitué à lire dans mes regards tout ce qui se passait en moi, il ne comprenait pas pourquoi je me détournais de lui dans un moment où ses avis pouvaient m'être d'un si grand secours... Ce ne fut qu'après le départ de son beau-frère qu'il retrouva tout entière l'élève qu'il avait formée... Jusque là je n'étais

qu'un être passif en apparence, et pliant comme une autre femme sous la nécessité... mais lorsque la voiture de M. Geouffre fut sortie de la cour de Sécheron, alors je redevins moi-même... alors je compris ce que je devais à l'étrange position dans laquelle on me plaçait malgré moi... Albert me devina avant que j'eusse parlé... Il vint à moi, et, me prenant la main :

— Qu'as-tu décidé? me dit-il...

En ce moment j'étais dans une sorte d'extase, c'est-à-dire de rêverie profonde qui m'enlevait à la vie du monde... Mes yeux étaient fixés sur le Mont-Blanc [1], que je découvrais en entier de ma chambre, et sur tous les pics de Chamouny... Mon âme se retrempait dans sa force native et originelle à la vue de ces merveilles gigantesques, et pourtant adorables... Je parcourais en même temps par la pensée les plaines de neige de l'Argentière, les vallées de la Rhétie, les bords du Léman, les routes du Simplon... J'errais ainsi par la pensée!... et dans cette course idéale je me replongeais dans mon essence... Toutes les entraves des misères sociales étaient brisées, je redevenais ce que mon Dieu m'avait faite... une créature libre et hors d'atteinte des petites passions des

1 Toutes les fois que j'allais à Genève, je logeais à Sécheron et je me faisais donner la chambre du second; parce que de là on plonge sur le lac et qu'on a en perspective le Mont-Blanc et tous les glaciers de Chamouny.

hommes... En ce moment ma volonté n'aurait fléchi sous aucune autorité, et lorsque Albert répéta sa question, en me demandant *ce que j'avais décidé*... je le regardai d'un œil assuré, et je lui répondis :

— Mon devoir... Pour moi, il consiste à retourner dans ma maison, auprès de mes enfans... Je pars demain.

Albert me prit dans ses bras et me serra contre son cœur avec une tendresse presque convulsive... Le parti que je prenais était celui qu'il m'aurait conseillé, mais il ne l'osait à cause des conséquences, et il tremblait que je ne faiblisse dans cette circonstance importante de ma vie.

— Oh ! tu es ma sœur ! s'écria-t-il... tu es fille de notre mère !... Mais cependant ne crains-tu pas que l'empereur ?..

— Je cours en ceci moins de danger que tu ne le crois, mon ami, dis-je à Albert.. Je suis presque sûre que l'empereur n'est pour rien dans cette affaire... et s'il a en effet parlé dans ce sens, il a été mieux servi qu'il ne l'a voulu... Pourquoi *l'ordre* ne m'a-t-il pas été expédié par écrit [1] ?... Pourquoi mon beau-frère est-il venu pour *me dire* ce qu'on pouvait m'écrire ?... Mais au reste il n'importe ; je désire seulement que tu n'en parles

[1] Pourquoi l'empereur ne me l'aurait-il pas dit à moi-même en me renvoyant la lettre de Junot, comme je l'ai déjà observé ?

pas à madame Thomières, pour ne pas l'alarmer... Quant à toi, je suis sûre de ton appui; n'est-ce pas que tu ne me quitteras jamais?

— Oh! jamais! s'écria Albert en m'embrassant avec émotion... J'ai juré à notre père mourant de le remplacer près de toi... Jusqu'au moment où je t'ai remise aux soins d'un autre, j'ai rempli ma mission; il n'existe plus, et je suis de nouveau ton père et celui de tes enfans!... Au reste, Napoléon était auprès du lit de mort de mon père, poursuivit Albert, et il connaît la sainteté de mes devoirs envers toi...

La journée se passa en préparatifs, car j'étais encore si faible, qu'il me fallut faire la route presque toujours couchée dans ma voiture... Elle fut pénible, et j'étais fort souffrante en arrivant à Versailles, où je descendis chez Raimbault. Là m'attendait une nouvelle douleur et pourtant une consolation... J'avais écrit à madame Lallemand de m'amener mes enfans à Versailles; je désirais avoir là une dernière certitude de ce que je soupçonnais, et comme je ne voulais pas braver ouvertement l'empereur en rentrant dans mon hôtel en plein jour, je devais attendre le soir à Versailles, et mes enfans restaient pendant ce temps auprès de moi...

Mais lorsque je fus entourée de ces chères créatures, revêtues de leur deuil paternel... lorsque je vis mon Alfred, encore aux bras de sa nourrice, et déjà sous le poids d'une perte aussi im-

mense que celle d'un père... alors je retombai sans force au milieu d'eux... Je ne pus que pleurer en les serrant bien fort contre mon pauvre cœur brisé... C'est pour ces souffrances-là qu'on est sans courage!... Mais il est impossible de rappeler de tels souvenirs... il faut les couvrir d'un voile, et les laisser religieusement dans l'âme, où ils vivront toujours comme leur objet...

Je partis à sept heures du soir de Versailles, le 17 septembre 1813, et j'arrivai à neuf heures chez moi, dans mon hôtel de la rue des Champs-Élysées... Là devait m'être offerte une de ces consolations qui vont à l'âme, parce qu'elles vous prouvent que vous méritez d'être aimée puisque l'amitié vous donne son appui au moment du malheur... Je trouvais chez moi une foule, je puis le dire, d'amis dévoués qui ne craignaient pas de me donner des témoignages publics de leur attachement. C'étaient M. de Montbreton, M. Decazes [1], M. Alphonse Perregaux, M. de Forbin, M. de Courtomer, M. de Brigode, M. Millin... madame la marquise de Brehan, son mari, M. de Cherval, mes oncles, MM. de Comnène, M. Suchet, madame Mortières [2], et puis ma Caroline, et ma bonne Agathe... mon frère!... Quand je descendis de voiture et que je me vis

1 Depuis, le duc Decazes.

2 Depuis baronne de Montgardé... elle était alors veuve du général Laplanche Mortières, et logeait chez moi...

entourée de toute cette troupe amie qui voulait m'épargner le premier moment du retour dans cette maison, où je rentrais furtivement pour la première fois après la mort de son maître, je ne pus retenir mes larmes !... mais ils avaient jugé avec leur cœur... il n'y avaient rien d'amer dans ces larmes-là... ils m'avaient sauvée de l'impression terrible du premier moment.

M. de Montbreton qui m'avait connue enfant, et dont l'amitié pour ma mère était venue se reverser sur moi, ne pouvait contenir son indignation ; il la manifestait hautement, ainsi que ce bon M. de Courtomer, dont la franche amitié me promettait un appui certain, si je devais arriver à en avoir besoin. Tous m'offrirent leurs services ; et jugeant que je devais être fatiguée, ils me laissèrent la liberté de me coucher ; il était alors dix heures et demie du soir. Le suisse venait de fermer la grande porte de l'hôtel, lorsque j'entendis frapper fortement. La porte s'ouvrit aussitôt ; une voiture entra rapidement sous la voûte, et une minute après mon valet de chambre annonça M. le duc de Rovigo.

Il paraissait furieux.

— Comment! s'écria-t-il, vous osez revenir dans votre maison, après ce que je vous ai fait dire! Et que va penser l'empereur de la manière dont je fais mon devoir ?... Comment, vous êtes ici !... mais vous n'écoutez donc aucune voix ?...

Je le regardais avec calme, car je n'éprouvais

dans le fait aucune colère dans ce moment-là... cependant j'avais de l'impatience, parce que à cinq heures il avait dû recevoir une lettre de moi, dans laquelle je le prévenais de mon intention de revenir chez moi [1]. Je n'entrais du reste dans aucun détail; mais je lui avais écrit, et son silence était, ou bien une approbation, ou l'*impossibilité* du blâme, moi étant auprès de mes amis et pouvant parler fort et haut...

— Monsieur le duc, lui dis-je, je suis revenue dans ma maison, parce que ma place est auprès de mes enfans, dont je suis TUTRICE *légale et naturelle*... j'ai ensuite des intérêts personnels auxquels je dois veiller... et puis voulez-vous bien me dire où vous voulez que j'aille?... Dans une terre?... je n'en ai pas...

— Il fallait aller en Bourgogne... à Montbard, par exemple... vous y avez une maison... ce n'est pas une terre... mais, écoutez donc, le temps de la vanité est passé.

En écoutant cet homme, il me vint comme un frisson de mort qui parcourut tout mon corps!... Montbard!... un lieu que je ne pouvais désormais entendre nommer sans épouvante, il me parlait d'aller l'habiter!.. d'aller loger, dormir... vivre! dans la maison où venaient de se passer

[1] M. Fissont avait été le prévenir, et il avait paru très-contrarié; *mais il n'avait rien dit.* C'était donc une comédie que cette grande colère?

toutes les scènes tragiques de la mort de Junot !.. Je ne pus retenir un cri d'horreur...

— Que voulez-vous de moi ? lui criai-je presque en délire... qu'êtes-vous venu chercher dans cette maison ?.. je ne suis pas condamnée à vous voir, et surtout à entendre des paroles cruelles !... je vous prie de me laisser...

— Et moi, me dit-il avec une voix tremblante de colère, je suis venu ici pour vous demander compte de votre désobéissance aux ordres de l'empereur !... Pourquoi êtes-vous ici ?

— Je vous l'ai dit...

Maintenant, Savary, écoutez-moi à votre tour.. écoutez ma pensée tout entière... je ne crois pas que l'empereur m'ait exilée...

— Comment ! s'écria-t-il d'un ton furieux... j'en aurais donc menti !...

— Répondez-moi avec calme... comme je vous parle... Je vous dit que je ne crois pas que l'empereur m'ait exilée... s'il l'a fait, j'en suis fâchée pour lui... Quel motif peut-il alléguer contre moi ?... Ceux qui me seraient personnels seraient plus qu'absurdes ; ceux qui tiendraient à la politique, dont jamais je ne me suis mêlée, le seraient encore plus... Si l'empereur a pu s'oublier en effet à ce point, c'est qu'il est depuis long-temps aigri contre moi et contre Junot par des rapports ennemis... Eh bien, écoutez à votre tour ce que je vous prie de faire savoir à l'empereur ; car JAMAIS je ne lui adresserai une prière, ni pour moi,

ni pour mes enfans... Je suis la veuve de Junot... de l'homme qui l'a secouru de ses faibles moyens lorsqu'il était à Paris, sans emploi et souvent SANS PAIN !... Je suis la fille de la femme qui prit soin de sa jeunesse, presque de son enfance... maintenant, monsieur le duc, cette veuve est dans le seul asile qui soit convenable pour elle... dans sa maison... ELLE N'EN SORTIRA PAS...

Savary me regarda avec des yeux tout-à-fait étonnés... Mais reprenant bientôt son caractère rude et cassant :

—Oh ! oh ! dit-il en me toisant avec une expression qui aurait provoqué un homme à une *action de fait*... Oh ! oh ! les *linottes* commencent à chanter ! on voit bien que le maître est loin... mais je suis ici, moi, et nous verrons !...

— Monsieur le duc, lui dis-je en me levant, je vous prie de me laisser libre de me coucher... si vous voulez me faire arrêter, vous savez où je suis... seulement je vous préviens d'une chose... c'est que je ne sortirai pas d'ici volontairement... il n'y aura que la force et la violence qui pourront m'en arracher... Je m'attacherai à tous les meubles de cette chambre... j'appellerai Dieu et les hommes à mon secours... et mes cris apprendront aux Parisiens que la veuve de Junot est enlevée de sa maison par des gendarmes pour offrir au moins une victime à celui qui ne peut plus soumettre les nations...

— Mais vous êtes un démon ! s'écria Savary...

qui se serait jamais douté d'un pareil caractère !..

Je souris avec amertume...

— Il faut en faire autant pour le comprendre, lui dis-je en le toisant à mon tour... Cela vous apprend que tout le monde *ne se laisse pas arrêter* sans se défendre.

J'avais attaqué le côté vulnérable... et je le savais; le duc ne répondit rien, et puis il ajouta avec une sorte de douceur apparente :

— J'aimais Junot... il ne m'aimait pas... je ne sais pas pourquoi... j'ai de l'amitié pour vous... je veux vous le prouver, et vous vous emportez comme une folle...

Il ne disait pas la vérité ; car jamais je n'avais été plus calme dans mes paroles... l'orage qui me grondait dans l'âme était tout entier dans moi... j'affectais au contraire une tranquillité et une assurance parfaite...

—Finissons cette scène, dis-je au duc de Rovigo.. elle est trop sérieuse dans son objet pour la terminer par une comédie... ce serait en jouer une que de vouloir me persuader que vous aimiez l'infortuné que vous avez poursuivi pendant sa vie avec une sorte d'acharnement... Cependant, si vous dites vrai, que Dieu vous pardonne le mal involontaire que vous lui avez fait... Maintenant laissez-moi, je vous prie... je ne changerai pas de sentiment, vous connaissez ma pensée... c'est à vous d'éviter ou d'amener un éclat... Je ne le chercherai pas.

— Écrivez à l'empereur.

— Non...

— Pourquoi ?...

— Parce que je ne le veux pas.

— Mais vous avez une raison ?

— Sans doute, et je vais vous la dire... Pour écrire à l'empereur il me faudrait le faire en suppliante... C'est un rôle que la veuve de Junot ne prendra jamais vis-à-vis de celui qu'elle regarde comme l'auteur de la mort de son mari, du père de ses enfans... La mort de Junot germait depuis bien des mois dans sa pauvre âme souffrante... La défense de l'amener à Paris pour l'y faire soigner par les premiers hommes de l'art a mis le comble à tout ce qui avait été préparé... Il me serait impossible d'avoir à présent le moindre rapport avec l'empereur... Ce qu'il fait pour moi, si vous me dites vrai, me donne encore plus de force pour soutenir cette résolution... Je ne le braverai pas ouvertement... je respecterai en lui l'objet du culte le plus sacré de Junot... j'obéirai à sa voix en le traitant toujours avec le même respect que s'il vivait... mais je résisterai à l'oppression injuste si elle veut s'essayer sur moi... Voilà ma détermination.

— Mais en agissant ainsi, vous empêcherez l'empereur de faire pour vous ce qu'il voudrait peut-être faire.

—L'empereur sait fort bien que Junot ne laisse AUCUNE FORTUNE... il sait que les dettes de sa succes-

sion absorbent le faible actif qui existe... il sait que j'ai quatre enfans, dont deux sont ses filleuls... il sait que de tous les ducs Junot était le moins richement doté... il sait tout cela... S'il ne veut rien faire pour mes enfans, il est le maître... quant à moi, je ne lui demande RIEN... J'ai ma dot, mon douaire... le cinquième du majorat de mon fils... avec ces ressources, je puis ne pas m'abaisser à la prière... Mais mes enfans, les enfans de Junot... il est de son devoir de remplacer leur père auprès d'eux... Il peut ne pas m'aimer pour la constante opposition qu'il a trouvée en moi toutes les fois que ma conscience s'opposait à ce que je lui obéisse... mais, je le répète, les enfans de Junot sont maintenant les siens, et il est de son devoir de s'occuper de leur sort... Je ne présume pas que les contes bleus qui ont été faits au retour de Junot, après la campagne de Portugal, soient encore accrédités auprès de l'empereur... Si cela était, je me propose de lui faire parvenir la vérité... Vous la certifierez, car vous avez vu le premier l'intérieur du coffre secret de Junot, puisque vous l'avez ouvert en mon absence.

— Ah ! ah ! on m'a dit que vous étiez furieuse contre moi à propos de la *brisure* des scellés !... Pardieu ! vous êtes bien enfant !... Comment ne savez-vous pas que devant la volonté de l'empereur *jamais je ne fléchis moi*... et que RIEN ne m'arrête !

Je frissonnai en songeant qu'un jour je lui entendis dire :

— Si l'empereur m'ordonnait de tuer mon père, je le tuerais !!...

En ce moment, j'étais accablée... Cette journée avait été terrible pour moi... Quelque force morale qu'on ait au cœur, la force physique fléchit sous une continuité de douleurs trop prolongées... Cependant je ne voulais pas demander grâce à cet homme sans pitié, qui se riait en me voyant me débattre sous la serre de la souffrance, et qui semblait calculer combien de temps je pourrais porter le fardeau... Enfin, minuit sonna à la pendule de la pièce dans laquelle nous étions... Il se leva, et s'approchant de moi, il me prit les deux mains et me dit :

— Je ne puis m'empêcher de rendre compte de ce que vous avez fait, à l'empereur... et je ne sais trop ce qui en arriva...

— Je vous prie de ne pas oublier surtout, lui dis-je avec fermeté, car il me rendait toute ma colère... je vous prie de ne pas oublier ce que je vous ai, *moi*, spécialement chargé de lui dire.

— Quelle tête vous avez, mon Dieu ! s'écria-t-il... au lieu de prier, vous commandez !... en vérité, c'est inconcevable !... Réfléchissez avant que j'écrive à Berlin [1]...

[1] On croyait ici que l'empereur avait été à Berlin. Ce fut le mouvement sur Dresde conseillé par Moreau qui l'en empêcha.

— Vous me connaissez mal, Savary... Si je réfléchis sur ce que j'ai à faire dans une circonstance aussi importante que celle où je me trouve... ce ne sera que pour m'y confirmer... Voilà mon dernier mot...

Il me regarda... voulut me parler et se retint... puis il me dit :

— Vous n'avez donc pas lu la lettre de Junot que l'empereur vous a renvoyée ?... Savez-vous bien que cette lettre-là lui a donné de l'humeur contre lui, et que votre conduite en ce moment achèvera de l'irriter !...

— Oh ! qui peut dire ce que j'éprouvai dans ce moment !... ce ne fut pas de la colère... de la fureur... je ne sais ce qui se passa en moi... mais je compris dans cet instant comment un homme peut vouloir du sang pour éteindre une injure !... Et quoi !... me rappeler à moi, veuve encore revêtue du voile noir sous lequel se cache la première douleur... à moi, veuve par un si cruel et si tragique malheur, venir me braver dans mon affliction, pour me rappeler que mon mari était mort victime d'une affreuse injustice... d'un égoïsme révoltant... et comment me présenter cette insulte, en prenant pour sujet ce qui devait être pour tout être humain une chose aussi sacrée que touchante !...

Enfin, il partit !... et je pus demeurer en liberté, et seule avec mon malheur et mes dangers...

Cette lettre de Junot à l'empereur, dont le duc de Rovigo venait de me parler, et que Napoléon m'avait renvoyée par lui, est à la fois un monument historique et un monument de l'attachement le plus touchant. L'infortuné la lui écrivit au moment où la fièvre cérébrale [1] sous laquelle il a succombé faute de soins et de secours de gens habiles, venait de le surprendre. Sa raison tout-à-fait altérée ne le fut jamais pour l'objet de son culte... Il voyait Napoléon comme un dieu... et pourtant il était fatigué de cette guerre éternelle... et dans ce moment solennel où l'âme se montrait sans voile, il est remarquable de lire ce qui s'y passait à l'époque où le bouleversement de tout ce qu'avait établi l'empereur menaçait de s'opérer...

Cette lettre, dont je retranche seulement quelques incohérences, est une des choses les plus remarquables, peut-être, qu'on puisse voir pour l'esprit du temps... Elle montre comment celui qui aimait Napoléon comme il aimait Dieu, lui révélait, au jour de la vérité, sa pensée tout entière !... Ce qu'elle renfermait, au reste, c'était

[1] C'était en effet une fièvre cérébrale... il n'eut jamais autre chose... Il avait la tête couverte de blessures, et la dernière, qu'il reçut en Espagne, compléta ce qui était pour lui un danger permanent... Le froid qu'il éprouva dans la retraite de Russie, et la chaleur brûlante et immédiate de l'Illyrie, ont fait d'abord le mal... le défaut de soins l'a complété!...

la volonté de TOUS, mais ils n'osaient pas la mettre ainsi au jour... Lui-même, le malheureux l'aurait toujours cachée, si le mal terrible qui le terrassait n'avait ôté toute entrave entre sa parole et sa pensée... Ainsi donc il disait à l'empereur :

« Moi qui vous aime avec l'adoration du sauvage pour le soleil... moi qui suis TOUT A VOUS... Eh bien! cette guerre éternelle qu'il faut faire pour vous, JE N'EN VEUX PLUS !.. JE VEUX LA PAIX !... Je veux reposer enfin ma tête fatiguée, mes membres endoloris, dans ma maison, au milieu de ma famille, de mes enfans, avoir leurs soins... ne leur être plus étranger... Je veux, enfin, jouir de ce que j'ai acheté avec un trésor plus précieux que les trésors de l'Inde... avec mon SANG !... le sang d'un honnête homme, d'un bon Français... d'un vrai patriote... Eh bien ! je demande, enfin, la tranquillité, acquise par vingt-deux années de services effectifs et dix-sept blessures par où mon sang s'est échappé, pour ma patrie d'abord, et puis pour votre gloire... »

Voilà la traduction de cette lettre de Junot à l'empereur, voilà ce qu'il voulait lui dire et ce que Napoléon a parfaitement compris... et ce qui ne pouvait l'irriter cependant, ainsi que me le disait le duc de Rovigo... Si pourtant cette lettre produisit un tel effet, alors je serais forcée de voir en lui un homme incomplet, surtout en ce qui tient aux grands ressorts de l'âme... Mais

il faut laisser ce qui concerne mes intérêts personnels pour reprendre le cours des événemens publics.



CHAPITRE XI.

Nouvelles d'Espagne. — Mouvement de troupes. — Exigences. — Traité d'alliance avec le Danemarck. — Congrès de Prague. — Noblesse d'âme. — Vanité. — Conséquences qui seraient résultées de l'union de la France à l'Autriche. — Propositions secrètes. — Quelles étaient celles GARANTIES par l'Autriche. — Paix générale. — Confédération du Rhin. — *Mort à Napoléon.* — Rage. — Colère insensée. — Malheur commun. — Rupture de l'armistice. — Les transfuges. — Loyauté. — Caractère de l'historien. — Le prince Schwartzenberg. — Obstination. — Goldberg. — Dresde. — *Course*, 4,000 morts. — 17,000 prisonniers, et 14,000 autres tués ou blessés. — JUSTICE. — Sentence exécutée. — Le nouveau Coriolan. — Confiance en la destinée. — Revers. — Pacte rompu. — L'amiral Bentinck. — Reddition de Saint-Sébastien. — Nouveau traité de Tœplitz. — *Ennemi commun.* — Perte de la bataille de Katzbach. — Projet *de visite* à Vandamme. — Interbogt. — Fureur de la guerre. — Proclamation. — Welington passe la Bidassoa. — Maximilien de Bavière.

Les nouvelles d'Espagne étaient bien alarmantes dans les lettres particulières... Je prenais un intérêt puissant à cette guerre, parce que j'aimais l'Espagne et que j'avais vu de près, pen-

dant plusieurs années, la grandeur d'âme des Espagnols repoussant une injuste invasion. Je ne formais, sans doute, pas de vœux contre mes compatriotes, mais j'en faisais d'ardens pour que l'empereur ouvrît enfin les yeux, et revînt à une résolution sage et bien nécessaire dans le danger qui nous menaçait de toutes parts... Mais, bien loin de là, il maintint toujours la guerre dans la Péninsule, et se contenta d'y renvoyer le maréchal Soult, ainsi que je l'ai dit plus haut; de plus, il lui prit en même temps douze mille hommes de la garde et près de quarante mille hommes de vieilles troupes... C'était dépeupler l'armée d'Espagne... Mais une chose remarquable dans Napoléon, et qu'il m'est impossible d'expliquer, parce qu'elle contrarie ce qu'il voulait faire pour sa propre gloire... c'est qu'il *exigeait* de ses généraux, de ses maréchaux, les mêmes succès avec de jeunes conscrits qu'avec de vieux soldats... Il en serait arrivé, Dieu me pardonne! à leur demander de vaincre même sans troupes... Le résultat de cette manœuvre de soldats retirés de la Péninsule, fut de faire venir le maréchal Suchet de Valence sur l'Èbre... Pendant ce temps-là, nous signions un traité *d'alliance et de garantie réciproque* avec le Danemarck, et le congrès de Prague faisait son ouverture, retardée exprès par Napoléon, qui empêchait le départ de M. de Caulaincourt... et M. de Narbonne m'écrivit de Vienne « *Rappelez-vous ce que je vous ai dit!...* »

Je connais tellement tous les personnages qui ont figuré dans ce drame important du congrès de Prague, que je ne puis m'empêcher de parler de ce fait avec quelques détails... Ce fut là que se décidèrent les destinées de l'Europe, et que l'empereur Napoléon a perdu la partie qu'il jouait contre tous les rois; mais par SA FAUTE... SA FAUTE UNIQUE... Une des raisons qui ont le plus contribué à cette faute, c'est la fausse idée que Napoléon eut de M. de Metternich... J'ai moi-même entendu cette opinion en causant avec lui... Plus tard, peut-être, il en est revenu... mais l'âme noble et fière de M. de Metternich, l'une des plus belles que je connaisse, l'une des meilleures comme bonté et bonté raisonnée, cette âme était enfin ulcérée... Il ne se vengea pas, comme tant de gens veulent bien le dire, parce qu'ils seraient capables de le faire, mais il laissa aller les choses comme Dieu les avait marquées. Je crois pouvoir répondre qu'il en fut malheureux, car, je le répète, M. de Metternich est une noble et généreuse créature...

Comment Napoléon n'a-t-il pas voulu voir que dans les conjonctures où se trouvait l'Europe, telle était sa situation politique, qu'il était positif que les trois puissances du Nord seraient contraintes à la retraite, si l'Autriche s'unissait à la France; de cette union dépendait toute la force de Napoléon. Sa vanité s'est constamment refusée à le voir, et malheureusement le fait était trop

évident pour que, même aujourd'hui, on ne le retrouve pas dans toute sa *positivité*... Il y a plus : la neutralité de l'Autriche produisait elle seule cet immense résultat... Elle fut long-temps à se déclarer contre nous... Ce ne fut que la veille même de l'arrivée de M. de Vicence à Prague, que le traité d'adhésion fut signé par l'Autriche[1]!... Le traité fut signé le 27 juillet ; le duc de Vicence se présenta, je crois, officiellement au congrès le 28. On répondit à ses retards par des chicanes sur ses pouvoirs... On lui refusa son admission officielle, et le congrès se sépara... L'armistice devait se prolonger jusqu'au 10 août... Trois jours avant, le duc de Vicence fit à M. de Metternich des ouvertures assez importantes pour attirer toute l'attention d'un homme qui avait alors vraiment le désir d'une pacification générale. Ces ouvertures consistaient dans la demande de ce que ferait l'Autriche pour maintenir l'alliance que l'empereur Napoléon ferait avec le Nord... Cette demande était faite sous le sceau d'un secret tellement important, que l'empereur Napoléon exigea que *son ambassadeur auprès de la cour de Vienne, le comte Louis de Narbonne*, ne fût pas initié à cette négociation secrète. M. de Metternich accéda à cette demande, mais bien malgré lui... Il aimait et

[1] On a parlé du traité conditionnel de Reichenbach... Rien n'était moins engageant pour l'Autriche... surtout si elle avait eu la paix de l'Europe à assurer.

estimait M. de Narbonne, et il lui semblait que la confiance qu'un souverain met dans un ambassadeur ne doit pas avoir de limites... Quant à lui, fidèle à ce qu'il avait promis, il ne parla de ce que lui avait communiqué le duc de Vicence qu'à l'empereur François... Celui-ci, tout heureux de voir enfin finir la guerre, ordonna à M. de Metternich de répondre par l'assurance que l'Autriche ne soutiendrait que les conditions les plus honorables pour la France; je puis *certifier ce fait.*

Cependant les heures s'écoulaient... Napoléon en était venu à ce point, de regarder un jour comme une année dans le sort de la France !... Le temps pressait, les paroles portées par le duc de Vicence l'avaient été le 6 août... le 7 et le 8 s'étaient passés à discuter les propositions de l'Autriche, qui, je le répète, étaient des plus honorables... Ce n'est pas alors que je reproche rien à l'Autriche... elle s'est dignement conduite jusqu'au jour où elle est venue mettre un poids dans la balance qui contenait la destinée de malheur de Napoléon.

Le 8 août, Napoléon renvoya d'autres demandes à l'empereur François... Il fallut de nouvelles discussions... Enfin le 10 août arriva, parce que dans sa marche immuable le temps n'arrête jamais l'aiguille de son cadran... L'armistice fut rompu, et les souverains du Nord, la Suède, la Russie et la Prusse, signifièrent à *la France et à l'Autriche* qu'on allait reprendre les armes... Ce fut alors

que l'on dut croire que Napoléon n'avait voulu que gagner le temps qui lui était nécessaire pour l'arrivée de ses troupes et de sa cavalerie.

Voilà quelles étaient les propositions GARANTIES par l'Autriche :

1° La paix générale pour toute l'Europe, et les conquêtes de la république conservées à la France...

2° Le rétablissement de la Prusse, avec une frontière sur l'Elbe...

3° L'Espagne rendue à ses souverains légitimes...

4° La Hollande indépendante, sous un roi nommé par Napoléon...

5° Les provinces Illyriennes et le Tyrol rendus à l'Autriche...

6° Lubeck et Hambourg libres et indépendantes comme elles l'étaient.

Quant à la Confédération du Rhin[1], il avait été question de la détruire, puis de la laisser... L'Italie tout entière devait demeurer sous la domination *directe* ou *indirecte* de la France... Nous devenions ainsi une rivale dangereuse pour l'Angleterre, avec nos ports et ceux de l'Italie, de la Belgique et de la Hollande !... Nous reprenions notre force dans le repos, et nous avions enfin ce que jamais

[1] Il y eut deux projets d'agités dans le congrès. L'un détruisait la Confédération rhénane et la Médiation suisse ; l'autre les maintenait.

nous n'aurions osé espérer... notre gloire sauve et un avenir !...

Napoléon a souvent répété que les souverains n'étaient pas de bonne foi !... Qu'importe !... au contraire, même !... Il ne pouvait perdre à cette nouvelle partie où les cartes s'offraient si belles !... Ce qu'il devait chercher, c'était le temps de réparer ses pertes... de refaire ses armées... de redevenir lui-même, enfin !... Mais il n'a rien écouté !... rien regardé... Il n'a compté aucune phalange ennemie !... Il a voulu la guerre !... toujours la guerre !... éternellement la guerre... la guerre jusqu'à l'extermination de lui et de tous les siens... Il l'a voulue... il l'a obtenue !...

Ce n'était pas une perfidie ; car enfin, son enjeu était le plus précieux... mais chacun le vit ainsi et on cria à la trahison... Alors chacun courut aux armes, et le cri de guerre fut : *Mort à Napoléon !*... La rage se mêla à la politique. Ce fut une guerre presque individuelle... chacun s'injuriait, quand deux hommes de nation ennemies se trouvaient ensemble... Napoléon, dans sa colère insensée, cédait lui-même à la plus basse des passions, pour un homme comme lui... C'était une vengeance basée sur de vieilles inimitiés... là, le héros, l'homme unique, l'homme aux mille coudées, celui dont la volonté de bronze s'unissait aux pensers sublimes d'un Dieu, eh bien ! cet homme redevenait un habitant des montagnes du Liamone... Je me sentais plus de gran-

deur que lui dans l'âme; car j'en aurais eu assez pour comprendre que *là* il y avait pour lui un piédestal sur lequel il montait en signant ce qu'on lui proposait... On devient géant en sacrifiant sa gloire au bonheur d'autrui...

Mais il ne le fit pas, et son malheur et le nôtre furent les terribles suites de son obstination !.. Ce fut alors que recommença la guerre... cette guerre qui devait en être une d'extermination et dont le premier cri fut jeté par Bernadotte... Ce cri fut entendu comme un signal sinistre, et Moreau, cet autre transfuge, y répondit, en lui disant : — Je suis là, tu m'as appelé et je suis venu... Partant de là, la haine lui trouvait des ennemis... Ils contentaient leurs vengeances, même avec de la honte... Tout était bon, tout était bien, pourvu qu'il pérît !... Cependant s'il eût été un méchant homme, Moreau eût été fusillé... et Bernadotte n'aurait pas été roi de Suède; il était bien fort alors, Napoléon !... et l'expression de sa seule volonté eût été le rejet de Bernadotte et la nomination de celui qu'il aurait présenté.

Une chose à remarquer, et que les amis de M. de Metternich doivent signaler comme une preuve de sa loyauté... oui, de sa LOYAUTÉ... car ceux qui parlent de son caractère *cauteleux* ne le connaissent pas, c'est sa conduite pendant le congrès de Prague... Moreau, arrivé d'Amérique avec un conseiller d'ambassade russe (M. de Svinine), et d'accord avec Bernadotte, était consulté par les

souverains alliés sur ce qu'il y avait à faire de mieux contre Napoléon, même *pendant l'armistice et le congrès.* Moreau, qui n'était pas venu de si loin pour faire comme les autres, conseilla de marcher sur Dresde, ce qui dans un pareil moment était une chose indigne. Le prince de Metternich en prévint M. de Caulaincourt et M. de Narbonne... — Remarquez bien, leur dit-il, que je veux demeurer *étranger à l'intrigue de Moreau*... c'est également l'intention de mon souverain...

Je place ces mots ici, parce qu'ils sont nécessaires pour ajouter à la couleur que je mets sur les traits de M. de Metternich, que je crois fort méconnu par un grand nombre de Français à l'époque dont je parle... C'est un personnage important et de premier ordre dans l'histoire de l'Europe de notre temps... il est donc à propos de jeter une grande lueur sur tout ce qui a rapport à lui... Dans un rapport historique comme des Mémoires, le but était de présenter en relief les faits et les choses qui méritent le plus d'attention, et de colorier autant que possible avec justesse les portraits des hommes célèbres qui ont été acteurs dans les lieux qu'on décrit... La clarté, ou, pour parler plus juste, la *lucidité* des événemens vient de l'observance de cette règle. C'est, je crois, un principe voulu pour donner de l'âme et de l'intérêt à ce qu'on raconte, c'est une nécessité également pour éviter la sécheresse d'une

relation politique et historique... Je sais bien ce qu'il faut faire, comme on voit... il s'agit maintenant de réussir...

Oui, je répète sans crainte d'être démentie, qu'au congrès de Prague, l'empereur François, ou plutôt le prince de Metternich, car l'empereur avait toujours eu le bon sens de le laisser agir au congrès de Prague, L'AUTRICHE VOULAIT LA PAIX, et, d'après ce que j'ai dit, on voit que ce n'était pas avec notre honte...

Mais hélas! maintenant il me faudra, avec la même vériré, dire des choses importantes et curieuses qui peuvent diminuer les généreuses intentions de l'Autriche... Toutefois je prie d'observer que j'ai dit : *diminuer*.. et non pas *détruire*.. c'est de l'Italie que je veux parler ; mais pour ne pas intervertir l'ordre des événemens, je vais continuer la narration des affaires d'Allemagne.

Napoléon se voyait alors abandonné aux seules ressources de son génie... Les alliés avaient une armée de six cent mille hommes, et lui ne comptait que trois cent cinquante mille hommes de troupes, dont les deux tiers étaient formés de jeunes gens à peine sortis de l'adolescence... Ajoutez à l'avantage numérique, l'avantage immense de se battre en pays ami... d'avoir à commandement tout ce qui peut former un matériel d'armée... de pouvoir être battu... enfin, mettez tout cela en regard avec Napoléon, géant de gloire il est vrai, mais enfin, loin de son empire,

n'ayant qu'une armée inférieure en nombre, composée dans une grande partie d'alliés prêts à trahir... et vous frémirez, si vous l'aimez, si vous êtes Français, de la position où il se trouve.. M. de Metternich le voyait bien ainsi.

—Monsieur le duc, disait-il au duc de Vicence, votre position est non-seulement différente de la nôtre, mais elle est différente de ce qu'elle était il y a quatre ans... Alors une bataille perdue pouvait se supporter par vous, tandis qu'elle vous écraserait... aujourd'hui, le sort est changé... une bataille perdue par l'empereur Napoléon transforme tout-à-fait la question...

Ce fut le 20 août que Napoléon apprit la jonction des troupes autrichiennes avec celles des alliés... Le prince Schwartzenberg fut nommé généralissime de toutes les armées de la coalition... J'affirme, et je répète encore ici que c'est la faute de Napoléon... Ses ministres, ses envoyés au congrès de Prague le savaient bien aussi !.. Oh ! que M. de Narbonne a gémi sur cette obstination !...

Napoléon était toujours lui-même, toujours cet homme prestigieux et fantastique à la tête de son armée... Sans doute il faisait des fautes, mais ces fautes, quoique immenses, étaient encore diminuées par ce qu'il contraignait la fortune à lui donner... Il apprenait, par exemple, le 20 août, que l'Autriche l'abandonnait, et le 21 il reprenait l'offensive et battait Blücher... Au milieu du

triomphe de Goldberg [1], il est averti du mouvement des alliés sur Dresde [2], conseillé par Moreau; il remet l'armée de Silésie à Macdonald, et *court*, c'est le mot, avec sa garde au secours de Dresde [3]... Il arrive seul de sa personne le 26 à neuf heures du matin... On se battait dans les faubourgs... C'est alors qu'il montra cette lumineuse intelligence qui le plaçait au-dessus de tous... Son œil d'aigle plana sur le combat... il vit aussitôt le salut et la perte... Au lieu d'attendre l'attaque, il l'ordonne.... Les Prussiens et les Russes, étourdis par l'impétuosité du mouvement, sont repoussés à une distance fabuleuse après avoir laissé quatre mille cadavres des leurs sur le terrain qu'ils occupaient en maîtres le matin...

Le soir de ce même jour, Napoléon entra dans Dresde avec le 2e et le 6e corps... Il avait combattu lui-même comme un sous-lieutenant pendant cette journée, l'épée à la main, toujours en avant, et montrant le chemin de la mort avec autant d'indifférence que celui de la gloire... Il n'avait eu pendant la bataille que soixante-cinq mille hommes contre cent quatre-vingt mille...

1 Forte position enlevée par l'armée, le 23 août 1813.

2 L'armée coalisée avait débouché de la Bohême sur Dresde par la rive gauche de l'Elbe, tandis que Napoléon repoussait Blücher vers l'Oder...

3 Les troupes firent 40 lieues en 72 heures, sans recevoir de distribution... Elles s'étaient battues depuis dix jours sans prendre aucun repos...

Le lendemain, il se lève avant le jour, après deux heures de sommeil... Il se met à la tête de son armée, forte seulement de cent dix mille hommes... il se place au centre... Le roi de Naples à la droite, le prince de la Moscowa à la gauche... C'est ainsi qu'il attaque cent quatre-vingt mille ennemis... Son plan de bataille n'était pas fait et ne pouvait l'être... Il prend sa lunette, et regarde devant lui... il distingue un grand vide... C'était ce qui devait être rempli par le corps de Klenau, mais il ne devait arriver qu'à deux heures, et il en était six !... Napoléon improvise à la fois son plan et la victoire... Aussi rapide que la pensée qu'il a conçue, l'attaque est ordonnée, faite, et victorieuse... Dix-sept mille hommes prisonniers[1]... quatorze mille morts ou blessés, parmi lesquels la justice du sort a frappé Moreau, sont le résultat de cette brillante et savante bataille !...

Quelle étrange destinée que celle de Moreau !.. Cet homme qui dès les premiers jours de la révolution embrassa la cause de la liberté... qui combattit pour elle... dont tout le renom militaire était attaché à la gloire *républicaine*, ce général, *républicain* lui-même, qui avait conspiré pour la liberté en 1804... qu'un jugement avait banni de sa patrie, parce qu'il était *républicain*, qui avait été subir son ostracisme sur la terre de

[1] Les prisonniers étaient presque tous Autrichiens...

la liberté, eh bien ! cet homme, pour satisfaire lui, aussi, une basse vengeance, était venu dans cette Europe témoin de son ancienne gloire à l'appel d'un autre homme qui était aussi *républicain*, mais seulement de souvenir, pour ce mettre à la solde du plus despote des souverains dans le but de commander les armées qui doivent porter des rois coalisés sur la terre de la patrie!... Ce fut un boulet de la garde de celui qui l'avait banni au lieu de le faire condamner comme il l'aurait dû, qui se chargea d'exécuter la sentence vingt ans plus tard [1].

Au reste, si Moreau a reçu de fidèles narrations de l'effet que produisit son retour en France, il y a vu l'expression d'un mépris général; ses amis les plus dévoués baissaient les yeux et gardaient le silence... La France était divisée sur le plus ou moins de justice de l'arrêt qui l'avait exilé... il le ratifia de sa main le jour où il accepta le commandement des armées russes et prussiennes, car c'était les commander en chef que d'agir ainsi qu'il le faisait...

Sans doute les motifs qui ramenèrent Moreau en Europe peuvent être envisagés sous deux aspects différens... mais nous sommes encore trop près du moment de l'action pour décider si le

[1] Ce fut vers midi que Moreau fut frappé... Il était à cheval, près d'une batterie prussienne, et s'entretenait avec l'empereur de Russie.

vainqueur de Hohenlinden fut tout-à-fait un traître... Je ne suis pas inconséquente avec moi-même en parlant ainsi... mais je suis Française surtout... je suis vraiment patriote... J'ai admiré Moreau... je l'ai *aimé* même !... oui, je l'ai aimé lorsqu'il faisait la gloire de la France... je l'ai plaint lorsque je l'ai vu coupable... Aussi en le condamnant, je n'écoute pas une partialité injuste... je n'appelle pas pour le juger mon affection pour l'empereur... non, je sais que ce serait le moyen d'être injuste... mais je le place dans le même fond de perspective que les hommes de tous les temps, de tous les âges... et je me dis que Moreau revenant avec le fer et le feu des nations ennemies pour ravager sa patrie, afin d'atteindre un seul homme, m'offre la ressemblance bien plus frappante avec Coriolan qu'avec le vertueux Camille... Je sais encore qu'il est des actions d'une telle nature que le niveau ordinaire de la moralité humaine ne peut les assujétir à sa hauteur... Les amis de Moreau ont parlé dans ce sens... A cela je leur répondrai que le cas de Moreau n'est pas dans cette catégorie... Un homme de ses amis me disait l'autre jour encore :

— Comment voulez-vous juger Moreau ? après vingt siècles, vous n'êtes pas d'accord sur le bien ou le mal de la conduite des deux Brutus et de Timoléon... Je puis vous faire voir des lettres de Moreau, dans lesquelles il me dit qu'il ne vient

en Europe que pour *affranchir* la France du sceptre de fer sous lequel Napoléon la tenait courbée... ajoutant qu'il *avait toute confiance* dans la loyauté de l'empereur Alexandre, et que c'était à cette même loyauté qu'il demanderait le bonheur de la France. « Les Russes ne passeront pas le Rhin, si j'ai quelque pouvoir sur le czar, ajoutait Moreau dans cette lettre... C'est du rivage *de Kehl* que je lui demanderai ainsi qu'aux souverains alliés de respecter ma patrie, et à ma patrie de se rappeler sa propre gloire, et de repousser la tyrannie... »

Cette lettre est belle; mais elle contient plus d'orgueil que jamais Napoléon n'en eut sur le trône... La philosophie que Moreau avait étudiée sur les bords de la Delaware, nous donne un singulier échantillon de ce que peut en un pays un homme sur tous les autres... En est-il donc ainsi en Pensylvanie qu'un Américain puisse dire à ses compatriotes : *Renvoyez cet homme !...* et ils le renvoient... Au surplus, quelque blâme qui descende sur la tombe de Moreau[1], et soit venu à son dernier soupir obscurcir une belle vie, il surgira toujours de cette vie militaire des jours glorieux qui seront immortels ; je ne suis point injuste. Je

1 Dans son procès, Moreau faisait une singulière définition du mot *traître.* « Depuis le commencement de la révotion, dit-il, le sens attaché à ce mot (traître) n'a jamais été compris parce qu'il est relatif. »

n'aime point Moreau pour deux raisons : parce que Moreau lui-même est venu abattre les lauriers qu'il avait plantés, et puis parce que j'aime Napoléon ; mais il est le Turenne de notre époque, le grand Condé même, et je suis son admiratrice, quand je l'envisage ainsi...

J'ajouterai une opinion peut-être bizarre, c'est que sa mort a été plus funeste à l'empereur qu'elle ne lui a été favorable... Il a pris une confiance trop illimitée dans le *bonheur de son étoile*, ainsi qu'il le *disait*... La bataille de Dresde produisit le même effet... — *Je ne puis être vaincu*, se disait-il...

C'était, comme je l'ai dit, en soixante-douze heures que Napoléon avait été de Goldberg à Dresde (il y a quarante lieues que les troupes firent sans distribution)... Il avait vaincu... il avait abattu un ennemi dont le nom était prestigieux contre lui... il était maître de Dresde... Alexandre fuyait... la fortune se remettait à sourire... mais pendant ce temps, le sort reprenait sa terrible revanche sur le maréchal Macdonald... Blücher le chassait de la Silésie... le maréchal Davoust évacuait Schewerice... le général Vandamne était fait prisonnier dans les montagnes de la Bohême avec douze mille hommes... le maréchal Oudinot était battu par son ancien frère d'armes, Bernadotte, ce qui sauvait Berlin, où l'empereur croyait tellement arriver que des décrets étaient déjà préparés, datés de cette ville... Une grande partie

des malheurs de la campagne fut attribuée, peut-être avec raison, au général J..., qui porta chez l'ennemi les documens qui pouvaient être à la disposition du chef d'état-major du maréchal Ney, et il en avait beaucoup... Son rapport fit principalement sauver Berlin, parce qu'il prévint que Napoléon devait s'y porter.

Il semblait qu'un pacte magique avait été formé entre Napoléon et une puissance surhumaine; et puis, qu'un jour ce pacte ayant été rompu, tous les malheurs fondaient à la fois sur celui qu'ils avaient évité avec une sorte de coquetterie pendant vingt ans... Et l'infortune allait lui être désormais aussi fidèle que le bonheur l'avait été... Non-seulement tout devenait désastre dans le Nord, sous les yeux même de Napoléon, mais l'Espagne lui échappait tous les jours, province par province, village par village... Partout nos soldats défendaient le terrain et l'arrosaient de leur sang... Mais la résistance ne servait qu'à prouver notre faiblesse... tout était perdu, et notre beau navire sombrait sous les coups répétés d'un orage qui pouvait être conjuré...

Le maréchal Suchet, par une suite de cette étoile heureuse qui ne l'abandonnait pas lorsque toutes les autres pâlissaient, fit entendre encore une fois le chant du triomphe au milieu de tous nos cris d'alarmes. L'amiral Bentinck [1], qui avait amené

[1] Bentinck débarqua sur la côté de Catalogne... Ce fut à

des troupes fraîches de Sicile, fut battu par lui et le général Decaen et perdit immensément de monde dans cette affaire; mais telle était notre position, que nous devions craindre de perdre un homme, sa perte aurait-elle été compensée par dix autres morts... Toutefois cela n'empêchait pas Saint-Sébastien de se rendre... Les Anglais prirent cette place après un long siége sans gloire... Ils ont commis toutes les horreurs que nous voyions commettre, dans le moyen âge, dans les sacs des villes, par les bandes de condottierri ou de troupes franches... En écoutant le récit de ces infamies, que me faisait un officier qui en avait été témoin de la citadelle où il était enfermé, je frémissais d'horreur et d'indignation... La conduite des Anglais n'avait pas d'excuse... Les Espagnols étaient en droit dans leurs cruelles représailles... mais les Anglais!... qu'avaient-ils à nous demander?... Leur férocité a été personnelle, et, je le dis encore, sans excuse...

Napoléon, toujours inébranlable dans sa volonté, éprouvait pendant ce temps tout ce que la fortune peut verser d'amertume sur une grande destinée... L'Autriche *ressignait* à Tœplitz un nouveau traité d'alliance avec la Russie et la Prusse, et achevait de rompre tous ses liens avec Napoléon en signant un autre traité avec l'An-

Villafranca de Panada qu'eut lieu le combat... à huit lieues de Barcelonne.

gleterre [1]. Ce traité offre une particularité assez digne d'être remarquée. On sait que l'Angleterre n'a jamais voulu reconnaître *l'empereur* et lui donner conséquemment ce titre... Pour ne pas non plus dire *Bonaparte* ou *Napoléon*, l'Angleterre employa le terme d'ENNEMI COMMUN, et l'Autriche l'adopta !... Il le fallait bien... elle recevait des subsides...

Mais le plus grand malheur, parmi tous ceux qui l'accablaient à la fois, fut la perte de la bataille de la Katzbach par le maréchal Macdonald... Plus de vingt mille hommes nous furent enlevés ! Cette perte fut d'autant plus terrible, qu'elle était irréparable. J'ai entendu dire à cette époque, par tous ceux qui avaient le droit d'examiner une pareille matière, que l'imprudence du général Vandamme avait été cause de son désastre... en attaquant d'abord des forces immenses avec quinze mille hommes, et puis en n'assurant pas ses hauteurs lorsqu'il descendit sur Culm... La bravoure du général Vandamme est trop connue, ainsi que ses talens militaires, pour que je hasarde cette assertion, si je ne l'avais entendu prononcer par des voix irrécusables... Au reste, il fut pris lui-même dans ce combat insensé où plus de soixante

[1] Le 3 octobre à Tœplitz également. Ce fut lord Aberdeen qui représentait la Grande-Bretagne. C'est un homme parfaitement agréable, et *gentleman* autant que peut l'être en grand seigneur anglais, et l'on sait que c'est la perfection des bonnes manières et de ce qu'on appelle le monde.

mille hommes se virent attaqués par quinze mille baïonnettes françaises... Les yeux sont humides et le cœur bat vivement dans la poitrine lorsqu'on voit un pareil entraînement... Mais les résultats en furent bien funestes ! Avec Vandamme furent pris les généraux Guyot et Haxo... et toute son artillerie !...

Un fait bien léger en apparence, et qui pouvait avoir les plus grandes suites, est celui-ci... Après la bataille de Dresde, il se promenait en dehors de la ville pour voir arriver les troupes... tout-à-coup il dit :

— J'ai bien envie d'aller faire une visite à Vandamme !...

C'est l'honorable Polonais Niemcewitz, qui alors était à Dresde, qui me répétait ce mot l'autre jour...

Combien *cette visite*, comme l'appelait Napoléon, aurait été importante pour ses destinées et les nôtres ! !... mais elles étaient fixées... Le prince de la Moscowa fut en même temps battu par le prince royal de Suède à Interbogt... Partout le sang français rougissait la terre... toutes les familles étaient en deuil... et sur une surface de trois lieues carrées à peine, un demi-million d'hommes s'égorgeaient à coups de mitraille et se massacraient corps à corps avec une fureur pour ainsi dire personnelle. C'est en traversant des jours ensanglantés, obscurcis par la trahison, qu'on atteint celui où la fortune a résolu d'acca-

bler celui qui, si long-temps, fut son favori et le punit de son obstination.

Il est à remarquer comment une haine commune peut faire disparaître d'autres inimitiés... Les Autrichiens et les Bavarois, qui jusqu'alors étaient ennemis, répudièrent leurs colères et leurs ressentimens pour se réunir contre celui que TOUS voulaient accabler... Pour accomplir l'œuvre de sa destruction, il est convenu qu'on met en oubli même la plus juste reconnaissance... Si l'on veut considérer la vieille inimitié des deux nations, les immenses avantages dont Napoléon a fait jouir la Bavière, on pourra apprécier la force du sentiment qui porte l'Allemagne à repousser le joug étranger... La proclamation de M. de Wrede dit ces mots remarquables :

« Le roi et les puissances alliées... veulent que la France soit la France, et l'Allemagne soit l'Allemagne... »

Il n'avait pas toujours parlé ainsi, lorsqu'il faisait des proclamations pour l'empereur Napoléon !...

Dans ce même temps lord Wellington passait la Bidassoa et entrait en France ! Ainsi finissait cette guerre sanglante qui prouvait que la science n'est rien, et que les peuples sont plus forts que la tactique; car c'est, en résumé, une grande erreur que d'attribuer la perte de l'Espagne aux journées des Arapiles et de Vittoria... L'Espagne était sauvée sans ses batailles... Son salut s'opérait

chaque jour par notre sang s'échappant goutte à goutte sous le fer d'un assassin, ou bien par la chute de nos hommes succombant sous la maladie ou par la trahison et le poison. Voici quel fut notre véritable ennemi... et celui dont Napoléon déclina toujours la puissance.

Une alliance pouvait encore, si elle était fidèle, maintenir l'empereur en Allemagne, c'était la Bavière; il la fit pressentir. Le roi Maximilien, l'homme le plus vertueux et le plus droit en politique de tout ce collége couronné formé par Napoléon lui-même, fit assurer l'empereur qu'il demeurerait dans son alliance jusqu'à la fin de novembre, malgré les efforts de l'Autriche *pour l'en détacher*... Et comment expliquer que le 15 octobre l'armée bavaroise était réunie à l'armée autrichienne, à Braunau!... C'était là que Marie-Louise, la fille chérie de l'Autriche, avait été, je crois, remise à la France!... dans les mains de la reine de Naples... Sa patrie avait-elle voulu répondre ainsi à l'affront, non prémédité sans doute, que Napoléon lui fit en envoyant le prince de Wagram pour épouser la princesse en son nom [1]... Il y avait une sorte d'insulte dans cette démarche... il y en avait

[1] Je sais d'un Francais qui était alors à Vienne, que l'arrivée du prince du Wagram fit un effet pénible sur la famille impériale d'Autriche... En effet, rien n'était plus maladroit.

même dans l'oubli de ce qu'elle avait d'inconvenant...

Maintenant nous touchons aux grands revers qui ont amené la chute de l'empire.

CHAPITRE XII.

Le cardinal Maury. — Arbitraire. — Annulation d'une décision du jury. — Cambacérès. — L'ours écrasant la mouche. — Le comte de Gr.......t. — Anecdote. — Les dîners. — Notabilités financières chez M. de Rovigo. — Coup d'œil rétrospectif. — Nous voulons la paix, *et lui ne la veut pas*. — Muraille de chair humaine. — La Convention. — L'état-major des *chevau-légers*. — Affaires d'Allemagne. — Poniatowski. — *Il vous joue*. — Fête à Zakret. — Schutlz. — Écroulement du pavillon. — M. Daru. — Bataille de Leipsick. — 9,500 HOMMES CONTRE 170,000. — 14,000 contre 150,000. — Le pont sur l'Elster. — Mort de Poniatowski. — Barbarie. — Jugement du roi de Saxe.

Par les mouvemens dont les contre-coups avaient retenti jusqu'à Paris, nous nous trouvions dans une agitation tout-à-fait étonnante depuis le 18 brumaire... Jusque là nous avions eu une sécurité faite exprès, je crois, pour la ferme volonté de Napoléon, car on obéissait sans aucune restriction, et quand il disait : Marchez !... on marchait... Maintenant, ce n'était plus cela... on marchait bien encore, mais avec des réflexions qui annonçaient que bientôt on ne marcherait plus.

Un jour le cardinal Mauri arrive chez moi dans un état de colère tout-à-fait suprenant; lui qui opinait de la barette à tout ce que faisait l'empereur!...

— Comprenez-vous, me dit-il, que l'empereur aille dans un moment comme celui-ci enfreindre la constitution de l'empire!... Comment, il va faire *de l'arbitraire* dans un pareil instant!... mais ce n'est pas comprenable!...

Et il se promenait avec une agitation remarquable... Je ne savais ce qu'il avait, et je lui demandai... Le fait était étrange en effet; le sénat venait, sur l'ordre de l'empereur, D'ANNULER LA DÉCISION D'UN JURY... et il ordonnait à la cour de cassation de renvoyer les accusés devant une autre cour d'assises; mais avec cette différence qu'il ne devait pas *y avoir de jury.* La cour d'assises devait prononcer *en sections réunies*... Je me rappelle ce mot.

— L'empereur a eu grand tort, disait le cardinal... Il faut de la confiance aux Français... maintenant qu'ils en ont moins dans la victoire, ils s'apercevront facilement que leur liberté civile est grandement menacée, et je ne crois pas que ce soit une bonne politique; j'en ai parlé tout à l'heure à l'archichancelier...

— Que vous a-t-il dit?

— Bath!... des billevesées!... Est-ce qu'on peut chercher du sérieux dans un homme comme lui?

— Comment!... dans Cambacérès?...

— Oui, dans Cambacérès... Oh! je le connais depuis long-temps.

Le fait est que l'*inimitié* du cardinal pour l'archichancelier datait de l'assemblée constituante, et s'était consolidée à la mort du roi, lorsque Cambacérès avait non-seulement voté la mort, mais lorsque, s'élançant à la tribune, il avait voté pour que la sentence fût exécutée dans les 24 heures!... Toutefois, le jugement du cardinal, passionné comme tout ce qu'il disait lorsqu'il discutait, n'était pas du tout juste. Cambacérès avait du sérieux non-seulement dans l'esprit, mais dans le jugement. J'avais une profonde estime pour lui et beaucoup d'attachement. Il était d'une amabilité parfaite, et particulièrement pour moi. J'en étais fort reconnaissante. Quant à cette affaire du jury, comme je ne me mêlais pas de ces affaires-là, je ne pus savoir de lui-même pourquoi sa complaisance avait ainsi servi l'empereur; car je savais très-bien qu'il lui résistait dans les occasions importantes où, comme dans celle-ci, sa gloire était intéressée. Je ne me rappelle pas pour quel motif cette infraction fut faite aux lois de l'empire... ce dont je me rappelle très-bien, c'est le fait lui-même... Au surplus, cela doit être dans le *Moniteur*... L'histoire a eu lieu dans le mois de septembre, tout-à-fait au commencement. La décision du jury fut annulée par un *sénatus-consulte!*... Le cardinal avait raison en parlant de la nécessité de maintenir l'intérieur de Paris dans

les circonstances où l'on se trouvait... Tout annonçait que l'orage allait gronder autrement qu'à l'horizon... Que faire pour le conjurer ?.. Il aurait fallu des amis qui ne fussent pas, comme le duc de Rovigo, de la nature de l'ours écrasant la mouche avec une pierre.

J'ai déjà dit que, malgré ses défauts, il avait une qualité qui en compensait beaucoup... il aimait vraiment l'empereur... Quoique nous ne fussions pas amis dans le fond de l'âme, parce qu'il avait été trop mal pour Junot depuis qu'il était dans l'état-major de l'empereur, il venait souvent chez moi pour connaître un peu par mes discussions l'esprit de Paris... Je l'ai toujours pensé... C'était du reste sa manière, et il prétendait que par son adresse à faire causer trois hommes de la société fort répandus dans le monde, il savait tout ce qui se disait dans le faubourg Saint-Germain... Un jour je lui entendis faire cette belle déclaration, et je me mis à rire...

— Vous croyez que je plaisante, me dit-il... Eh bien! que l'un des trois personnages arrive pendant que vous êtes ici, et vous verrez...

Ces trois hommes étaient âgés... ils avaient si non de l'esprit, au moins de cet usage du monde, de cette *jaserie* qui en tient lieu, beaucoup de bienveillance... un besoin de courir dans cinquante maisons, de toujours dîner en ville pour dire :

— Madame la duchesse de Bassano m'a invité à dîner... madame la princesse de Wagram m'a engagé à aller prendre du thé ce soir chez elle...

Il faut remarquer que le plus pauvre de ces trois hommes avait cent mille livres de rente!... Il était garçon, et répandu dans la plus haute société de tous les partis... Du reste, prêt à sauter du Pont-Royal dans la rivière s'il avait su qu'il servît *de compère* au ministre de la police... Le duc de Rovigo était en ce moment devant sa cheminée... Il y avait eu un grand dîner au ministère, et il y avait encore du monde dans le salon... Au même instant on annonça le comte de Gr.......t.

— Laissez-moi faire, dit le duc, vous allez juger de la chose par vous-même.

— Comment se porte monsieur le comte de Gr.......t?... il y a bien long-temps que nous ne vous avons vu, mon cher comte, poursuivit-il en frappant sur le ventre sphérique du petit gros homme... mais cela n'est pas étonnant!... savez-vous bien, mesdames, que tel que vous le voyez, le comte de Gr.......t est le favori de toutes nos jolies femmes...

— Oh! oh! répondit le gros petit homme en se roulant sur lui-même, et faisant la roue tant qu'il pouvait... Oh! monsieur le duc!!...

Et comme il était un des habitués de mon salon, et qu'il m'avait proclamée dame de ses pensées, à peine m'eut-il aperçue, qu'il accou-

rut à moi de toute la vitesse de ses petites jambes, et vint me baiser le gant avec une courtoisie passionnée qui fit tomber une pluie de poudre de sa haute et immense coiffure sur ma robe...

— Tenez, voyez-vous! s'écria le duc... le voyez-vous!... Allons, comte de Gr.......t, il faut nous dire... où vous avez dîné... Est-ce un secret?...

— Non pas du tout, car nous étions vingt-cinq à table... J'ai dîné, ajouta-t-il, chez la duchesse de Bassano... Et il prenait longuement une prise de tabac, qu'il savourait en se rappelant sa journée.

— Eh bien! que vous avais-je dit?... Vous voyez que le comte de Gr.......t choisit bien ses hôtesses... Et quels étaient les autres convives?... Je parie qu'il n'y avait pas de femmes aussi belles que la duchesse de Bassano?

— Si fait, par ma foi!... Il y avait madame Gazani... Pardieu! c'est une belle créature que cette femme-là!...

—Et puis, quelles étaient les autres femmes?...

— Mme de Montmorency... la belle baronne... que l'empereur a fait comtesse... Ah! ah! savez-vous qu'elle est encore bien belle, quoiqu'elle ne soit plus mineure... Quelle taille! quelle démarche! C'est une *Calypso*... une vraie *Calypso*.

Et tout enchanté de son compliment, il répétait en fredonnant : *C'est une Calypso*...

— Et sans doute, reprit le duc, qu'avec ces

dames vous n'avez pas parlé de politique?... et cependant c'est un sujet que vous traitez à merveille... vous qui faites partie du corps diplomatique, et qui appartenez à l'un de nos meilleurs amis.

— Je vous demande pardon, nous avons causé long-temps, mais après dîner... en prenant le café... J'ai démontré au ministre de W...... qu'il n'avait pas l'ombre du sens commun à soutenir la coalition si elle se forme... Quant à lui, il prétend que l'empereur Napoléon veut envahir le monde entier, et qu'il faut lui opposer enfin une barrière... tout cela est absurde...

Le duc nous fit un signe de l'œil, et poursuivant ses questions, il finit par savoir du comte de Gr.......t le nom de toutes les personnes qui avaient dîné chez madame la duchesse de Bassano... tout ce qu'elles *avaient dit*.. et même ce qu'elles avaient pu dire *confidentiellement*, et pourtant si l'on avait dit à M. le comte de Gr.......t. — Vous avez peut-être compromis la duchesse de Bassano... et les vingt personnes avec lesquelles vous avez dîné, il aurait été plus qu'étonné. La place et le temps me manquent pour faire voir comment il racontait jusqu'au moindre geste... C'était bien curieux... Ce fut au reste une leçon pour moi... et avant de sortir du salon du duc de Rovigo, je lui dis :

—Je vous remercie, mon cher duc, de m'avoir avertie du danger que je cours sans m'en douter...

Il faudra maintenant que je mesure mes paroles lorsque le comte de Gr.......t viendra dîner chez moi, ainsi que M. de L..... et M. de T... Mais ne craignez-vous pas que ces messieurs ne trouvent fort mauvais que vous leur fassiez jouer un aussi sot rôle sans leur demander s'il leur convient ?... Ils pourraient bien changer la scène de comique en tragique pour vous... Quant à moi, je vous prie de ne point soumettre mon salon à une enquête qui ne me plaît pas le moins du monde... et je m'en plaindrai, je vous en préviens...

— A qui donc ?...

— A l'empereur...

— Et si l'ordre venait de lui ?...

Je haussai les épaules...

— Oui... si l'ordre venait de lui !.. si par exemple j'étais chargé de savoir... mais non... je ne veux pas vous dire cela...

— Oh ! nous n'en sommes pas à nous fâcher [1], dites toujours...

— Eh bien ! je suis chargé de savoir si, en effet, vous êtes dans une relation toute fraternelle avec le grand-maréchal...

Je devins d'abord pâle d'indignation, et puis

1 Nous étions alors en 1812... au mois de novembre je crois... C'était, enfin, peu de temps après l'affaire de Malet... En parlant de Malet, je dois dire qu'hier (28 juillet 1834) j'ai entendu parler d'une brouchure qui traite de cette affaire. Je ne la connais pas, et ne l'avais pas vue avant d'écrire ces volumes.

pourpre de colère... C'était aussi par trop fort... Je ne pouvais croire que l'empereur remît ainsi la clef du sanctuaire de l'intérieur de chacun aux mains du duc de Rovigo... mais ce n'était que trop vrai... Du reste, je me suis rappelé en ce moment l'histoire de M. de Sartine... Mon Dieu! la vie humaine est toujours la même... toujours les mêmes passions, toujours les mêmes bassesses... L'homme sera grand comme il sera petit... le cercle demeure le même... C'est un théâtre dont les acteurs vieillissent et passent... mais dont la scène et même les décorations restent toujours en place.... Seulement les meubles changent de forme...

A cette époque de 1813, où nous sommes parvenus, le duc de Rovigo eut une étrange conversation avec un homme qui lui-même me la raconta dans le temps ; elle est d'autant plus curieuse qu'elle donne des éclaircissemens sur une détermination ultérieure de Napoléon.

Le duc de Rovigo était, comme je l'ai déjà dit, très-dévoué à l'empereur ; ce dévouement allait loin, car il le portait, comme on vient de le voir, à faire des choses assez étranges. Plus le temps s'écoulait... plus nous avancions dans cette malheureuse année de 1813, et plus on voyait se grossir l'orage qui allait ravager la France... Sérieusement alarmé pour la sûreté même de Paris, Savary se détermina, après en avoir causé avec l'archichancelier, à faire venir au ministère de la

police quelques-uns des hommes opposans à l'empereur, et de faire en sorte qu'ils fussent moins hostiles... L'un d'eux, qui était presque l'ennemi de l'empereur depuis l'affaire de Moreau dont il était l'ami, et qui avait même été dans toute cette affaire d'un extrême secours à l'accusé, fut le premier auquel songea Savary. Cet homme était M. To....n, banquier; il faisait partie de cette troupe de jeunes gens qui, sous le directoire, portaient les cadenettes, et le collet noir, et qui se battaient avec tout venant autant que le cœur leur en disait. On racontait, je crois, de celui-là, qu'il s'était *battu sept fois* dans une semaine, une fois par jour. C'est assez bien...

Le duc de Rovigo, qui était fort lié avec une personne qui connaissait beaucoup M. To...n, la chargea de le prier de passer chez lui parce qu'il désirait lui parler. Il fallait négocier cette entrevue de cette manière, car, avec l'humeur de M. To....n, il n'aurait été au ministère de la police qu'avec quatre gendarmes, et comme il n'y avait aucune raison pour commettre de l'arbitraire envers lui (depuis celui qu'on avait exercé cependant, mais les temps n'étaient plus les mêmes), il fallait s'y prendre de cette façon.

Ce que voulait le duc de Rovigo, c'était d'avoir l'opinion d'un des premiers banquiers de Paris sur l'esprit populaire... Deux avaient été déjà *interrogés*, sans se douter qu'ils donnaient des

armes au pouvoir en répondant avec naïveté. Ces deux banquiers étaient, l'un M. La.... , l'autre, M. Mal... Ils étaient paisibles dans leur humeur, et ne répondaient que de la règle de *trois*. Pour M. To....n c'était une autre affaire. Napoléon ne l'aimait pas... il se rappelait que dans une circonstance très-orageuse, M. To....n était venu proposer à Fouché de lui amener dans les vingt-quatre heures deux mille bons garçons qui seraient de bon secours au gouvernement... et ces mêmes hommes... l'empereur se disait que le même chef qui pouvait les mener à droite aurait, s'il le voulait, la possibilité de les mener à gauche. Et si l'on veut se rappeler l'époque, on verra combien la chose était facile... Il y avait alors une clientèle nombreuse pour suivre ces junes gens, qui suivaient eux-mêmes les doctrines de Clichy ou bien du Manège... Le directoire abattu, on n'avait pas conservé toutes ces dénominations, mais l'esprit opposant, quoique comprimé par douze ans de triomphes, n'en était pas moins prêt à surgir au moindre appel... On l'ignorait dans le monde... l'empereur lui-même l'avait long-temps oublié !... mais il était des gens dont la mémoire était toujours aussi fraîche et qui étaient demeurés aussi haineux qu'ils l'étaient, en 1796 et 1798, du gouvernement directorial... Eh ! non pas, mon Dieu !.. — De quoi donc !.. — Ma foi, je n'en sais rien... ni eux non plus... Ils jouaient

à l'opposition... C'est une occupation comme une autre.

Cependant M. To....n n'était pas royaliste... Il n'était pas républicain non plus, quoiqu'il fût de la *caste* républicaine... Mais c'était une époque, au reste, où le duc de Mouchy, Albert d'Orsay, Juste de Noailles, madame la duchesse de Mouchy, une foule de gens de la tribu nobiliaire, donnaient la main à David, à Gérard et à ses élèves.. tout cela sans penser à mal.. Notre *amour* patriotique allait jusqu'aux démonstrations, dans ce temps-là.. Il est inutile de rappeler ces époques déplorables... mais je dois pourtant dire que le parti républicain était *le seul*, dans ces temps d'orages, qui eût été immuable dans sa conduite et dans l'exécution de la devise qu'il prit aux premiers jours du danger :

— Tout pour la patrie !..

Sans être un républicain, M. To....n était un de ceux qui avaient pris ce cri de guerre. Le pays était *là*, et pour lui il fallait tout faire... Le duc de Rovigo le connaissait sous ce rapport, et ce fut dans ce but qu'il commença la conversation.

— Monsieur To....n, lui dit-il, vous connaissez l'esprit de Paris ; quel est-il en ce moment [1] relativement à l'empereur ?

[1] C'était au mois de décembre 1813 qu'avait lieu cette conversation.

Celui qu'on interrogeait ainsi regarda le questionneur avec une sorte d'étonnement... Le duc poursuivit :

— En vous adressant cette demande, je vous prie d'observer que c'est seulement un serviteur, un ami dévoué de l'empereur, qui vous parle, et non pas le ministre de la police, qui n'a aucun droit pour vous interroger... mais je désire être éclairé par vous sur quelques points, et c'est dans l'intérêt de la France, du pays, que je vous entretiens en ce moment... Je désire être bien compris.

M. To....n entra sur-le-champ dans la pensée du duc, et lui répondit avec une franche assurance :

— Si Votre Excellence m'autorise ainsi à lui dire la vérité, je vais lui parler un langage auquel, tout ministre de la police qu'elle est, peut-être n'est-elle pas habituée... mais étant interpellé au nom de mon pays, je dois répondre avec loyauté. Que voulez-vous savoir de moi ?...

— Si l'empereur est toujours aussi aimé dans Paris qu'il l'était au retour de Russie... A cette époque, malgré ses revers, il l'était encore beaucoup... Comment est maintenant l'esprit public dans le commerce ?..

— Il n'a jamais été bon, dans la banque surtout, comme vous le savez bien, et maintenant il est détestable... Si vous voulez savoir comment l'empereur est aimé dans Paris, je vous dirai,

monsieur le duc, que la haine commence à remplacer l'amour, et vous savez qu'en pareille matière nous marchons vite [1].

— Que lui reprochez-vous dans vos assemblées commerciales ? car je sais que vous en avez... Pourquoi le haïr ?...

— Parce que tout se meurt... que les ateliers sont déserts, les manufactures sans bras... les campagnes sans culture. Enfin nous voulons la paix... Nous la voulons pour exister... et LUI NE LA VEUT PAS !...

— Vous vous trompez... il veut la paix !...

M. To....n se mit à sourire, et dit au duc de Rovigo :

— Ce sont des objets trop graves pour être discutés entre vous et moi dans ce cabinet.. Vous aurez toujours raison et moi aussi... La meilleure preuve qu'il veut la paix, c'est de la faire... pourquoi ne l'avoir pas faite à Prague ?.. Mais, poursuivit-il en voyant que le duc allait prendre la parole, laissons ce sujet... Vous me faites l'honneur de me demander mon opinion, la voici... Je crois, comme tout le monde, que les troupes alliées vont passer le Rhin... Voilà ce que la France doit empêcher, et elle le peut.. En faisant un appel à son honneur, des milliers d'hommes vont se lever en masse, comme en 1792...

1 Il faut remarquer que M. To....n était ennemi de l'empereur. Cette inimitié datait du jour de la première arrestation d'Ouvrard et de l'affaire de Moreau.

—Pardieu, dit le duc de Rovigo en se frottant les mains, vous voyez que le sénat se conduit bien patriotiquement, il vient d'ordonner une levée de trois cent mille hommes, et...

—Eh ! monsieur, s'écria M. To....n, que venez-vous me dire là !... Est-ce donc à des enfans de dix-sept et dix-huit ans que vous voulez confier la défense de nos frontières républicaines ?... car voilà celles que la France veut et doit conserver !.. Des conscrits !.. des enfans à peine assez forts pour porter un fusil !... Non, monsieur le duc, ces murailles de chair humaine ne peuvent arrêter l'ennemi plus d'un jour... il passera le lendemain sur leurs cadavres, et arrivera tout droit dans Paris pour n'y prendre que des veuves et des orphelins... Mais faites un appel à trois cent mille hommes qui ont fait le coup de mousquet dans les premières guerres de la révolution et qui se sont retirés depuis, soit dans leurs familles, soit dans leur intérieur de garçon... Ces hommes-là sont à peine âgés de quarante ans, il en est même beaucoup qui n'en ont que trente-cinq... ils ont toujours le cœur chaud, l'âme fortement trempée et palpitant encore au nom de patrie et d'invasion étrangère... Faites un appel à cette troupe de vieux soldats, quoiqu'ils soient encore des hommes jeunes... ils marcheront avec enthousiasme à la rencontre des mêmes ennemis qu'ils ont chassés en 92... Faites jouer : *Allons, enfans de la patrie !...* en tête d'un premier bataillon que je

me charge de former, et pardieu, soyez assuré, monsieur le duc, que tous suivront aussitôt.

— Mais c'est la garde nationale dont vous me parlez-là.

— Non; c'est d'une armée à envoyer sur les bords du Rhin... Mais, ensuite, quand je vous parlerais d'une garde nationale, pourquoi donc seriez-vous en crainte d'une telle formation?..

Le duc de Rovigo ne répondit rien... Après un moment de silence, il reprit :

— Mais ce projet d'un appel aux anciens militaires de 92... comment voulez-vous le faire?

—Tout naturellement. Dire la vérité, comme le fit la convention... montrer la patrie en danger... Que l'empereur soit maintenant ce qu'il est sur tous les autres; le plus grand homme de guerre du monde!... qu'il soit notre chef; nous le suivrons avec joie... avec bonheur! mais qu'il nous donne des garanties... sans garanties, personne ne marchera...

Le duc de Rovigo aimait non-seulement l'empereur, mais il le comprenait... Alors il prenait de la colère lorsqu'on lui disait que Napoléon ne faisait la guerre *que pour prendre des provinces*... La quantité de gens qui le prenaient ainsi pour l'ogre du petit Poucet est grande néanmoins, et n'en est pas moins ridicule.

— Eh! que diable voulez-vous donc de l'empereur, monsieur? s'écria Savary.

— Ce n'est pas moi qui ai la prétention de par-

ler dans cette circonstance, dit M. To....n ; mais connaissant la façon de penser de tous mes amis, je parle en leur nom... et je dis, par exemple, que si nous marchions contre l'ennemi, il faudrait que l'empereur fît une proclamation dans laquelle *il délierait les Français du serment de fidélité le jour où il leur ferait passer le Rhin*... A cette condition, monsieur le duc, je me fais fort de vous amener, d'ici à huit jours, le plus beau régiment que vous ayez jamais vu, et composé de gens dont le cœur est tout à la gloire du pays... Au reste le duc d'Otrante peut vous dire, monsieur le duc, ce que je puis faire dans ce genre-là.

Le fait remonte à 1809. Je n'en ai pas parlé alors, parce que l'enchaînement des événemens ne m'y a pas conduit. Voici ce qui était arrivé.

Le duc d'Otrante était alors ministre de la police... Il envoie un jour chercher M. To....n, et lui dit :

— Il faut que nous organisions une garde nationale. Je crois que cette mesure est nécessaire. Voulez-vous m'aider ?..

M. To....n savait le moyen de conclure une pareille affaire en aussi peu de temps qu'il était possible de le faire... Mais son état d'hostilité avec l'empereur le mettait dans une position dont lui-même comprenait la difficulté. Il le dit à Fouché, qui le comprit aussi, mais qui n'en insista pas moins sur la nécessité de faire ce *qu'il*

appelait la sauvegarde de la France. C'était en 1809... Les affaires d'Espagne étaient dans leur plus grande vigueur, et l'Allemagne était couverte de nos bataillons. La France était donc dégarnie de troupes armées, et si l'Angleterre avait pu faire un débarquement ainsi qu'elle l'avait projeté par le plan proposé par le vicomte d'Aché au comité de Londres, je ne sais trop ce que la France serait devenue au lieu où le foyer de la révolte aurait éclaté.

Enfin, M. To....n se chargea de l'organisation, en s'adjoignant plusieurs personnes de ses amis, et tous aussi chauds que lui dans la volonté de défendre la terre de la patrie. C'était un lundi que cette conversation avait lieu... Le samedi matin, c'est-à-dire cinq jours après, le ministre allait sortir de chez lui, lorsqu'on lui annonça l'état-major *des chevau-légers*...

— Hem!... quoi ?.. l'état-major des cheveau-légers!.. Eh! qu'est-ce qu'il me veut?.. Je ne suis pas ministre de la guerre, moi...

L'huissier de la chambre s'en fut dire que le ministre ne pouvait pas recevoir l'*état-major des chevau-légers*...

—Remettez-lui cette carte, dit l'un des officiers.. Ils étaient tous revêtus d'un uniforme bleu avec les paremens cramoisis, et les épaulettes et boutons d'argent.

Quand Fouché vit sur la carte le nom de M. To....n, il crut rêver...

— Faites entrer ! s'écria t-il.

— Comment, c'est vous ! dit-il à M. To....n... c'est vraiment *vous !*...

— Oui, sans doute... et ces messieurs doivent partager les complimens que vous voulez bien me faire.

Ces messieurs étaient : MM. Bregy de Girardin, Mallet (le banquier), Rougemont, Baucher, etc...

Ce fut ainsi qu'une première garde nationale fut formée (en 1809) ; mais, soit que l'empereur eût conservé le souvenir du peu de secours que la cour avait reçu de la garde nationale dans les premiers orages de la révolution, il avait une sorte de tendance à la voir plutôt en mal, et il avait de la peine à savoir la population de Paris armée. Toujours est-il que cette garde nationale de 1809 ne dura que trois mois tout au plus. Elle fut dissoute, et plusieurs personnes dans la société de Paris ont même ignoré qu'elle avait existé.

M. To....n avait donc raison lorsqu'il disait au duc de Rovigo que Fouché pouvait lui rendre bon compte de ce qu'il savait faire en fait de promptitude... Toutefois, ce n'était pas de cette manière que Savary voulait, à ce qu'il paraît, l'utiliser... Ils se séparèrent après une longue conversation, qui ne fut *résultat* que pour le duc de Rovigo, en ce qu'il lui fut révélé dans cet entretien des vérités que ses agens n'osaient jamais laisser parvenir jusqu'à lui...

Les nouvelles les plus désastreuses arrivaient chaque jour de l'Allemagne et de l'Espagne. La société était morte... On se voyait, on se parlait en tremblant. Mon grand deuil m'empêchait de voir du monde ; mais dans le petit cercle d'amis que je m'étais réservé, je voyais assez de personnes instruites des affaires courantes, pour être au fait de tout ce qui se passait... La violence du coup qui m'avait frappée était si terrible que j'étais insouciante sur les événemens qui se préparaient.. Cependant j'avais mes enfans qui devaient un jour souffrir de leur désastre ou jouir de leur gloire, et toujours mon pauvre cœur devait être brisé par le fait ou relativement... Il me restait encore d'ailleurs un immense intérêt en Allemagne... M. de Narbonne était à Torgau... Après la reprise des hostilités, il lui était arrivé ce que lui-même avait prédit : il avait été dans la disgrâce apparente de Napoléon... Je dis *apparente*, parce qu'il est impossible que dans son âme il pût accuser un innocent. J'ai parlé de mon attachement pour M. de Narbonne... il était celui d'une fille pour son père... Mes inquiétudes sur lui étaient donc très-vives... Je devais toujours souffrir... soit par moi, soit par mes amis.

Bientôt les nouvelles les plus sinistres circulèrent dans Paris... Lavalette, qui n'avait pas cessé d'être pour moi le meilleur des amis, venait souvent me donner des nouvelles... Il savait que, maintenant que Duroc et Bessières n'existaient

plus, j'avais moins de facilité d'avoir des nouvelles de l'armée... celles du *Moniteur* n'étaient pas vraies, et il était difficile de savoir à quoi s'en tenir pour former quelque plan.. Un jour Lavalette me fit demander à déjeûner ; il était dix heures... Je fus frappée de son changement.

— Mon Dieu! me dit-il en entrant, que Junot est heureux de ne plus exister!... Nous sommes perdus!... l'empereur est complètement écrasé!..

Quels que fussent mes motifs de refroidissement contre Napoléon, tout cédait en ce moment à cette parole : *Il est malheureux!*... Je me mettais à la place de Junot, et je me disais que dans un semblable instant, Junot aurait donné sa vie pour assurer celle de son ami... de celui qu'il regardait comme Dieu même... Je fus donc frappée au cœur...

— Oui, poursuivit Lavalette... vous saurez demain avec tout Paris, car il faut bien qu'on le sache, tous les désastres de la bataille de Leipsick... L'empereur a fait une grande perte ainsi que l'armée, et surtout la Pologne... le prince Joseph Poniatowski est mort...

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je... Et tout aussitôt je me rappelai une soirée tout entière passée avec lui et M. de Narbonne aux Champs-Élysées, peu de temps avant le départ du comte Louis... J'étais dans mon landau, et je revenais du bois de Boulogne, lorsque je les rencontrai... Il commençait

à faire sombre ; cependant le prince Joseph avait reconnu ma livrée. Ils étaient tous deux venus auprès de ma voiture, et m'avaient presque forcée à descendre... Je descendis, et appuyée sur leurs deux bras, je me promenai très-long-temps, m'asseyant par intervalles, puis reprenant notre marche... Nous quittâmes la route ordinaire de la promenade, et nous fûmes le long des jardins[1] du faubourg Saint-Honoré... Les lilas étaient déjà en fleurs dans cette partie de Paris... ils pendaient en belles grappes, ainsi que les ébéniers, dans ces beaux massifs du jardin de l'Élysée-Napoléon et de tous les autres jardins qui l'entourent... L'air était embaumé, et la nuit si belle que nous restâmes fort tard, voulant prolonger un moment de bonheur dans un temps où ils étaient si rares !...

C'était un aimable et excellent homme que le prince Poniatowski; il avait une de ces figures qu'on aime d'abord, parce qu'elles répondent à toutes les sympathies bienveillantes de l'âme... il était beau... On ne le remarquait pas, à moins qu'on ne voulût l'aimer d'amour... mais il avait tant de qualités charmantes, qu'il attachait forte-

[1] A cette époque, les plus soignés étaient : d'abord l'Elysée-Napoléon... le jardin de la princesse Pauline, aujourd'hui l'hôtel de l'ambassade d'Angleterre... puis celui de l'hôtel Marbœuf, donné au maréchal Suchet par Joseph, et celui du général Sébastiani.

ment par le seul attrait d'une sincère amitié... Le comte Louis lui était fort dévoué, et ce fut de lui que j'appris tout ce qu'il révélait de bon et de loyal.. Ce fut un malheur pour l'empereur, mais bien aussi pour la Pologne, que Napoléon ne lui en ait pas remis la couronne sur la tête... Mais laissons cette faute !... on en a tant parlé que maintenant il y aurait vraiment déraison d'en parler encore.

Alors il était seulement venu à Paris passer quelques jours pour voir sa sœur et son fils, et quelques amis auxquels il était fort attaché [1]... Mais la tristesse la plus amère se faisait sentir dans toutes ses paroles... Il voulait cacher des pressentimens qui le dominaient, et moi-même j'en fus pénétrée.

Il me raconta, dans cette soirée très-remarquable dans mes souvenirs, comment il avait *supplié* l'empereur de ne pas attendre le froid...

— Hélas ! me disait-il, je crains qu'un mot de moi n'ait été d'un effet bien funeste dans cette étrange série de désastres remarquables surtout par leur facilité à être prévenus et conjurés !... J'étais auprès de l'empereur, et je lui parlais avec

[1] Sa sœur est la princesse d'Iesckewitz... une bonne, spirituelle et très-supérieure personne... Les gens qui ne jugent les autres, comme le faisait alors la princesse de T..., que par la façon de faire la révérence, trouvaient que la princesse polonaise ne valait pas la princesse française... Quant à moi, je dis tout le contraire.

une telle conviction qu'il me semble que je devais être persuasif... mais l'empereur ne paraissait même pas ému...

— Pourquoi retiendrait-on Lauriston si longtemps, me dit-il enfin, si l'empereur Alexandre ne voulait pas me répondre selon mon désir? mais pour cela il lui faut faire plier d'autres volontés que la sienne... Il n'est pas le maître chez lui autant que je le suis en France, moi, tout souverain absolu qu'il est...

— Ah ! sire, s'écria le prince Poniatowski... il vous joue !... A peine eus-je prononcé ce mot, me dit le prince Joseph, que je fus effrayé de son effet... il marcha vers moi... de sa petite main il serra la mienne avec une violence presque convulsive, et ne put parler pendant quelque temps, car son gosier était évidemment contracté... Enfin il sourit !... mais quel sourire, mon Dieu !... et me dit :

— Prince Poniatowski, soyez certain que l'empereur Alexandre *ne se joue* pas de moi !... il en connaît trop le danger...

— Et cependant, poursuivit le prince Joseph, l'événement a prouvé que j'avais eu le malheur d'avoir raison... Je me rappellerai toute ma vie l'expression déchirante et terrible qu'eut l'empereur lorsque, quelques jours plus tard, il vint de lui-même auprès de moi, et me dit en me serrant la main :

— Prince Poniatowski, vous avez eu cruellement raison.

Puisque je suis revenu à reparler de la Russie, et de l'époque de 1812, voici un fait bien curieux pour l'histoire, quoique son résultat n'ait pas eu l'immense conséquence qu'il devait amener.

On sait que l'empereur Alexandre était à Wilna à recevoir des fêtes, lorsque la nouvelle de l'entrée de l'armée française sur le territoire russe lui fut annoncée... mais les détails de ce jour sont d'ailleurs peu connus.

L'empereur Alexandre était à Wilna, chez le général Beningsen, dont il venait de tenir la fille sur les fonts de baptême; il lui avait donné comme cadeau de parrain une maison de campagne nommée Zakret, située fort près de Wilna, et dans laquelle madame Beningsen voulut donner une fête à l'empereur et à tout l'état-major général de l'armée qui se trouvait rassemblée alors à Wilna; mais la maison étant trop petite, madame Beningsen voulut faire construire un pavillon en planches dans le jardin, où devait se donner la fête impériale. Elle fit demander le meilleur architecte de Wilna, et on lui indiqua M. *Schultz*, comme le plus habile, non-seulement de la ville, mais de la province... Madame Beningsen lui expliqua ce qu'elle voulait, et elle lui dit pourquoi elle désirait que le local fût digne de la fête qui devait s'y donner.

M. Schultz était Lithuanien. C'était un de ces hommes à passions profondes et, comme presque tous les Polonais, au cœur généreux, susceptible

des actions les plus grandes aussitôt que la voix de la patrie se faisait entendre. Il avait pour les Russes cette vieille haine qui fermente dans le sang polonais depuis tant de générations, et qui se transmet enfin à la dernière, avec une soif de se satisfaire que la mort de l'ennemi détesté peut seule assouvir... En recevant le message de madame Beningsen, il voulut refuser... mais un sentiment vague le fit ensuite accepter... A mesure qu'elle lui parlait, il l'écoutait avec une attention qui aurait dû être remarquée par madame Beningsen... Il sourit en recevant l'ordre de tenir tout prêt dans un temps fixé !... c'était à quatre jours de là... Il promit d'être exact... En effet, ainsi qu'il l'avait dit, le pavillon fut non-seulement construit, mais magnifiquement décoré. Il y avait quelque chose de fantastique dans la manière presque subite dont ce pavillon s'était trouvé achevé... Madame Beningsen, charmée de l'exactitude de M. Schultz, l'en remercia avec une chaleur qui le faisait sourire... mais d'un sourire où il n'y avait rien de joyeux, ni de bienveillant...

On fut voir le pavillon dans lequel travaillaient encore quelques ouvriers plusieurs heures avant le bal. Enfin, tout fut terminé, et chacun se retira pour se disposer pour la fête... Tout à coup un bruit affreux se fait entendre... C'était le pavillon qui venait de crouler !... Le calcul de l'architecte patriote avait été mal fait... il s'était écroulé trop tôt !... il ne devait tomber que quelques heures

plus tard... En croulant, il écrasait à la fois toute la famille impériale, et tous les généraux de l'armée russe qui se trouvaient en ce moment à Wilna !... En apprenant l'effet prématuré de son dessein, Schultz fut se jeter dans la petite rivière de Wilna, où il se noya...

Cet événement, qui est peu connu parmi nous, est cependant d'une immense importance... Il fait voir comme cette nation polonaise possède encore de grands courages... Ce Schultz était presque sûr d'être livré au plus affreux supplice... eh bien ! il n'avait pas fui... il avait voulu jouir de sa vengeance !... Je ne puis assez admirer un tel caractère... Il y a de la beauté antique dans un homme comme Schultz... En apprenant que sa vengeance était manquée... que toute cette lignée souveraine qu'il abhorre existera, non-seulement pour persécuter encore ses frères, mais pour lui demander à lui son sang et sa vie, il voulut leur ôter la joie de se venger, et sa mort elle-même est encore un beau trait....

... On parla peu en Russie de cette aventure... et le même jour, la fête eut lieu dans ce même pavillon où devait errer l'ombre du courageux architecte ! !... Cent ouvriers enlevèrent les poutres brisées et les planches en éclats... Le temps était beau... on mit des lampions, des candelabres, des guirlandes de feuillage, et l'on dansa sur ce même plancher qui devait être rougi du sang de toute la famille impériale... Qui peut dire quelle

différence une telle catastrophe pouvait apporter dans les événemens de la campagne?... Comment la guerre se serait-elle soutenue?... L'impératrice, déjà souffrante, n'aurait pas pu conduire les affaires, ni même gouverner dignement... les trois grands-ducs étaient avec leur frère [1]... mais, en admettant que les deux plus jeunes n'y fussent pas, que pouvaient deux enfans, dépourvus de tous conseils et de tous secours militaires, puisque l'élite des officiers-généraux et des officiers d'état-major aurait péri à Wilna, si le plan de Schultz avait réussi?... Mais bien loin de là... la retraite de Moscow s'était faite!... Les ossemens de nos plus braves soldats blanchissaient dans les steppes solitaires et glacées de la Russie... Nous étions abandonnés par nos alliés, et la bataille de Leipsick achevait de nous écraser.

La relation *véritable* que m'en fit Lavalette était terrible pour un cœur français!... On a cherché, dans les journaux, à atténuer autant que possible les malheurs de cette journée funeste, et à cette époque, jamais la vérité ne nous parvenait.

Les hostilités avaient recommencé, le 28 septembre, par un mouvement combiné de trois armées des alliés dans la direction de Leipsick... L'empereur battit d'abord Blücher et le força à

1 Je ne suis pas sûre, cependant, que les deux grands-ducs Michel et Nicolas fussent à l'armée à cette époque. Je le crois sans en être certaine.

la retraite sur la Saale... Il avait alors une pensée, qui était de renouveler, sur cette ligne de l'Elbe, la gloire de Frédéric dans ses guerres avec l'Autriche... C'est une chose bien étrange que, dans une pareille position, Napoléon pût s'occuper de pareilles misères!... L'important pour lui était la fidélité de la Bavière et du Wurtemberg, et ces deux alliés le quittaient. Il apprit à *Duben*, du roi de Wurtemberg *lui-même*, la défection de la Bavière en même temps que la sienne!... Maintenant le malheur lui montrait sa fidélité, comme la fortune l'avait fait si long-temps...

L'empereur entra à Leipsick le 15 octobre. *Là* étaient tout le matériel de l'armée, toutes les réserves... et ce matériel et ces réserves étaient une preuve effrayante du malheur de la France. Il ne nous restait que six cents pièces de canon, et les alliés en avaient plus de mille!... L'empereur n'allait présenter à l'ennemi que cent soixante mille hommes, et on peut lui en opposer trois cent cinquante mille!... Cependant il a en Allemagne même plus de cent quarante mille hommes avec lesquels il pouvait faire la loi à ses ennemis... S'il avait retiré la garnison de Dantzick, forte de trente mille hommes, tous vieux soldats... vingt-cinq mille à Magdebourg... quinze mille à Dresde, avec le maréchal Saint-Cyr... près de quarante mille avec le maréchal Davoust, dans Hambourg... Tout ce que notre armée a conservé de vieux soldats, de bonnes troupes, est enfermé

derrière des murailles, et Napoléon, comme atteint de vertige, attend trois cent cinquante mille hommes devant Leipzick avec une faible armée découragée, qui en compte à peine cent quarante mille!... Il a seulement six cents pièces de canon, les alliés en ont plus de mille! A leur tour ils vont gagner des batailles avec des canons.

Lorsque Junot revint en France, après la campagne de Portugal, on sait que l'empereur le tint long-temps en disgrâce, parce qu'avec lui il fallait toujours vaincre... Je le vis une fois pour lui demander une faveur pour Junot, qui était alors au siége de Sarragosse... L'empereur était de mauvaise humeur, et j'en souffris, quoique ne pouvant rien répondre, parce qu'il attaquait sa conduite militaire en Portugal... Un de ses grands griefs, était surtout la faute commise par Junot de n'avoir pas réuni toutes ses forces, et d'avoir laissé *un seul homme* dans les places d'Elvas, d'Estremos, etc., etc...

—Qui a jamais vu, disait-il, laisser des troupes, qui devaient lui être si nécessaires, enfermées entre quatre murailles, lorsqu'on attend un ennemi plus fort que soi?...

Ce même reproche fut adressé à Junot par l'empereur, lorsqu'à Valladolid il parla au général Thiébault... Maintenant, si l'on pouvait faire une remarque, on dirait que le tort est bien autre à Napoléon, car il était le *maître*... il pouvait faire ce qu'il voulait, tandis que Junot avait

reçu de lui-même, de *l'empereur*, l'ordre d'occuper ces places fortes, et le contre-ordre ne lui en était pas parvenu.

— Il le fallait deviner!... me dit l'empereur...

Le lendemain de son arrivée à Leipzick, Napoléon livra un combat devant un village nommé *Wachau*, et fut victorieux... Hélas! ces faveurs passagères de la fortune étaient autant d'amorces funestes pour lui... sa destinée était fixée par le malheur maintenant!... Ce même jour du combat de Wachau, il eut un souvenir bien douloureux des temps de gloire passés!... Le comte de Meerfeld, qui avait été l'un des négociateurs du fameux traité de Campo-Formio, fut pris à Wachau!... L'empereur fut, à ce que m'ont dit plusieurs personnes qui en furent témoins, très-frappé de cet événement... il renvoya M. de Meerfeld aussitôt qu'il lui eut donné la mission d'aller porter des paroles de paix aux souverains alliés.... Il acceptait une des propositions de Dresde.... d'abandonner l'Allemagne jusqu'au Rhin... Mais il était trop tard... ils refusèrent l'armistice proposé, l'empereur accepta le combat...

Cependant tout ce qui entourait l'empereur était consterné... Le maréchal Marmont, le général Lauriston, le général Bertrand, le prince de Neufchâtel, le duc de Bassano [1], l'étaient par

[1] Le duc de Bassano a toujours été avec l'empereur dans presque toutes les batailles qu'il a livrées.

attachement, les autres par *attachement*, peut-être, mais pour eux-mêmes... Toujours est-il que plusieurs des généraux en chef, après s'être long-temps consultés ensemble, furent d'avis d'appeler Berthier et M. Daru au conseil qu'ils tinrent. On discuta long-temps, et, en résumé, les avis se trouvèrent les mêmes... c'est-à-dire qu'on fut d'accord sur un point, c'est que Napoléon devait tout faire pour éviter le combat... Après une assez longue conférence, M. le comte Daru et le prince de Neufchâtel se rendirent chez l'empereur et lui demandèrent une audience... L'air solennel de Berthier, surtout, frappa Napoléon, et il demanda de lui-même à ces messieurs ce qu'ils avaient à lui dire.

Berthier commença d'abord, et lui représenta le désavantage immense qu'il avait pour livrer bataille avec une infériorité de troupes aussi forte... Il lui dit qu'une vérité devait lui être dévoilée, c'est que les généraux commandant les corps d'armée étaient eux-mêmes si découragés, qu'ils ne pouvaient ranimer le courage du soldat; enfin il termina son tableau en lui présentant la chance terrible d'une bataille perdue, ouvrant aux ennemis la route de Paris.

Encouragé par le silence de l'empereur, qui paraissait écouter Berthier avec une extrême attention, M. Daru s'avança et prit la parole à son tour. Il remontra à l'empereur que rien n'était assuré... l'armée n'avait pas d'ambulance... pas

d'hôpitaux sur ses derrières... tout ce qui, jusqu'alors, avait été un des moyens de victoire de Napoléon, parce que le soldat sachant qu'il aura un bon lit, des soins, des secours, s'il est blessé ou malade, va au feu avec une plus tranquille assurance... — Ces moyens, dit le comte Daru, Votre Majesté sait sans doute qu'il n'y a pas de ma faute s'ils ne sont pas autour de nous... mais enfin il n'en est pas moins vrai qu'ils manquent entièrement... Il faudrait donc qu'elle prît un parti pénible, sans doute, mais de la dernière urgence dans la circonstance présente.

Lorsque le comte Daru eut cessé de parler, Napoléon le regarda avec une expression toute bizarre... puis il regarda aussi fort long-temps le prince de Neufchâtel... enfin il leur dit :

— Avez-vous encore quelque chose à ajouter?...

Ils s'inclinèrent sans répondre...

— Eh bien, je vais donc vous répondre à tous deux [1]... Berthier, vous savez que votre opinion sur une pareille question n'entrera pas pour un fétu de paille dans ma détermination... vous pouviez donc vous épargner la peine de parler... Pour vous, monsieur le comte Daru, vous êtes homme de plume et non d'épée, vous êtes inhabile à juger une pareille affaire... Quant à ceux

1 Il y avait une troisième personne; il m'est impossible de me rappeler son nom... Quant aux mots désagréables dits par l'empereur, je n'en suis pas comptable; le fait est qu'ils ont été dits.

qui vous ont envoyés, QU'ILS OBÉISSENT... voilà ma réponse..

Et il les congédia aussitôt...

Le lendemain la bataille de Leipsick fut donnée !..

Oh ! qui ne pleurerait pas sur de tels revers !.. Oh ! qui ne voudrait les racheter de son sang !... Napoléon m'avait fait bien du mal, peu de jours avant ceux de son infortune... eh bien ! son malheur avait déjà effacé tout ressentiment !... J'aurais voulu lui épargner les angoisses qu'il dut ressentir, le jour de cette bataille de Leipsick, lorsque voyant ses soldats foudroyés par une artillerie formidable, il apprit qu'elle ne l'était autant que parce que le quart de son armée venait de passer à l'ennemi, et pointait sur des frères d'armes les canons qu'ils servaient ensemble une heure avant !... Dans cet instant, Napoléon dut souffrir une torture cruelle !... c'était la première de sa vie... C'est ainsi que l'on peut dire que la bataille de Leipsick fut gagnée et perdue par notre armée... Le centre [1] et la droite furent victorieux... la gauche fut abandon-

[1] Le centre était commandé par l'empereur en personne et la droite par le roi de Naples. Pendant sept heures, ils résistèrent, avec 9,500 hommes, à plus de 170,000... Le prince de Suède accabla le maréchal Ney, à la gauche, qui dut se défendre avec 40,000 hommes, contre plus de 150,000... Comment chaque rang d'hommes que son canon abattait ne lui blessait-il pas le cœur, à cet homme qui fut Français ?...

née par les Saxons et livrée à l'ennemi... Cette bataille de Leipsick, loin d'être une défaite, est au contraire un des plus beaux faits d'armes, peut-être de l'empereur... Du moins cette journée est-elle aussi honorable pour lui que honteuse pour ceux qui l'ont si bassement trahi, et j'ajouterai, pour ceux qui ont si bassement acheté les traîtres... Tout commandait la retraite, elle se fit d'abord dans l'ordre le plus parfait, et commença la nuit... Avant le jour les ponts étaient passés... la retraite avait lieu sans désordre : lorsqu'un événement, qui n'est pas encore éclairci, mais que la Providence aura la justice de faire connaître un jour, répandit la terreur dans les rangs de l'armée... La haine, toujours active pour ajouter au malheur, n'a pas craint de répandre la plus infâme calomnie sur l'empereur, relativement à cet événement : c'est le pont que le sous-officier fit sauter sur *l'Elster*. Cet homme, soit qu'il ne soit coupable, que de sottise et de peu de jugement, ce qui est le plus probable, soit qu'enfin il soit un traître, est seul l'auteur du malheur qui perdit le reste de notre armée. Chargé de faire sauter le pont sur l'Elster, cet homme, trompé, dit-il, par la vue de quelques cosaques qui s'étaient avancés, selon leur usage, et avaient franchi le fleuve, fit sauter le pont tandis qu'il y avait encore dix mille hommes qui défendaient les barrières des faubourgs pour donner le temps à la réserve et aux parcs d'artil-

lerie de passer, croyant que l'ennemi était déjà le maître de la ville. Cet événement terrible, qui séparait ce qui était déjà passé, de toute la réserve fut un coup funeste pour l'armée française.. eh bien! ce fut cet événement que la haine calomnieuse ne craignit pas d'attribuer à l'empereur [1] !... lorsque l'arrière-garde, n'ayant plus de retraite, demeurait prisonnière!... Alors on vit un affreux spectacle!... Avec la même fureur, qui la veille les conduisait à l'ennemi, nos soldats se précipitaient par les issues occidentales de la plaine pour atteindre les différens passages des bras du fleuve dont est coupée la route de France.. Des bataillons entiers furent faits prisonniers... d'autres furent engloutis dans les eaux... Le maréchal Macdonald passa le fleuve à la nage.. C'est alors que périt le héros de la Pologne... celui qui était aussi l'honneur de nos aigles... Blessé dans une charge qu'il venait de faire, dans les rues mêmes de la ville, à la tête de ses lanciers polonais, Poniatowski arriva, déjà faible et tout sanglant, sur le bord de l'Elster pour protéger

1 Cette accusation stupide a trouvé un écho retentissant à cette époque... On alla même jusqu'à accuser un aide-de-camp de l'empereur d'avoir porté l'ordre... c'était M. de F... et il reçut depuis le surnom de marquis *de Brûle-pont*. Mais le fait réel, c'est que le sous-officier fut un traitre ou un sot... L'empereur n'avait RIEN à gagner et TOUT à perdre par les suites de ce désastre... Le choix du bon sens est bientôt fait, mais la haine raisonne-t-elle?...

encore la retraite de ceux qui le nommeront toujours leur frère... Mais tout moyen était enlevé!.. il s'élança dans le fleuve... ce fut là qu'il fut achevé !..

Les détails de cette journée sont atroces de barbarie ! !..

Un trait admirable de la vie de l'empereur [1], ce fut la visite qu'il fit au roi de Saxe en traversant Leipsick... le vieux souverain était sous le poids d'une douleur profonde de la trahison de ses troupes... il en avait la honte, malgré sa loyauté!.. Napoléon le connaissait trop pour lui attribuer l'odieux d'une telle infamie. Il le consola par de douces paroles, et ramena la paix dans l'âme profondément ulcérée du Nestor de l'Allemagne... Mais cette marque d'intérêt, que le vieux prince se réjouissait d'avoir reçue, fut pour lui comme l'arrêt d'un jugement... On l'abreuva d'outrages !.. on eut l'indigne impudeur de le punir comme *traître*, parce qu'il n'avait pas trahi!... L'infortuné vieillard, emmené prisonnier, comme un gage de leur ovation inespérée, par les souverains alliés, FUT JUGÉ, condamné, comme un criminel l'eût été, à perdre la moitié de ses états !.. et la sentence fut exécutée !... Le prince royal de Suède fut le plus sévère, dans ce

1 Napoléon avait une grande générosité dans l'âme... Certes cette démarche le prouve assez par elle-même... si la politique n'avait pas absorbé ses facultés, il aurait été bon et même sensible dans ses relations...

conseil de rois qui en condamnaient un autre... dans cette troupe d'insensés qui commençaient dès lors à frapper indistinctement sur les têtes couronnées, comme si l'exemple n'était pas dangereux à suivre... Ils voient aujourd'hui quel progrès en a été le résultat!... Maintenant, en parlant d'abolir les rois, il n'est plus question de prison ou de déposition!... c'est LA MORT qu'on leur promet... et pourquoi?... parce qu'ils ont montré que l'oint du Seigneur n'était pas sacré pour eux!... parce qu'ils ont donné un funeste exemple à suivre pour la violation de la propriété, en dépouillant le roi de Saxe; et un autre plus terrible encore, en exilant Napoléon sur le roc de Saint-Hélène [1]... Le jour d'une vengeance terrible n'est pas éloigné, peut-être... et Napoléon sera vengé au delà de ses vœux, car jamais il n'en fit pour le désordre, et le tocsin qui sonnera appellera les peuples à la révolte pour obtenir leur liberté... C'est alors que les rois détrônés, peut-être sans asile, se rappelleront: Longwood et Hudson-Lowe, et qu'ils diront: Il est une justice divine!!...

[1] On peut y ajouter la mort de Murat... Il avait été dans le collége des rois de l'Europe... il avait été appelé *frère* par ceux-là mêmes qui le condamnèrent!... C'est honteux autant qu'infâme de cruauté.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

TABLE

DU SEIZIÈME VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

